

Actualité missionnaire

- *Actualité de Charles de Foucauld*
- *Missionnaires d'Afrique en chapitre*

Dossier

" Ce que j'ai appris de la mission "

Chroniques

- *Le tournant d'Amoris lætitia*
- *Violence au nom de Dieu ?*
- *Séminaire Sedos 2016*



Prochain dossier

Migrations : comment les comprendre ?

SPIRITUS : 12 €

ISSN 0038-7665

SPIRITUS 224

" Ce que j'ai appris de la mission "



2016

SPIRITUS

Revue
d'expériences
et de recherches
missionnaires

Dossier

*" Ce que j'ai appris
de la mission "*

N° 224
Septembre 2016

Édito : Évangélistes évangélisés...

Actualité missionnaire

Francesca Piovesan

**« Que toute notre vie crie Jésus et l'Évangile sur les toits ! »
L'actualité missionnaire de Charles de Foucauld** 263
La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e ont été un temps d'intense activité missionnaire visant à implanter l'Église dans des régions où elle ne l'était pas encore. C'est à cette époque que Charles de Foucauld a opté pour une présence discrète, à l'image de la vie cachée de Jésus à Nazareth. Cent ans après sa mort, sa spiritualité inspire des missionnaires envoyées à Marseille.

Raphaël Deillon

**Comment vivre aujourd'hui la radicalité de l'Évangile ?
Le 28^e chapitre des Missionnaires d'Afrique** 270
S'efforçant de renouveler leur regard sur le monde et de discerner ce à quoi les engagent les réalités actuelles, les Pères Blancs réunis en chapitre ont perçu un appel à vivre plus étroitement la fraternité entre eux, à inventer des voies concrètes de solidarité avec les migrants, à lutter contre les esclavages modernes, à rencontrer fraternellement les croyants d'autres religions...

Dossier : « Ce que j'ai appris de la mission »

Maria Lee Hea Young

La confiance en Dieu pour unique bagage 277
Être née dans le bouddhisme, en Corée, et être venue comme missionnaire en France : un itinéraire offrant de la mission une image peu conforme aux clichés habituels. Expérience qui en révèle pourtant un des aspects majeurs : disponibilité et confiance en Celui qui envoie ; ce qui donne à l'envoyée de pouvoir dépasser ses peurs et surmonter les multiples obstacles de la route.

Bertrand Evelin

La mission nourrit ses ouvriers 286
Mission au loin et mission dans son propre pays : les différences semblent grandes. Mais, dans les deux cas, une même logique fondamentale est à l'œuvre : sortir de sa coquille, accepter d'être mis à nu, apprendre la langue des autres, savoir scruter et contempler les signes des temps... Reconnaître que tout don reçu vient de Lui et déposer à ses pieds cette vie du monde.

- Maria Jesus de Souza 295
Saisie par la mission
 Une personne laïque peut aussi ressentir un attrait, entendre un appel à la vie missionnaire. En acceptant de se laisser saisir, en permettant à l'Esprit de toujours marcher devant, s'ouvre alors pour elle un chemin non planifié dont chaque étape, de façon imprévisible, donne accès à la suivante. C'est ainsi qu'elle découvre peu à peu que les dons reçus en amont en préparaient d'autres à venir, révélant des potentialités insoupçonnées.
- Leo Laurence Maria Joseph 303
« Je suis avec vous tous les jours... »
 La rencontre d'un missionnaire indien du Tamil Nadu avec une population du Sahel fortement islamisée, cela signifie un choc non seulement avec une culture très différente, mais aussi avec une intolérance religieuse pouvant être par moments violente. Un temps où s'apprend la patience nécessaire pour vivre un simple apostolat de présence ; un temps où se consolident la foi et la confiance en Celui qui a promis d'être toujours avec ses envoyés.
- Annonciata Mapendo Masirika 311
Plus qu'un « faire », d'abord une question de relation
 C'est à travers des expériences très diverses, dont certaines peuvent parfois sembler assez banales au premier abord, que se structure et se confirme la spiritualité d'une personne appelée à travailler à la mission. De la RDC à la Pologne, en passant par le Mali, le Burkina Faso et la France, les rencontres variées se chargent de contribuer à ce genre de formation si elles trouvent la personne assez disponible pour se laisser enseigner en permanence.
- Raymond Rossignol 318
Ce que j'ai appris au contact des missionnaires
 Un itinéraire missionnaire n'ayant pratiquement jamais donné lieu à des contacts prolongés avec des non-chrétiens peut paradoxalement se révéler porteur d'enseignements féconds sur la mission. Il s'en dégage notamment que celle-ci, étant avant tout l'œuvre de Dieu, porte en elle un élément de mystère qui dépasse l'entendement du missionnaire ; c'est dans la prière qu'on peut avoir accès à la source de son dynamisme. Un authentique échange entre Églises se révèle décisif pour l'avenir de l'évangélisation.
- François Gnonhossou 327
La mission : une école de foi
 Même parsemé d'épisodes ardues ou douloureux, un parcours missionnaire peut être rétrospectivement perçu comme une occasion gratuitement offerte d'enrichissement et d'épanouissement, un privilège qui émerveille et fait naître l'action de grâces. Il est possible d'accueillir comme autant de dons les années de formation initiale, la rencontre avec un peuple pauvre ou à jamais blessé par l'exploitation mais faisant preuve de beaucoup de dignité, la découverte de communautés chrétiennes naissantes pleines de vitalité...
- Pierre Diarra 334
Configuration actuelle de la mission
 En guise de réflexions théologiques conclusives à la série de témoignages de ce dossier, l'auteur relève plusieurs traits importants de la mission vécus aujourd'hui : sortir de chez soi, apprendre la langue des autres, être disposé à recevoir d'eux et savoir le reconnaître devant Dieu ; si agir fait bien partie de la mission, il convient aussi d'écouter, de contempler, ce qui ne manque pas de donner lieu à une invitation permanente à la conversion.

Chroniques

- Luis Martínez Saavedra
L'Exhortation *Amoris lætitia*. Un tournant magistériel 343
Théologien laïc engagé lui-même dans la vie familiale, l'auteur livre son appréciation sur *Amoris lætitia*. Relevant d'abord les grandes questions qu'aborde l'Exhortation, il en souligne ensuite certains déplacements à la fois théologiques et pastoraux jugés opportuns. Le document est vu globalement comme une ouverture pastorale sur un nouvel horizon.
- Christian Tauchner
Pas de violence au nom de Dieu ! 361
Dans le cadre de l'actuel débat public, en Allemagne, autour de l'accueil de réfugiés et du lien entre islam et violence, une déclaration conjointe islamo-chrétienne vient d'être publiée en mai 2016. Il s'agit de contrer les préjugés islamophobes et de responsabiliser les religions face à la société moderne.
- Lazar Thanuzraj Stanislaus
**Vie et mission en contexte interculturel
Séminaire du SEDOS – Ariccia, 2-6 mai 2016** 373
La rencontre interculturelle qu'appelle l'évolution de notre monde touche de façon décisive la vie et les engagements des instituts missionnaires. Les intervenants du séminaire du SEDOS ont cherché à en préciser les enjeux et à indiquer les voies par lesquelles il convient de relever ces défis.

Livres

- Recensions** 377
- Jacques Scheuer, *Thomas Merton. Un veilleur à l'écoute de l'Orient.*
Dries Vanysacker, « *Les martyrs oubliés ?* » *Les missionnaires dans la tourmente de l'insurrection simba au Congo en 1964-1966.*
Pascal Ide, *Le burn-out, une maladie du don. Le comprendre, le reconnaître, le traiter.*
James Alison, *12 leçons sur le christianisme. Pour une réception renouvelée de la foi.*
Henri Deroitte et François Yumba (éd.), *L'Église d'Afrique face aux enjeux de la justice et de la paix. Les leçons du deuxième synode africain.*

Notre cœur se remplit de visages et de noms

Quand nous vivons la mystique de nous approcher des autres afin de rechercher leur bien, nous dilatons notre cœur intérieur pour recevoir les plus beaux dons du Seigneur. Chaque fois que nous rencontrons un être humain dans l'amour, nous nous mettons dans une condition qui nous permet de découvrir quelque chose de nouveau de Dieu. Chaque fois que nos yeux s'ouvrent pour reconnaître le prochain, notre foi s'illumine davantage pour reconnaître Dieu. Il en ressort que, si nous voulons grandir dans la vie spirituelle, nous ne pouvons pas cesser d'être missionnaires. L'œuvre d'évangélisation enrichit l'esprit et le cœur, nous ouvre des horizons spirituels, nous rend plus sensibles pour reconnaître l'action de l'Esprit, nous fait sortir de nos schémas spirituels limités.

En même temps, un missionnaire pleinement dévoué expérimente, dans son travail, le plaisir d'être une source qui déborde et rafraîchit les autres. Seul celui qui se sent porté à chercher le bien du prochain, et désire le bonheur des autres, peut être missionnaire. Cette ouverture du cœur est source de bonheur, car « il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » (Ac 20, 35). Personne ne vit mieux en fuyant les autres, en se cachant, en refusant de compatir et de donner, en s'enfermant dans le confort. Ce n'est rien d'autre qu'un lent suicide. [...]

Je suis une mission sur cette terre, et pour cela je suis dans ce monde. Je dois reconnaître que je suis comme marqué au feu par cette mission afin d'éclairer, de bénir, de vivifier, de soulager, de guérir, de libérer. [...] Si je réussis à aider une seule personne à vivre mieux, cela justifie déjà le don de ma vie. Et nous atteignons la plénitude quand nous brisons les murs, pour que notre cœur se remplisse de visages et de noms !

*Pape François
Evangelii gaudium n° 272-274*

Évangélistes évangélisés

« **G**uérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement... ». Cette instruction missionnaire construit un circuit de transmission dont le fonctionnement, manifestement unilatéral, ne prévoit aucun impact rétroactif des destinataires du message sur les porteurs de celui-ci. Une logique communicationnelle analogue se rencontre à nouveau dans la consigne apostolique qui conclut le premier évangile. En effet, Mt 28, 19-20, dans un vocabulaire formellement didactique, assimile le missionnaire à un relai activé par Jésus et agissant sur les nations à qui, en retour, aucune activité n'est dévolue explicitement.

La conception courante de l'évangélisation semble reproduire cette dynamique tant dans sa perspective d'ensemble que dans les diverses actions qui la constituent. La générosité radicalement altruiste qui a animé plusieurs générations de missionnaires représente une illustration de ce mouvement. Ainsi, les destinataires de la mission sont souvent perçus plus comme des personnes à convertir aux idéaux évangéliques que des sujets agissant sur la transformation du missionnaire. Même les efforts consentis pour une connaissance profonde des peuples à évangéliser sont davantage motivés par le souci d'une optimisation de leur conversion que par le projet d'une instruction personnelle de l'évangéliste. Or, l'expérience conduit à constater formellement que la rencontre d'autrui, même dans la posture, les dispositions et le contexte qui viennent d'être évoqués, transforme d'une manière ou d'une autre.

Quels sont donc les principaux enseignements que les personnes engagées sur les chantiers missionnaires contemporains reçoivent des groupes humains auxquels elles s'adressent ?

Telle est la question directrice du présent dossier de notre revue. Ce thème n'est pas complètement absent de la littérature missiologique. Il ravive, par exemple, le souvenir de cet ouvrage des années soixante au titre fort éloquent¹. Cependant, même si le sujet abordé reste bien présent dans les relectures informelles des expériences missionnaires, ce numéro de Spiritus lui offre le cadre d'une nouvelle expression systématisée. Ainsi, vient au jour de manière plus formelle une dimension relativement silencieuse, quoiqu'effective, du phénomène évangéliste. La prise en compte de cet aspect peut contribuer à l'émergence d'une vision renouvelée de la mission, comme le suggèrent les remarques récapitulatives formulées sur la base des sept témoignages rassemblés dans ce dossier.

Sa matière se caractérise par sa configuration doublement binaire. Au niveau de la forme, toutes les contributions tiennent ensemble récit et réflexion. Quant au fond, les éléments autobiographiques cohabitent régulièrement avec les enseignements prodigués par diverses situations vécues. On réalise ainsi que l'action évangéliste se situe au confluent de la conversion de soi et de la transformation de l'autre. Une articulation offrant au lecteur l'occasion d'approfondir sa propre réflexion sur des questions aussi variées que l'image respectueuse du missionnaire dans l'imaginaire des peuples à évangéliser, la curieuse cohabitation du bonheur profond avec la précarité matérielle, l'écartèlement entre l'attache à sa culture originelle et l'ouverture aux langues étrangères, la complicité paradoxale entre la grandeur de Dieu et la fragilité du missionnaire, la vertu transformatrice de la différence et l'hostilité à autrui que cette dernière peut également engendrer et bien d'autres surprises expérimentées par les évangélistes évangélisés...

Ce phénomène mérite encore notre attention en raison de son universalité. En effet, des femmes et des hommes de générations différentes, appartenant à divers instituts missionnaires, originaires de continents variés l'attestent à l'unisson et l'illustrent en polyphonie. Que la solidité et la simplicité de leurs témoignages améliorent notre rapport à la mission !

Elvis Elengabeka

¹ Joseph BOUCHAUD, *Les pauvres m'ont évangélisé*, Paris, Éditions ouvrières, 1968.

**« Que toute notre vie
crie Jésus et l'Évangile sur les toits ! »
L'actualité missionnaire de Charles de Foucauld**

Francesca PIOVESAN

En octobre 2015, la congrégation des Disciples de l'Évangile venait constituer une fraternité dans une cité du nord de Marseille pour y vivre la mission selon la spiritualité de Charles de Foucauld. La fraternité se compose de trois religieuses : Francesca, Anna et Silvia.

À l'occasion du centenaire de la mort de Charles de Foucauld (1858-1916), il nous a été proposé d'écrire quelques mots sur notre nouvelle expérience à Marseille. La question motivant cette proposition est celle-ci : la spiritualité de frère Charles a-t-elle encore quelque chose à apporter à l'engagement missionnaire de l'Église ? On parle souvent de l'apostolat de Charles de Foucauld en termes de « rayonnement » ou d'« enfouissement » ; est-ce que tout cela est encore d'actualité ? Nous présentons tout simplement ici notre petite expérience qui vient de démarrer à Marseille, avec le désir de partager quelques aspects de la spiritualité de frère Charles qui nourrissent la dimension missionnaire de notre présence et que nous trouvons encore très actuels pour l'Église.

Notre congrégation est celle des Disciples de l'Évangile. C'est en 1973 que nous sommes nées dans le diocèse de Trévise, en Italie ; depuis 2007, nous faisons partie de la famille spirituelle de Charles

de Foucauld. Nos fraternités sont quasiment toutes en Italie du Nord, sauf celle de Viviers, en Ardèche (lieu de l'ordination sacerdotale de frère Charles), et celle de Marseille où nous sommes arrivées en octobre 2015. Ici, nous sommes trois sœurs et nous habitons dans une cité des quartiers nord, au 17^e étage d'une HLM. Les gens nous ont souvent demandé pourquoi nous sommes venues. Les changements et les défis de notre société nous ont interpellées, comme beaucoup d'autres personnes. Nous sommes touchées en particulier par les souffrances des migrants et les difficultés d'intégration des cultures et religions, ainsi que par les appels et les choix du pape François pour toute l'Église. Une question s'est imposée : comment, en fonction de notre spiritualité propre, répondre à ces appels et à ces défis ? Une des réponses issues de notre discernement a été le projet d'ouvrir une fraternité sur Marseille. Il n'y pas encore un an que nous sommes ici, mais nous découvrons jour après jour que Marseille est vraiment un lieu où la spiritualité de frère Charles peut beaucoup apporter. On le voit déjà par la présence ici d'autres groupes foucauldiens : Petites Sœurs et Petits Frères de Jésus, laïcs et prêtres.

Dieu enfoui en Jésus à Nazareth

Mais quelle est la spiritualité de Charles de Foucauld ? Et quelle en est l'actualité ? Frère Charles a eu un long et riche cheminement humain et spirituel : militaire, explorateur, converti, trappiste, domestique des Clarisses en Terre sainte, prêtre en Algérie. On pourrait dire que, dans sa vie, il y a des saisons bien différentes ; et pourtant, on peut relier chacun de ses pas à une expérience précise : la rencontre avec Jésus de Nazareth devenu le centre de sa vie. Lui-même écrit : « C'est le secret de ma vie : j'ai perdu mon cœur pour ce JÉSUS de Nazareth crucifié il y a 1900 ans et je passe ma vie à chercher à l'imiter autant que le peut ma faiblesse¹. »

Après sa conversion en octobre 1886, guidé par l'abbé Henri Huvelin, son directeur spirituel, Charles consacre beaucoup de temps à approfondir sa relation avec ce Jésus qu'il désire imiter : il est façonné surtout par sa méditation des évangiles et son séjour

¹ Charles de FOUCAULD, *Lettres à un ami de lycée. Correspondance avec Gabriel Tourdes (1874-1915)*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2010, p. 161.

dans les lieux où le Seigneur a vécu, en Terre sainte. C'est pour lui la découverte de la vie de Nazareth, c'est-à-dire des trente années où Dieu, en Jésus-Christ, partage en tout une existence la plus ordinaire qui soit. Jésus est tellement enfoui et caché dans la vie d'un pauvre ouvrier de Nazareth que même les évangiles gardent là-dessus le silence complet. Mais Charles comprend que ce sont des années où Jésus rayonne déjà son amour et sa grâce à travers le tissu des relations quotidiennes en famille, au village, au travail, à travers tous ses gestes et ses paroles.

L'intuition de frère Charles à propos de la vie de Nazareth nous interpelle aujourd'hui encore et nous lance une invitation très forte à redécouvrir la valeur de la proximité avec les autres dans la vie de tous les jours et de nos communautés chrétiennes. L'amitié est bien le lieu où nous pouvons rayonner l'amour de Jésus pour les personnes à travers nos gestes et nos paroles ordinaires. C'est aussi le lieu où, à travers les attentions des autres, vient à nous la présence de Jésus. Mais cela suppose de ne pas nous contenter de passer à côté des personnes : il faut accepter de mêler notre vie à celle de ceux qui nous entourent, dans un partage sincère de ce que nous sommes et de ce que nous vivons, de ce que les autres sont et vivent. Cela signifie, selon les mots de Charles, « prendre l'habitude de vous demander, en toute chose, ce que JÉSUS penserait, dirait, ou ferait à votre place, et de penser, dire, faire ce qu'il ferait² ». Ce n'est pas si facile ; et pourtant, quelle couleur cela peut donner à notre vie ! Et nous avons, au cours d'une journée, tant d'occasions de donner et de recevoir l'amour de Dieu !

Apôtre par l'exemple

Un pas supplémentaire dans le cheminement de frère Charles, c'est sa décision de devenir prêtre. Accompagné dans son discernement par les médiations ecclésiales³, il comprend mieux qu'il est appelé à devenir prêtre et à mener la vie de Nazareth comme voie privilégiée permettant de porter Jésus à ceux qui en sont loin :

² Lettre à St-Jean du Sacré-Cœur, 1903, dans Sylvestre CHAULEUR, *Charles de Foucauld et Mère Saint-Michel*, Paris, Éd. Saint-Paul, 1946, p. 60.

³ Il a été accompagné surtout par son directeur spirituel, l'abbé Huvelin, et par l'abbesse des Clarisses de Jérusalem, Mère Élisabeth du Calvaire.

Mes dernières retraites, de diaconat et de sacerdoce, m'ont montré que cette vie de Nazareth, ma vocation, il fallait la mener non pas dans la Terre sainte, tant aimée, mais parmi les âmes les plus malades, les brebis les plus perdues, les plus délaissées : ce divin banquet dont je devenais le ministre, il fallait le présenter non aux frères, aux parents, aux voisins riches, mais aux plus boiteux, aux plus aveugles, aux plus pauvres, aux âmes les plus abandonnées manquant le plus de prêtres⁴.

Charles est donc habité par le désir de porter Jésus aux autres, surtout à ceux qui ne le connaissent pas encore. C'est un désir – mieux, un appel – qu'il reconnaît comme adressé à tout chrétien : « Je sais très bien ce à quoi [Dieu] appelle tous les chrétiens, hommes et femmes, prêtres et laïcs, célibataires et mariés : à être apôtres⁵. »

Mais il faut bien comprendre ce que signifie, pour Charles, être apôtre : il s'agit d'être « apôtres par l'exemple, par la bonté, par un contact bienfaisant, par une affection qui appelle le retour et qui porte à Dieu ; apôtre soit comme Paul, soit comme Priscille et Aquila, mais toujours apôtre "se faisant tout à tous pour les donner tous à JÉSUS"⁶ ». Ayant toujours à l'esprit l'exemple de Jésus de Nazareth, Charles se sent appelé, lui en premier, à ressembler davantage à son divin modèle, afin de devenir le plus possible une « prédication par l'exemple » :

Toute notre personne doit respirer Jésus. Tous nos actes, toute notre vie doivent crier que nous sommes à Jésus, doivent présenter l'image de la vie évangélique ; tout notre être doit être une prédication vivante, un reflet de Jésus, un parfum de Jésus, quelque chose qui crie Jésus, qui fasse voir Jésus, qui brille comme une image de Jésus... Que toute notre vie crie Jésus et l'Évangile sur les toits ! Que, quand on nous voit, on voie une fidèle image de Jésus⁷ !

⁴ Lettre à M^{gr} Caron, 8 avril 1905, dans Charles de FOUCAULD, *XXV lettres inédites du Père de Foucauld. Correspondance avec le chanoine Caron*, Paris, Bonne Presse, 1946, p. 13-14.

⁵ Lettre à Louis Massignon, 1^{er} mai 1912, dans Jean-François SIX, *L'aventure de l'amour de Dieu. 80 lettres inédites de Charles de Foucauld à Louis Massignon*, Paris, Seuil, 1993, p. 127-128.

⁶ *Ibid.*, p. 128.

⁷ Méditation sur Lc 8, 16, Charles de FOUCAULD, *La bonté de Dieu. Méditations sur les Saints Évangiles (1)*, Paris, Nouvelle Cité, 1996, p. 285.

Créer des liens de confiance et d'amitié

C'est là, peut-on dire, le cœur de sa vie en Algérie ; il dit vouloir y vivre en tâchant de se « sanctifier et de conduire les autres âmes à JÉSUS non par la parole ni la prédication mais par la bonté, la prière, la pénitence, l'exemple de la vie évangélique, surtout par la présence du T. S. Sacrement⁸... » Ceux à qui il va s'adresser sont des gens très différents : militaires français d'un côté et peuples arabe et touareg de l'autre. Selon le style de Nazareth, avec les uns et les autres, Charles cherche à créer des liens de confiance et d'amitié, à leur faire du bien : en comprenant où se trouve l'autre dans son cheminement humain et spirituel, on peut aussi discerner comment lui faire rencontrer Jésus et son Évangile. Mais, pour Charles, c'est aussi l'expérience d'apprendre à reconnaître Dieu déjà à l'œuvre dans la vie de ceux qui l'entourent, dans une amitié profonde et à double sens qui est l'étonnant mystère de l'Incarnation. Et il est surprenant de voir comment frère Charles, dans ses nombreuses relations, que ce soit de vive voix ou par correspondance, a eu le don de parler bien des langages dans une écoute attentive et respectueuse de l'autre et de son parcours.

Il y a là une forte interpellation pour notre Église actuelle qui vit toujours davantage au milieu de personnes ayant d'autres façons de concevoir la vie, de croire ou de ne pas croire. Elle se retrouve à un croisement de croyances et de cultures, face à des destinataires très différents. C'est une situation qui appelle à une conversion de notre présence d'Église et d'Évangile, comme le pape François le souligne souvent : « La rencontre est un autre signe chrétien. [...] Aussi bien le service que la rencontre nécessitent de sortir de soi-même : sortir pour servir, et sortir pour rencontrer, pour embrasser une autre personne⁹. »

Prière, présence, accueil, écoute, travail...

Ces quelques petites touches esquissant le portrait de frère Charles sont pour nous des aspects très nourrissants et actuels qui

⁸ Charles de FOUCAULD, *Lettres à un ami de lycée...*, op. cit., p. 161-162.

⁹ Homélie à Sainte-Marthe. http://fr.radiovaticana.va/news/2016/05/31/pape_francois_la_rencontre_et_le_service_changent_le_monde/1233677

interrogent notre quotidien. Comment essayons-nous de les vivre, à Marseille en particulier ? Dans chacune de nos fraternités, une chapelle, où nous prions tous les jours, nous procure la joie de la présence eucharistique ; c'est le cas dans notre HLM au milieu de cette cité. Dans la prière commune et dans le silence de l'adoration eucharistique, nous essayons de nous laisser habiter par Celui que nous désirons porter à travers notre vie ordinaire. Contempler Sa présence et, en même temps, continuer à le découvrir à travers nos rencontres et notre accueil des autres. Nous essayons d'être une présence discrète mais disponible à la relation et au dialogue avec toute personne, profitant des occasions quotidiennes de rencontre.

Nous allons aussi visiter les familles que nous avons commencé à connaître et nous gardons notre appartement ouvert à l'accueil de ceux qui souhaitent venir nous voir. Notre souhaitons tisser peu à peu des liens d'amitié et de confiance, vivre la fraternité avec les gens du quartier. Nous désirons vivre une expérience de fraternité et de partage sincères avec des personnes de foi et de culture différentes des nôtres, dans le respect mutuel de nos spécificités. Tout cela au nom de notre foi en Jésus, convaincues que son nom est loué par l'unité dans la différence de tous les enfants de Dieu.

Une autre dimension très importante pour nous : l'appartenance à l'Église diocésaine et la participation à la vie de la paroisse où nous habitons. Présence à la vie liturgique de la communauté et visite aux familles chrétiennes du quartier sont primordiales pour être au service de l'action évangélisatrice de cette Église. Cela implique une attention particulière aux plus pauvres et à ceux qui sont seuls, à ceux qui se sont éloignés, mais aussi aux jeunes et à leur démarche spirituelle.

Un autre espace pour la vie de Nazareth, c'est le travail. Nous participons à une aumônerie d'hôpital, travaillons au funérarium de la ville dans l'aumônerie pour les funérailles catholiques, et dans une école catholique dont la majorité des élèves sont musulmans. Nous y rencontrons des personnes en situation de souffrance et vivant la mixité culturelle et religieuse. Ce sont des situations qui soulèvent beaucoup de questions et de doutes, où se vit souvent une réelle soif de rencontre vraie et profonde. Nous

essayons de nous faire proches de ces personnes, avec délicatesse et écoute, demandant au Seigneur d'être instruments de son amour fidèle et de la proximité de son Église, dans l'accueil et le respect mutuels.

L'Esprit nous précède à Marseille

On ne peut le nier, il est parfois difficile de répondre aux appels et aux défis de la vie marseillaise. Et la vie de Nazareth, elle aussi, est exigeante. La réalité de Marseille nous travaille et nous questionne, nous appelant à grandir dans la foi et la patience, nous rappelant que l'œuvre de l'Esprit nous précède et nous dépasse. En même temps, nous sommes appelées à grandir aussi en générosité et en détermination dans l'évangélisation, en communion avec cette Église. Pour cela, nous avons à travailler à notre propre conversion, comme le répète frère Charles dans ses écrits, nous souvenant que nous sommes appelées à aller à la rencontre des autres non seulement par philanthropie mais pour continuer l'œuvre de Jésus et rayonner son amour sans frontières.

Pour ne pas manquer les appels qui nous sont adressés, nous bénéficions de ressources très importantes : la vie de prière, la vie fraternelle, les écrits et l'expérience de frère Charles, le lien avec notre institut religieux, le dialogue et la communion avec les instances ecclésiales et autres familles religieuses. Nous ne sommes qu'au début de notre présence ici ; il nous reste bien des choses encore à connaître et à construire. Mais notre toute petite expérience nous fait déjà goûter la richesse de Marseille et nous confirme la beauté de la spiritualité de Charles de Foucauld. En cette année du centenaire de sa mort, nous confions à sa prière la mission de toute notre Église et de chacun d'entre nous afin que « toute notre vie crie Jésus et l'Évangile sur les toits¹⁰ ! »

Francesca PIOVESAN

¹⁰ « Méditation sur Lc 8, 16 », Charles de FOUCAULD, *La bonté de Dieu...*, op. cit., p. 285.

Comment vivre aujourd'hui la radicalité de l'Évangile ?

Le 28^e chapitre des Missionnaires d'Afrique

Raphaël DEILLON

Après plus de vingt-cinq ans dans le Sud algérien, le P. Raphaël Deillon a été Provincial de Suisse et membre du Conseil général de son institut. Actuellement en ministère paroissial au nord de Marseille, il est engagé plus particulièrement dans le dialogue islamo-chrétien.

« **J**e vous encourage à continuer à vivre la radicalité de l'Évangile ! » C'est par ces mots que le pape François s'est adressé aux Pères Blancs venus à son audience à l'occasion de leur 28^e Chapitre général qui s'est tenu à Rome du 13 mai au 13 juin 2016. Dans ce monde en mutation rapide, où les échos de tous les bouleversements politiques, économiques, humains, écologiques tombent comme grêle sur nos smartphones et nos tablettes, c'est cet appel de l'Esprit à la radicalité de l'Évangile qui ressort de ces quatre semaines de travail intense.

Une Société de plus en plus multiculturelle

Les quarante-deux délégués de la Société des Missionnaires d'Afrique ont quitté leur mission en Afrique pour un mois de réflexion et de prière. Mais ils sont venus aussi du Brésil, de l'Inde, des Philippines d'où plusieurs dizaines sont maintenant originaires. Ils sont venus également des vieux continents, de l'Europe et des Amériques, où les centaines d'ânés retirés ne

veulent pas qu'on les appelle des « missionnaires retraités » mais des « retraités missionnaires ». Car on est Missionnaire d'Afrique jusqu'au bout !

D'ailleurs, déjà présente au Canada et aux Etats-Unis, l'Afrique n'a jamais été aussi présente en Europe que depuis la récente migration toujours en cours qui nous invite à la solidarité, la fraternité, l'amour. C'est pourquoi, depuis plusieurs chapitres, les Missionnaires d'Afrique parlent du monde africain plutôt que de l'Afrique. C'est pour les Africains qu'ils ont donné leur vie et ceux-ci ne sont plus seulement en Afrique mais partout dans le monde. À tel point que ce chapitre a fait un pas de plus en proposant d'ouvrir cette perspective universelle en direction de l'Asie. La Société, qui compte déjà quatorze confrères indiens et sept confrères philippins, va-t-elle recruter des Missionnaires d'Afrique ailleurs encore en Asie ? La question est restée ouverte.

Le deuxième Supérieur africain chez les Pères Blancs

Ces questions, les Missionnaires d'Afrique sont venus se les poser ensemble pour repenser leur mission à l'écoute des signes des temps. Ils ont donc commencé par élire un nouveau Supérieur général ainsi que les membres de son conseil pour un mandat de six ans au service des 1260 confrères que compte aujourd'hui la Société. C'est un confrère zambien, le P. Stan Lubungo, que ses confrères ont élu. Nommé il y a un an à peine responsable de la Province d'Afrique du Sud (qui comprend aussi le Malawi, le Mozambique et la Zambie), il devra laisser cette responsabilité pour prendre la place du P. Richard Baawobr, ghanéen, qui vient d'être ordonné évêque de Wa au Ghana.

« Si vous voulez vous débarrasser de votre Supérieur général, faites-le nommer évêque ! » nous a dit malicieusement le Pape en saluant les membres du nouveau conseil. Tout laisse penser cependant qu'ils vont le garder ces six prochaines années... Ils en ont d'ailleurs besoin pour élargir le caractère interculturel de ce Conseil dont à eux cinq ils veulent témoigner : un Zambien, un Britannique, un Burkinabé, un Canadien du Québec, un Ghanéen.

Fraternels avant tout !

Mais la variété des nationalités des membres du Conseil ne suffit pas ; il y faut la fraternité des peuples que ces membres représentent. Et cette fraternité nous voulons l'entretenir et déjà la ressentir entre nous. Il y a une volonté évidente non seulement de dépasser les frontières nationales mais aussi de s'approprier la culture de l'autre et de l'aimer. Nous n'avons jamais, Dieu merci, ressenti de tensions ethniques ou linguistiques majeures entre nous et nous prions le Seigneur de l'univers que cet esprit fraternel qui a soutenu nos aînés pendant les deux grandes guerres mondiales et lors d'autres conflits ethniques persiste à tout jamais. D'ailleurs, quand nous avons formulé ensemble ce qui allait définir au mieux notre Société, c'est le mot « famille » qui est venu spontanément sur les lèvres :

Remplis de la joie de l'Évangile et guidés par l'Esprit, nous sommes une Société missionnaire interculturelle avec un esprit de famille. Nous sommes envoyés au monde africain et là où notre charisme est sollicité pour une mission prophétique de rencontre et de témoignage de l'amour de Dieu.

Oui, nous avons quitté une famille pour en former une autre en vue de témoigner du Royaume de Dieu où tous sont frères et sœurs. Nous avons quitté notre pays et, sauf exceptions, nous ne sommes jamais nommés dans notre province d'origine. Si on y revient, ce n'est pas pour respirer l'air de notre enfance, c'est pour faire naître de nouvelles vocations missionnaires et transmettre à d'autres cet esprit d'ouverture au monde acquis au contact avec d'autres cultures et religions.

Une méthode à rebrousse-poil

La méthode choisie pour ce chapitre en a surpris plus d'un. En effet, à des missionnaires habitués à affronter des problèmes et à chercher des solutions, on demandait tout à coup de ne voir que le positif et de s'en réjouir. La plupart se sont pris au jeu et ont finalement trouvé beaucoup plus de raisons de rendre grâces que de se plaindre. Le « Dieu était là, et je ne le savais pas » de la Genèse prenait alors tout son sens (Gn 28, 16).

La méthode, empruntée au Canada et utilisée dans certaines entreprises pour donner du *punch* aux employés et donc de meilleurs résultats à leur société, a été reprise par certaines congrégations religieuses pour donner du cœur à leurs membres et donc de meilleurs fruits pour leur mission. Traduit de l'anglais, le nom de cette méthode est devenu « discernement appréciatif ». Celui-ci se déroule lentement en cinq phases successives : définition, découvertes, rêves, décisions et enfin exécution. La méthode exige beaucoup de patience car le missionnaire, toujours pressé de voir un lien entre ce qu'il a fait, ce qu'il fait et ce qui lui reste à faire, a du mal à s'arrêter pour voir ce qui est beau et bon et en rendre grâce à Dieu. Il sait qu'il a passé du temps dans sa communauté, son secteur, sa province à écouter les regrets du passé, les doléances du présent et les souhaits d'un avenir meilleur. « Et que vais-je dire à mes confrères en revenant du chapitre, se dit le délégué, si le chapitre ne parle que du positif et ne traite pas leurs questions ? »

Heureusement, pour apprivoiser cette méthode rebelle, nous avons été aidés par deux facilitateurs chevronnés : le P. Michel Carbonneau, canadien, ancien secrétaire général, et Sr Générose, congolaise, Fille de saint Paul, qui a déjà fait ses preuves en animant le chapitre d'autres congrégations masculines.

Voir le positif aujourd'hui pour espérer un changement demain

Mais, là est la surprise de la méthode, à force de penser positif, chacun découvre en lui les espérances en un monde meilleur. Reconnaître de l'Afrique qu'elle est un poumon spirituel pour le monde nous pousse à être nous-mêmes plus courageux dans la manifestation de notre foi. Elle connaît des églises pleines, des séminaires en pleine floraison (les Missionnaires d'Afrique ont près de cinq cents étudiants en préparation dans une dizaine de maisons de formation répandues sur toute l'Afrique). Avoir le courage d'extérioriser notre foi chrétienne dans un monde de plus en plus sécularisé. Oser témoigner de la paix du Christ dans un monde de plus en plus violent où Dieu est écarté de nos vies

pendant que d'autres en font le drapeau de leur fondamentalisme. Parler dans notre pays du souci de « sauvegarder notre maison commune » nous engage à commencer par balayer devant notre porte : planter des arbres, fleurir nos maisons, rendre propres nos écoles, nos hôpitaux. Faire le tri des déchets, bannir de nos maisons les sacs en plastique, économiser l'eau : autant de petits gestes qui donneront petit à petit l'exemple d'une « Église verte » à l'avant-garde de l'écologie.

Être solidaires des migrants

Peut-on rester seulement admiratifs devant les printemps arabes et les soulèvements des peuples sans nous sentir nous-mêmes mis en question et portés à soutenir ces appels à plus de liberté et de démocratie ? Peut-on admirer béatement l'accueil prodigué aux migrants par des pays méditerranéens comme la Grèce et l'Italie, le dévouement d'organisations caritatives et de bénévoles anonymes sans essayer de faire aussi quelque chose ?

D'abord agir là où nous sommes en Afrique. Chercher les raisons qui poussent les jeunes à partir et inventer avec eux d'autres solutions qui les encouragent à rester et à mépriser les appels des sirènes de la mer, ces passeurs sans scrupules. Dans les pays du Nord, être aussi solidaires qu'inventifs et savoir poser, comme le pape François, des gestes concrets. Voir si, dans nos maisons ou dans nos paroisses, il y a des lieux disponibles pour accueillir. Orienter ceux qui ont été hébergés vers des centres de soutien social, linguistique, ou créer nous-mêmes des classes d'alphabétisation et de soutien scolaire pour les enfants... C'est dans le concret de nos actions que les sigles de JPIC (Justice, Paix et Intégrité de la Création) et AEFJN (Afrique-Europe Foi et Justice Network) prennent tout leur sens.

Lutter contre les esclavages modernes

Peut-on rester simplement admiratifs et célébrer les 125 ans de l'antiesclavagisme, cheval de bataille de notre fondateur le Cardinal Lavignerie, sans penser aux esclavages modernes qui se perpétuent aujourd'hui au vu et au su de tous ? C'est dans certaines grandes villes d'Afrique que se négocient ces marchés

qui alimentent les pays du Golfe en petites esclaves domestiques. Peut-on rester les bras croisés sans crier comme notre fondateur : « Je suis homme ; l'injustice [...] et toute forme d'oppression contre un grand nombre de mes semblables ne m'inspire que de l'horreur... » ? Une fois de plus nous avons les réseaux de JPIC et d'AEFJN à notre portée pour lutter contre ces nouvelles formes d'esclavage. Comme l'a fait en son temps le Cardinal Lavigerie, nous devons agir aujourd'hui devant de nouveaux fléaux : dans de nombreux pays d'Afrique, l'exploitation des minerais ou l'accaparement des terres des paysans par des puissances et des compagnies étrangères. La lutte pour plus de justice, chemin vers la paix, est immense !

Initiatives modestes mais fécondes

Imaginez un petit groupe de quelques femmes musulmanes et chrétiennes qui, lors d'une réunion, décident d'organiser un pique-nique avec les amis de leurs deux confessions, un dimanche à midi, dans le parc d'une maison pour personnes âgées. Eh bien, ça marche ! C'est parti de la base, de l'initiative de quelques femmes ; et la fête où l'on attendait une cinquantaine de personnes en a rassemblé plus de deux cents.

La rencontre et le dialogue avec les musulmans, prend corps dans des initiatives concrètes comme celles-ci. Ces actions sont parmi celles qui peuvent contrecarrer les rumeurs selon lesquelles on va inévitablement vers un *clash* des cultures et des religions, rumeurs qui s'infiltrèrent sournoisement jusque dans nos paroisses et même chez certains Missionnaires d'Afrique pourtant réputés comme spécialistes du dialogue interreligieux.

Entre dialogue avec les musulmans et service auprès des chrétiens

Le problème n'est pas nouveau ; il existe depuis la fondation de la Société au point qu'on peut parfois se demander : y a-t-il deux Sociétés de Pères Blancs, avec un fondateur commun qui aurait préconisé deux méthodes différentes ? On découvre en effet dans nos archives qu'il y a eu plusieurs étapes dans l'histoire de nos relations avec les musulmans.

La première étape a été celle des commencements du Cardinal Lavigerie. Pour lui, la mission était un travail énorme : il s'agissait de faire en sorte que toute la civilisation africaine, tout en gardant sa culture, soit pénétrée par l'Esprit du Christ. La deuxième étape c'est lorsque le Cardinal s'est retrouvé dans une situation d'hostilité entre chrétiens et musulmans. Ces derniers sentaient fortement l'humiliation de la colonisation par les Européens qu'ils considéraient être tous chrétiens. Un peu partout en Afrique, ont éclaté des flambées de violence. Pour le Cardinal, la première chose c'était de ne jamais apparaître comme des ouvriers de la colonisation. « Je vous interdis de parler du religieux et du christianisme tant que le milieu ne sera pas gagné par l'amour et que vous ne serez pas reconnus comme des frères et des hommes de Dieu » dit-il dans ses *Instructions* à ses missionnaires. Et, tant qu'il vivra, il maintiendra à ce stade les confrères d'Afrique du Nord. Évidemment, les confrères ne comprenaient pas pourquoi, écrivant au Cardinal qu'ils aimeraient passer à un autre stade...

Le chemin à suivre est celui du Christ, Vérité et Vie !

Ce n'est donc pas un hasard si, au cours de ce 28^e chapitre, malgré le tiraillement traversant les âges entre partisans du dialogue avec les religions et adeptes de la pastorale auprès des communautés chrétiennes, l'« esprit de corps » l'emporte fraternellement. C'est cet esprit qui continue à entretenir ce feu ardent dans le cœur des jeunes Missionnaires d'Afrique. Ils tiennent à vivre avec un esprit de famille la radicalité de l'Évangile dans ce monde qui veut du vrai, du fort, du juste !

Quelle que soit la méthode, quel que soit notre milieu d'apostolat, il s'agit que nous ayons pour toute personne une attitude imprégnée de la miséricorde de Dieu si bien vécue par le Christ et donnée en exemple par le pape François à l'occasion de cette année sainte !

Raphaël DEILLON

La confiance en Dieu pour unique bagage

Maria LEE HEA YOUNG

Religieuse Franciscaine missionnaire de Marie (FMM), originaire de Corée, Sœur Maria Lee travaille en France depuis 2003.

Lorsque, à l'âge de treize ans, j'ai entendu pour la première fois la lecture d'un passage de la Parole de Dieu racontant que Jésus marchait sur les eaux et guérissait les malades, je me disais intérieurement : « Quel mensonge ! » J'ai grandi dans une famille bouddhiste. J'allais souvent à la pagode avec ma mère. J'aimais ce lieu de paix et de recueillement. Un jour j'ai entendu dire que Bouddha n'est pas Dieu. Je me posais la question : « S'il en est ainsi, alors qui est Dieu ? »

Habitée par ce questionnement, j'avais besoin de savoir. Puis je me suis souvenue de la parole entendue précédemment sur Jésus marchant sur les eaux et guérissant les malades. J'y repensais souvent et je me demandais : « Si vraiment il marchait sur les eaux et guérissait les malades, ne serait-il pas Dieu ? » J'ai éprouvé le désir de savoir qui est Jésus, de le connaître vraiment. C'est cette expérience qui m'a fait cheminer vers le baptême à l'âge de seize ans. Sa Parole a été comme une semence déposée en moi et qui a commencé à germer.

Je suis perdue ! Montre-moi le chemin !

À l'âge de vingt-quatre ans, alors que je travaillais chez les Sœurs de Marie du bon et perpétuel Secours s'occupant d'enfants lourdement polyhandicapés, je me posais la question de la vie religieuse. En les voyant qui priaient et prenaient soin de ces enfants, j'avais bien envie de vivre comme elles. Un profond désir grandissait secrètement en moi.

Un jour, une sœur avec qui je travaillais m'a demandé si je pensais à la vie religieuse. Timidement, je lui ai dit : « Oui. Mais il semble que, pour moi, ce soit impossible puisque ma famille est bouddhiste. Est-il possible de devenir religieuse quand la famille n'est pas chrétienne et n'est pas d'accord avec cette vocation ? » Elle m'a dit « Oui, c'est possible ». Ce jour-là, avec une joie débordante, j'ai dit au Seigneur : « Je sais que tu m'appelles depuis longtemps mais je ne voulais pas t'entendre car j'avais peur d'avoir à affronter ma famille qui en éprouvera une grande peine. Mais maintenant je suis prête. Face aux miens, je maintiendrai mon oui et toi tu changeras leur cœur. Je compte sur toi ! » Et Il a fait son travail.

Mais s'est alors posée la question : « Où m'appelles-tu ? » J'ai commencé à fréquenter les rencontres vocationnelles proposées par le diocèse et entrepris ma propre recherche en lisant un ouvrage sur les diverses congrégations. Toutes ces vocations me paraissaient belles. Je me sentais perdue. J'ai renoncé à chercher par moi-même en me confiant au Seigneur pour qu'il me guide.

Oui à ton appel, mais... !

J'ai découvert qu'il y avait des congrégations consacrées à la mission universelle. Une catastrophe pour moi ! J'ai dit au Seigneur : « Je sais que tu m'appelles mais tu ne me dis pas si je dois entrer dans une congrégation internationale. Tu sais bien que je ne suis pas très douée pour les langues étrangères ! » Un jour où j'étais au travail, quelques pré-novices Franciscaines missionnaires de Marie sont venues passer un moment avec nos enfants handicapés. Joie et simplicité émanaient d'elles. J'ai été attirée.

Chaque fois que je les rencontrais, je ressentais une joie inexprimable. C'était étonnant. J'ai eu envie de connaître leur congrégation. Ainsi j'apprends qu'elles sont franciscaines : j'ai déjà entendu le nom de François, avec sa prière que j'aime bien « Fais de moi un instrument de ta paix... ». Elles sont très mariales : jusqu'ici, ça va... car mon nom de baptême est Maria et je veux bien vivre à son exemple. Elles sont missionnaires et partent dans le monde entier : c'est là mon problème, car cela impliquerait que j'apprenne une langue étrangère.

Les sœurs m'ont donné un livre sur leur fondatrice, Marie de la Passion, et un autre sur saint François d'Assise. En les lisant, j'ai peu à peu découvert la beauté de la vocation FMM. C'était comme un rayon de soleil, un trait de lumière qui s'inscrivait en moi, comme un signe venant du Seigneur. J'ai dit : « Seigneur, j'aimerais bien être fille de Marie de la Passion. Je sais qu'il me sera très difficile d'apprendre une langue étrangère. Mais si c'est ma vocation, je suis sûre que tu me donneras la grâce nécessaire. J'ai confiance en toi. »

À ce stade, il me fallait faire un pas de plus. J'ai alors demandé à visiter leur communauté pour mieux les connaître. Quand j'y suis allée pour la première fois, j'ai été accueillie par une sœur étrangère. J'y ai rencontré des religieuses venues d'Irlande, du Japon, d'Espagne et d'Inde. Elles vivaient comme les sœurs d'une même famille, fraternellement et joyeusement. Ce jour-là, c'était comme si j'avais goûté d'avance à la beauté du Royaume de Dieu. Une expérience tellement forte qu'elle me marquera tout au long de ma vie spirituelle, communautaire et missionnaire.

J'avais vingt-six ans quand je suis entrée dans cet institut des Franciscaines missionnaires de Marie. Mais pourquoi est-ce que je raconte tout cela ? Parce que tout ce temps où j'ai fait l'expérience du Dieu vivant m'a disposée à vivre dans la confiance.

Je compte sur toi !

Après neuf ans de formation initiale à la vie religieuse, je suis arrivée au stade de la préparation aux vœux définitifs. Au cours de la retraite de trente jours, j'ai reçu un appel de la supérieure

générale et de son conseil qui m'envoyaient en mission en France. Mission inattendue ! J'ai eu l'impression que, tout à coup, le monde autour de moi s'arrêtait dans un profond silence, attendant mon assentiment. Le visage de notre fondatrice est rapidement venu en moi comme une lumière. À ce moment-là, j'étais prête à prononcer mon « oui ». J'ai mis une fois de plus ma confiance entre les mains de Dieu : s'Il veut m'envoyer en France, il me donnera toute grâce nécessaire.

La confiance en Dieu devenait mon unique bagage pour partir vers le pays où j'étais envoyée et pour vaincre ma crainte. En cet instant, le personnage d'Abraham devenait proche de moi, comme un compagnon de route avec qui je pourrais partager bien des choses sur notre expérience commune de Dieu.

Le chemin sera long !

Je suis arrivée à Paris le 20 mars 2003, vers 22 heures. Même si j'avais appris un peu de français avant de quitter la Corée, je ne comprenais rien et je n'arrivais pas à sortir un seul mot. D'un seul coup, je sentais que j'étais devenue comme un enfant. Quelle expérience ! Je m'en souviens encore très bien. Un jour, tout au début de mon séjour à Paris, j'avais besoin de faire la lessive avec le linge, mais je ne comprenais pas les explications. À l'aide de mon dictionnaire, j'ai essayé de comprendre toute seule. La sueur coulait sur mon front et mon cœur battait la chamade, effrayée pour un rien. Je me suis finalement décidée à demander de l'aide. J'ai rencontré une sœur qui était dans le couloir. Mais je ne pouvais même pas expliquer mon problème en quelques mots. Alors je l'ai tirée par la main, comme le fait un enfant, pour qu'elle vienne me montrer comment faire fonctionner la machine à laver ; de l'autre main je tenais le gros dictionnaire français-coréen. Cette première expérience m'apprenait à demander et à recevoir humblement l'aide des autres. C'était devenu pour moi un temps de désert, de purification et de dépouillement, comme pour Israël au Sinaï. Il ne me restait rien, à part la confiance en Dieu. Au cours de cette période, la vie en fraternité a été un soutien très important qui m'a aidée à franchir cette partie du chemin.

Deux ans et demi se sont écoulés dans l'apprentissage de la langue. À la fin de la quatrième année, je n'arrivais toujours pas à la maîtriser. J'ai commencé à me faire des reproches à moi-même : « Je ne te demande pas de bien parler ; mais quand même, en quatrième année tu devrais arriver à peu près à t'exprimer ! » J'étais vraiment découragée et intérieurement stressée ; à tel point que je commençais à perdre beaucoup de cheveux.

Un jour, j'ai eu la visite annuelle de ma provinciale. Je lui ai fait part de ma détresse et de mon découragement. Elle m'a dit : « Maria, il n'est pas question de faire quelque chose très rapidement. La seule chose que je te demande : ne pas te décourager. Le chemin sera long... » Cette parole m'a réconfortée et m'a aidée à lâcher prise en acceptant mes limites. De cette expérience, j'ai appris à me redonner courage. Lorsque je me sens découragée, je me dis à moi-même : « Maria, confiance ! N'aie pas peur ! Le Seigneur est avec toi. » C'est alors une forte invitation à relire la présence de Dieu dans ma vie : une source me permettant de me relever avec Lui. Pendant cette période où je me sentais inutile, je me suis vivement affrontée à la question du faire et de l'être. C'est alors que m'a accompagnée et réconfortée la parole de notre fondatrice : « Je ne suis pas appelée à réussir mais à m'offrir. »

Tu es venue nous évangéliser ?

Après deux ans et demi d'étude du français, j'ai commencé à suivre, à Lyon, une formation d'animatrice laïque en pastorale afin de préparer mon insertion en France. Dans le cadre de cette formation, j'ai choisi deux stages : l'un dans la catéchèse spécialisée auprès de jeunes handicapés mentaux et l'autre dans l'accompagnement des catéchumènes. Cela m'a permis de découvrir peu à peu l'Église locale en France ; c'est elle qui, en même temps, m'accueille et m'envoie ; il s'agit donc de faire corps avec elle. L'expérience m'a montré l'importance du sens de l'appartenance à une Église : sans cela, la vie missionnaire ne mène nulle part. Chaque missionnaire est comme une graine et le pays d'accueil est comme une terre. Si une graine refuse la terre, comment peut-elle s'enraciner et porter du fruit ?

Alors que j'accomplissais divers bénévolats, mes yeux ont commencé à s'ouvrir sur mes frères et sœurs en situation de précarité et de marginalisation : à l'Arche de Jean Vanier (un an), à l'accueil de jour auprès de personnes sans abri (quatre ans), dans une participation à la prière de la communauté du Sappel qui accompagne des personnes en grandes difficultés (quatre ans). J'ai appris à être tout simplement auprès d'eux et parmi eux, mangeant, jouant, priant, chantant avec eux... J'ai été accueillie et aimée comme je suis, et même réconfortée par eux dans ma pauvreté. En ces frères et sœurs rencontrés, j'ai compris que lorsque l'on tombe très bas, Dieu et l'Évangile prennent un tout autre sens : on saisit alors que Dieu s'identifie aux plus petits, qu'il devient garant de leur dignité puisqu'en son cœur de Père est inscrite leur identité.

Un jour une étudiante m'a demandé : « Tu es venue nous évangéliser ? » Je lui ai répondu : « Je suis venue plutôt pour être évangélisée et pour vivre tout simplement en sœur avec vous ». Cette question m'est restée. Finalement pourquoi suis-je là ? Au nom de qui ? Et au nom de quoi ? D'année en année, j'essaie de donner ma réponse. Car, pour moi, il n'y a pas de réponse définitive, acquise une fois pour toutes.

Depuis ma jeunesse, vivre en sœur est pour moi une valeur importante quelles que soient notre couleur de peau, notre culture, notre conviction religieuse. Cet idéal, j'essaie de le vivre au jour le jour là où je suis et dans ce que je fais. En vivant dans un pays multiculturel comme la France et au sein de nos fraternités interculturelles, j'ai appris à ne pas généraliser. Chaque culture, tout comme chaque personne, a des richesses à partager et des défauts à évangéliser. Je peux m'enrichir en accueillant la richesse des autres ; je peux m'appauvrir en cherchant continuellement ce qui ne va pas chez eux. Il y a là un important choix intérieur à opérer sans cesse.

À présent, avec mes différentes expériences missionnaires, je suis davantage consciente du décalage qu'il y a entre ce que je voudrais être et ce que je vis réellement. Frustrant ? Oui ! Mais j'ai appris aussi que vivre en sœur est un long chemin de conversion et de transfiguration, comme l'a expérimenté saint François

d'Assise lui-même. On pourrait dire que l'on n'est pas né chrétien mais qu'on le devient de jour en jour en contemplant le Christ qui est Chemin, Vérité et Vie.

Ta pauvreté peut devenir une chance pour la mission !

À la fin de ma formation à Lyon, vu mon insuffisante maîtrise de la langue, je n'étais toujours pas prête à assumer des responsabilités. Durant cette formation, j'ai découvert un métier : celui d'aide à domicile auprès de personnes âgées. Une pré-novice en stage chez nous s'était engagée temporairement dans ce travail. En écoutant ce qu'elle nous en disait, j'ai découvert la souffrance de personnes âgées du fait de la solitude. Je me disais : « j'aimerais bien accomplir cette mission d'aide à domicile ».

Lors de la visite annuelle de notre provinciale, j'ai exprimé mon désir de travailler dans ce domaine. Ma provinciale m'écoutait attentivement et sérieusement. « Ce n'est pas une tâche très facile et c'est fatigant. Mais si tu veux le faire, c'est un travail magnifique, comme franciscaine, pour contacter des personnes isolées. Ta pauvreté peut devenir une chance pour la mission. »

Elle m'a ensuite encouragée en rappelant cet épisode où François d'Assise soigne un lépreux. Personne ne voulait aller soigner ce lépreux devenu insupportable pour ses frères. Alors François leur dit : « Je vais y aller moi-même. » Le lépreux lui dit : « Qu'est-ce que tu peux faire de plus que tes frères ? » François lui dit : « Mon frère, je ferai ce que tu me demandes. » Se sentant écouté, il dit : « J'aimerais que tu me laves tout entier. L'odeur de mon corps est insupportable pour les autres et pour moi-même. » François, aidé par ses frères, lui donne avec douceur un bon bain et cet homme est devenu doux et aimable avec les frères et avec les autres.

Que veux-tu que je fasse pour toi ?

Forte de cette parole d'encouragement, j'ai exercé pendant six ans cette mission chez les personnes âgées. L'attitude de François m'a aidée à entrer en relation avec les personnes que j'ai accompagnées. Cela a exigé de moi un déplacement intérieur et une

disponibilité du cœur ; cela ne m'a pas toujours été facile lorsque je me trouvais devant une autre façon de faire. Mais j'ai essayé de les écouter et de respecter même leurs moindres habitudes. Cette mission m'a fait découvrir beaucoup de choses sur la vie réelle des personnes âgées : la souffrance de la solitude, l'angoisse des handicaps liés au grand âge, les blessures dans les relations familiales, certaines blessures dans l'Église, les soucis financiers, la peur de devenir un poids pour les enfants, la question du sens de la vie devant le vieillissement, la question de la mort, celle de l'euthanasie... Confrontée à leurs questions et à leur combat pour la vie, j'ai fortement senti la nécessité d'approfondir tout cela. J'ai alors commencé à lire des ouvrages sur ces questions afin de pouvoir mieux écouter ces personnes.

Mis en confiance par le fait que je suis religieuse, ils m'ont facilement partagé leurs joies et difficultés familiales. Ma mission : être leurs mains et leurs pieds pour faciliter leur vie quotidienne. J'ai fait la cuisine, le ménage, le repassage, les courses ; j'ai eu à aller chercher les médicaments à la pharmacie, les accompagner chez le médecin, payer des factures, me promener avec celles qui avaient peur de tomber... Parfois, j'ai bien été obligée de dépasser ma peur pour leur venir en aide. Chaque fois que j'ai surmonté une petite peur, j'étais fière de moi. Ce sont des moments où, souvent, j'ai expérimenté la présence et l'aide du Dieu vivant.

Au bout de quatre ans, j'ai commencé à avoir un problème de santé. Mon médecin traitant m'a conseillé de changer de travail pour soulager mes douleurs articulaires. Un jour, au début de ma mission auprès des personnes âgées à domicile, j'ai rendu visite à l'une d'elles qui était hospitalisée en gériatrie. Tout au long du couloir, j'ai vu beaucoup de personnes âgées, malades, restant au lit dans leur chambre. L'ambiance m'a paru un peu triste ! Je disais au Seigneur : « J'aimerais bien être là pour leur apporter, avec le sourire, une certaine présence, un peu d'humanité, d'affection fraternelle. » Ce jour-là, est né en moi le désir de me donner à la mission d'aumônier d'hôpital en gériatrie.

J'en ai parlé à notre provinciale pour que nous discernions ensemble. Puis j'ai fait le stage de préparation à cette mission. Au

cours du stage, je me suis rendu compte que mes premiers formateurs étaient en fait les personnes que j'avais accompagnées durant ces six années... Le Seigneur m'avait donc préparée, à mon insu, lorsque j'étais sur ce chemin sans avoir rien planifié. Cette expérience a vivifié ma confiance en un Dieu qui me guide et qui est à l'œuvre en moi.

Depuis septembre 2015, j'assume la tâche d'aumônier en gériatrie. Je suis heureuse d'être là, tout simplement, parmi les personnes âgées, pour les écouter, les entourer jusqu'au terme de leur vie, les accompagner humainement et sur le plan de la foi, quelle que soit leur conviction religieuse.

La joie de l'Évangile comme un parfum

À travers toutes ces expériences, ce que j'ai appris et compris c'est que le meilleur chemin d'évangélisation c'est d'être soi-même évangélisé. Ce n'est pas de faire des tas de choses extraordinaires. C'est plutôt de témoigner de la beauté, de la joie de l'Évangile à l'image d'un parfum, en contemplant sans cesse celui qui nous aime, nous transfigure, nous fortifie et nous envoie à la rencontre des frères et des sœurs pour nous donner au service de la venue du Royaume de Dieu.

Lève-toi et marche !

Je suis tombée souvent.

Mais j'ai essayé de me relever avec celui qui me fortifie.

Lève-toi et marche !

Et je continue avec Lui, en Lui, par Lui.

Confiance !

Et n'aie pas peur d'avancer au large !

Maria LEE HEA YOUNG

La mission nourrit ses ouvriers

Bertrand EVELIN

Missionnaire Oblat de Marie Immaculée (OMI), Bertrand Evelin a étudié la missiologie à l'Université Saint-Paul d'Ottawa. Il enseigne au Département de philosophie et de sciences des religions à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Lille. Il est membre du comité de rédaction de Spiritus.

« **B**onjour ma Sœur ! » me crient joyeusement la bande de gamins venus m'accueillir. Quelques heures plus tôt, arrivé par avion à l'aéroport de Maroua, au Nord-Cameroun, en provenance de Paris, je suis sorti sur la passerelle où un cocktail d'images, odeurs et sensations diverses m'ont assailli. J'ai alors pris conscience de ce pour quoi j'avais signé : me voilà en Afrique ! Après une seconde d'hésitation, j'ai descendu la passerelle pour gagner le hall de l'aéroport. J'y ai été accueilli par quatre « Blancs » : le missionnaire OMI, la religieuse et le couple de coopérants laïcs avec qui j'allais vivre désormais. Nous avons rejoint la mission catholique où je suis sorti de la 4L, valise à la main. C'est là que les gamins m'attendaient... !

Nous sommes en septembre 1982 et c'est « ma première fois¹ » de mettre les pieds dans ce petit village guiziga du Nord-Cameroun où je vais vivre deux années de coopération au service de la mission catholique. Je suis VSNA, Volontaire du service national actif, une abréviation qui, en ce qui me concerne, traduit deux motivations principales : ne pas faire de service militaire et mettre en œuvre quelques-uns des principes humanitaires que m'a transmis, depuis le biberon maternel, une famille catholique de

¹ Selon la façon de parler des gens.

l'Ouest de la France. J'ai vingt et un ans et les cheveux longs, d'où la méprise des enfants ! Les quelques images que j'ai de la mission me viennent des *Aventures de Tintin au Congo* : pas de quoi écrire un article trente-quatre ans plus tard ! Oui mais voilà ! Mes rencontres avec l'Afrique rurale traditionnelle et avec les jeunes communautés chrétiennes du Nord-Cameroun vont me faire naître une deuxième fois, une espèce de bouleversement étalé sur quatre années au terme desquelles je demanderai à devenir missionnaire Oblat.

Je suis rentré en France en 1986 pour suivre sept années de formation. J'ai alors écrit au Supérieur général pour lui demander d'être envoyé en mission. Les vocations commençant à se faire nombreuses au Cameroun, alors qu'en France l'espèce est en voie de disparition, c'est dans ce pays, le mien, que j'ai demandé à être envoyé. Depuis, d'Aix-en-Provence à la région parisienne, en passant par Lille, je ne cesse de vivre la dynamique missionnaire telle que la comprend le charisme de ma congrégation : des visages rencontrés, des espérances cultivées, des dialogues noués ; et cela : en communauté. De ce parcours se dégage aujourd'hui un apprentissage qui me fait conjuguer la mission autour de trois thèmes : sortir de sa coquille, parler la langue et contempler.

La mission : sortir de sa coquille

Je souhaite à tout jeune de faire l'expérience d'un séjour de longue durée à l'étranger. Rien de tel pour entrer dans la relativité des choses : il existe donc sur la planète d'autres nombrils, par lesquels passent d'autres axes du monde, d'autres mises en cohérence du réel. La quête du Royaume de Dieu commence par cet éclatement intérieur.

Rétrospectivement, je souris quand je réalise que, la veille de mon départ pour le Cameroun, je me suis précipité dans une librairie pour acheter une histoire... de la Bretagne ! Jamais auparavant, hormis lors de quelques *fest-noz* au château de Nantes, je ne m'étais préoccupé d'un tel rapport ! Mais voilà, partir si loin et si longtemps... Comment vais-je respirer ? C'est donc armé de cet ouvrage que j'ai commencé mon séjour africain. Il a fini mangé par

les termites ! Une fois le livre lu et mes racines ainsi dûment fixées, j'ai pu m'ouvrir à l'altérité. Cela a commencé avec les expatriés de la mission avec qui je vivais² et s'est poursuivi dans la lente et passionnante rencontre avec les habitants de ce petit village traditionnel du Nord-Cameroun. Soudain, tout devenait neuf et se mettait à questionner le regard : pourquoi ceci ? comment cela ? Un *a priori* positif, doublé d'une rébellion contre l'histoire³, me fit rapidement décider qu'il y avait là une cohérence autre qui gagnait à être connue, ce que l'ethnologie me désignerait plus tard sous le nom de « cultures ».

Je me souviens très bien du jour où cette évidence a commencé à percer en moi. Je n'étais là que depuis quelques semaines et, avec un confrère, lui aussi fraîchement débarqué, je me rendais à une fête traditionnelle nocturne, la fête des jumeaux. Nos manies de Blancs solidement – bien que très provisoirement – arrimées, il nous prit de savoir quelle heure il était... Sans doute la crainte – bien étonnante dans le contexte – d'être en retard ! Nous ne parlions pas encore la langue mais une vieille femme, croisée dans la rue, finit par nous comprendre. Elle nous tendit alors le poignet auquel était accrochée une petite montre à quartz totalement dérégulée. Le tiraillement que je ressentis intérieurement est encore intact dans ma mémoire. D'un côté, il y avait un évident comique de situation : cet anachronique « treize heures et zéro neuf minutes », ce quartz et, pire, cette demande de notre part, en décalage complet avec l'environnement ! Mais, de l'autre, deux cohérences étaient en train de se rencontrer : nous qui voulions lire l'heure et cette vieille paysanne tout heureuse de nous montrer son appartenance à la modernité. Sortir de sa coquille nécessite de cultiver le sens de l'humour.

Une mise à nu

Il s'agit, en effet, d'une mise à nu : le passage, déroutant mais nécessaire, du prosélytisme conquérant à la quête d'une vérité

² Ce n'est qu'à cette époque que les Églises du Nord-Cameroun ont commencé à susciter des vocations presbytérales et religieuses. Jusque-là, le personnel missionnaire était majoritairement expatrié.

³ Avec Bordeaux, Nantes fut une des villes portuaires qui fit sa fortune sur le commerce triangulaire. Pas de quoi être fier !

toujours à venir. C'est au Canada que j'en ai pris conscience. J'y terminais mes études de missiologie tout en assurant une permanence, un soir par semaine, dans un centre d'accueil pour personnes sans domicile fixe. Dans une ambiance de self-service, bénévoles et personnes accueillies dînions côte à côte. Mon problème était alors très concret : comment entrer en contact ? Le « québécois-de-la-rue » est une langue qui a très peu de points communs avec le « français-de-la-fac-de-théologie » ! Assis devant mon bol de soupe, du haut de ma toute fraîche vocation missionnaire, je me sentais le devoir de créer la relation, de nouer le dialogue, bref de faire mon boulot ! Tandis qu'à mes côtés, le nez plongé dans leur assiette de soupe, mes voisins se réchauffaient, je cherchais désespérément par quel angle démarrer. Je peux encore aujourd'hui retranscrire le débat intérieur qui m'agitait :

Nouer la conversation... Ah oui ! Poser une question : « Bonjour, comment allez-vous... ? » Quel con ! S'il est ici, c'est que justement, cela ne va pas ! Trouve une autre question. « Qu'est-ce que vous faites dans la v... ? » Idiot. Il ne fait rien, c'est ça son drame ! Pendant ce temps, ledit voisin poursuivait sa lapée gourmande... « Où habitez-vous... ? » Couillon ! S'il est ici, c'est qu'il n'a pas de logement ! Tu en as beaucoup d'autres, de ces questions débiles ?

Il m'a fallu deux mois pour sortir de ce piège, jeter à terre cette insupportable suffisance naïve, plonger simplement le nez dans mon bol et manger ma soupe tandis que mon voisin, levant le nez du sien, pouvait enfin me parler ! Il n'y a pas de mission sans décentrement ; osons le mot : sans mise à mort !

La mission : parler la langue des autres

J'en ai assez d'entendre dire que le missionnaire doit s'inculturer ! L'inculturation est une notion théologique réservée au Christ ressuscité en sa mystérieuse rencontre avec les différentes cultures humaines. Au fond, on n'en voit le processus que dans la phase finale, lorsqu'un peuple qui a entendu la Bonne Nouvelle, y a résisté, l'a accueillie puis s'y est converti, commence à l'exprimer – bien maladroitement, mais qu'importe – dans sa propre langue⁴.

⁴ René JAOUEN, Possibilités et limites de l'inculturation », *Kerygma* 21 (1987), p. 185-191.

Le missionnaire, lui, doit apprendre la langue de celles et ceux vers qui il est envoyé. Ce n'est pas de la théologie, simplement le minimum syndical ! C'est une évidence qui sautait aux yeux quand on avait la chance d'être coopérant dans un Nord-Cameroun aux multiples ethnies. C'est pourtant bien plus tard que j'en ai mesuré la profondeur.

J'étais alors aumônier des étudiants à Lille. Cette année-là, le groupe de chrétiens des Grandes Écoles était principalement composé de jeunes issus de familles de type traditionnel (Scouts d'Europe, etc.), un milieu aussi étrange à mes yeux que la culture guiziga ! Cela dit, après quinze années de mission à la suite de saint Paul, être Juif avec les Juifs et Grec avec les Grecs ne me faisait plus peur. De leur côté, j'imagine que ces jeunes ne voyaient pas arriver sans une certaine appréhension cet aumônier au profil si peu conforme à celui de l'emploi ! Bref, il nous fallut quelques mois pour nous apprivoiser ; après quoi, une belle confiance s'établit entre nous.

Un soir, ils me demandèrent de parler de mon parcours vocationnel. Je racontai donc « mon » Nord-Cameroun : je parlai de développement intégral, j'évoquai Baba Simon⁵, je citai *Populorum progressio*, je montrai sur une carte les villes de Medellín⁶ et de Puebla ; je dis la figure de Gustavo Gutiérrez⁷ – que je n'avais jamais rencontré mais dont les écrits avaient enflammé mon intelligence de la foi – et celle de Jean-Marc Ela⁸ que j'avais eu la chance de croiser à Tokombéré. Je racontai l'Exode comme porte d'entrée pour la lecture de la Bible, saint Irénée et son Dieu qui n'a de gloire qu'une fois l'homme debout. Je montai enfin mon faire-part d'engagement religieux sur lequel était retranscrit le « c'est à

⁵ Simon Mpecke (1906-1975), dit « Baba Simon », fut un des huit premiers prêtres camerounais ordonnés en 1935. Envoyé au Nord-Cameroun en 1959, il vécut le dialogue avec la religion traditionnelle, à Tokombéré.

⁶ À Medellín en 1968, lors de la deuxième conférence du CELAM (Conseil épiscopal latino-américain), le théologien Gustavo Gutiérrez employa pour la première fois l'expression « théologie de la libération ». Cette conférence fut suivie d'une autre, tout aussi marquante, à Puebla en 1979.

⁷ Théologien péruvien né en 1928, il est considéré comme le père de la théologie de la libération.

⁸ Jean-Marc Ela, 1936-2008, figure marquante de la théologie de la libération en Afrique, prit la suite de Baba Simon à Tokombéré.

la liberté que vous avez été appelés » de saint Paul aux Galates⁹. Bref, je déployais ce qui m'avait embarqué à la suite de Jésus-Christ à vingt ans et qui me motivait aujourd'hui encore à me lever chaque matin ! Ils m'écoutèrent ; j'ai même la faiblesse de penser qu'ils furent intéressés ! À la suite de quoi, ils ajoutèrent néanmoins en substance : depuis tout petits, nos parents nous disent : « Mon chéri, fais ce que tu veux ». Alors, la liberté !?!

Constituer mon propre dictionnaire

Je sortis pastoralement bouleversé de cette soirée. Je venais de comprendre que nos différends n'étaient pas dogmatiques mais linguistiques. Pour raison de génération, ma langue maternelle, celle avec laquelle j'avais appris à vivre, dire et chanter Dieu, était la langue de la liberté. Comme toutes les autres, elle dessinait un paysage, une conception du monde et un univers symbolique. Elle organisait une théologie, une ecclésiologie, une sotériologie et une anthropologie particulières. Elle déployait un être chrétien spécifique. Elle s'exprimait dans une ritualité marquée.

Les jeunes qui se tenaient en face de moi ne parlaient pas cette langue. Ils vivaient la liberté comme une fatalité ; s'ils attendaient un messie, c'était surtout celui qui les en débarrasserait au plus vite ! Dans un monde marqué par la pluralité et la relativité¹⁰, eux étaient en quête d'un Dieu qui dirait la solidité, la vérité. Leur annoncer un Dieu qui libère était donc aussi peu judicieux que de conseiller à un homme qui se noie de « rebondir dans la vie ». À moi, missionnaire, d'apprendre la langue, de déployer, ou plutôt d'autoriser¹¹ le déploiement de la théologie, de l'ecclésiologie, de la sotériologie, de l'anthropologie, de l'être chrétien et surtout de la ritualité idoines. À moi de consentir à ce qu'ils expriment le même amour dans le même Dieu, mais dans une autre langue.

Je touchais du doigt ce que mes études en missiologie m'avaient appris : la mission passe par les sciences humaines. Or, si l'on

⁹ Ga 5, 13.

¹⁰ Dont ils ressentaient essentiellement les crispations dogmatiques : le pluralisme et le relativisme.

¹¹ Au sens étymologique du terme : permettre à l'autre de devenir auteur de sa propre vie.

trouve aisément des dictionnaires français-anglais dans toute bonne librairie, il n'en va pas de même pour le dictionnaire liberté-vérité. Comme mes ancêtres partis chez les Inuits ou chez les Guizigas, je dus donc me constituer le mien ! Pour apprendre la langue, je me suis donc mis à l'école des auteurs chrétiens du début du XX^e siècle, les Jacques Maritain, Charles Péguy, Georges Bernanos et autre Ernest Psichari que je connaissais si peu mais qui, dans un contexte quelque peu similaire¹², avaient appris à parler, et à bien parler, cette fameuse langue de la vérité qui m'était étrangère.

Un monde multiethnique, chez nous aussi...

La vie n'en étant pas à un paradoxe près, c'est à ce moment-là que j'ai pris conscience du fait que moi-même j'évoluais. J'ai réalisé que je ne parlais plus la langue de la liberté ! Des années de mission vécues sous forme d'accompagnement et d'écoute ainsi que l'évolution de ma propre quête du Christ m'ont conduit vers un nouvel univers linguistique, celui qui s'exprime dans le langage de la Vie, celui avec lequel je célèbre désormais le Dieu de Jésus-Christ : autre théologie, autre ecclésiologie, autre sotériologie et autre anthropologie pour un même feu intérieur.

Du coup, je me prends à penser que le monde dans lequel nous vivons est aussi multiethnique que « mon » Nord-Cameroun d'antan. J'essaie donc de repérer les ethnies qui le composent. Pour l'instant, mes expéditions m'ont conduit à en découvrir deux. La première, celle qui parle le langage de « la Vie », évolue dans les milieux liés à l'écologie. Une autre ethnie semble exprimer l'Évangile en termes de quête de justice, de culture de la paix. Amos et consorts y demeurent les maîtres à penser. Tout cela, bien sûr, est d'ordre typologique ; les deux peuvent se retrouver chez les mêmes personnes. Disons qu'aujourd'hui un chrétien parle plusieurs langues. Il n'empêche. Il me plaît d'aborder cette diversité à partir de la notion d'inculturation, ou même celle d'interculturalité si chère à Michael Amaladoss et aux théologiens indiens. Il me semble qu'il y a là un chemin susceptible de désamorcer bien des conflits ecclésiaux.

¹² Quelque peu... !

Contempler

J'aime bien le pape François. Apparemment, je ne suis pas le seul ! Je l'aime bien parce qu'il a remis au goût du jour¹³ une notion bien discrète depuis quelque temps, les fameux « signes des temps » du concile Vatican II.

Retour en arrière : avec le Décret *Ad gentes* sur son activité missionnaire, l'Église est passée de la ligne droite au triangle. D'*instrument* du salut, passage obligé entre le monde et Dieu, elle en est venue à se comprendre désormais comme *sacrement* du salut, signe qui réalise ce qu'il signifie : la réconciliation de l'humanité divisée en une même famille de frères et de sœurs rassemblée autour du Père. Le bouleversement a été radical. Loin de s'interposer entre le monde et Dieu, l'Église s'est désormais mise sur le côté, dégageant ainsi un espace qui autorise¹⁴ chaque partenaire : l'Église en quête du Royaume, tournée vers le monde au sein duquel elle est chargée de l'annoncer¹⁵ ; le monde, reconnu dans sa propre quête de la vérité, quête originale, légitime et elle-même signifiante. Dès lors, l'Église a « le devoir » d'y « scruter » les « signes des temps » et ce « à tout moment¹⁶ ». L'injonction est forte. Elle conjugue la mission à l'aune de la contemplation.

C'est certainement ce que j'ai le plus appris de la mission au cours de ces années. Je l'illustrerai volontiers par le passage de l'évangile de Luc où Jésus envoie les soixante-douze disciples dans les villes et les villages où lui-même doit se rendre¹⁷. Une longue série de recommandations est donnée, à la suite de quoi le lecteur s'attend à se voir raconter l'*envoi* en mission. Il en sera pour ses frais : le texte en vient immédiatement au *retour* de ladite mission. On apprend ainsi que les disciples reviennent « dans la joie » : apparemment, le monde n'épuise pas les missionnaires. Il les met parfois à mort mais c'est une autre affaire.

¹³ Notamment dans son exhortation apostolique *Evangelii gaudium*.

¹⁴ Voir note 11.

¹⁵ « Notre mission est de proclamer le Royaume [...] et de le rechercher avant toute chose » disent les Constitutions des OMI.

¹⁶ *Ad gentes*, n° 4.

¹⁷ Lc 10, 1 *sqq.*, surtout vv. 17-18.

La mission, elle, nourrit spirituellement ses envoyés. La suite du texte en indique la raison. À leur retour, les disciples ne racontent pas ce qu'ils ont *fait* mais ce qu'ils ont *vu* : « Seigneur, même les démons nous étaient soumis en ton nom ». Ils se définissent comme contemplatifs, scrutateurs des signes des temps. Et leur regard peut être qualifié : c'est un regard postpascal, qui prend appui sur la résurrection du Christ. La mort a été mise à mort. Ils en traquent les signes discrets au cœur du monde dans lequel ils ont été envoyés. À leur retour, rassemblés autour du Christ, ils chantent avec lui leur joie d'avoir vu « Satan tomber du ciel ».

Au retour de mission : « vider les poches » devant Dieu

Quand j'étais aumônier des étudiants, j'aimais commencer le temps de prière en faisant « vider les poches » : depuis notre dernière rencontre, nous avons été dans le monde. Nous y avons vécu notre vie d'étudiants, de jeunes, d'étrangers, de citoyens... Nous y avons croisé des regards. En dialogue avec d'autres, nous y avons joué les notes de la foi et de la charité, rendu compte de l'espérance qui est en nous, été témoins des joies et des espoirs, des tristesses et des angoisses des hommes et des femmes de ce temps. Désormais, les poches pleines, il nous revenait de déposer cette vie du monde au pied de Celui à qui elle revient.

Ils étaient audacieux, les Pères du concile d'Orange qui écrivaient en 529 : « Dieu nous aime tels que sa grâce nous fera¹⁸ ». Aborder l'autre, le découvrir, le mettre en valeur ; bref, l'aimer tel que déjà transfiguré dans le Ressuscité. Belle perspective missionnaire ! J'aurais bien aimé passer par Orange cette année-là !

Bertrand EVELIN

¹⁸ Citation trouvée dans le très beau texte de Michel de Certeau « La conversion du missionnaire », *Christus*, n°40, tome 10, octobre 1963, p. 524.

Saisie par la mission

Maria Jesus DE SOUZA

Missionnaire laïque brésilienne, associée à la Congrégation du Saint-Esprit, Maria Jesus de Souza travaille en Bolivie depuis 2003. Cet article est traduit du portugais.

A lors que je terminais mes études secondaires, j'ai été invitée, en 1985, à participer à une retraite sur la vocation proposée par les sœurs Missionnaires servantes du Saint-Esprit. Par la suite, j'ai décidé d'entrer chez elles pour commencer un cheminement qui allait en fait réorienter le reste de ma vie. Après les premières étapes de formation, j'ai fait profession ; envoyée pour une première expérience missionnaire à Vilhena, dans l'État de Rondônia, j'y ai travaillé deux ans, jusqu'en 1993. À la suite d'un temps de discernement, je quittais la vie religieuse mais sans perdre l'attrait pour la vie missionnaire.

En 1994, je retournais à Vilhena, dans la même paroisse, où travaillait une équipe de spiritains (les membres de la congrégation du Saint-Esprit). J'y reprenais, comme laïque, mon engagement pour la mission. J'ai alors été invitée à faire partie du groupe de laïcs spiritains qui commençait à s'organiser au Brésil. En participant aux rencontres, assemblées et retraites avec les spiritains, cela m'a permis de connaître leur spiritualité, leur charisme et leur mission ; je me suis sentie profondément attirée par cette mission et m'y suis chaque jour davantage engagée.

J'ai d'abord travaillé comme secrétaire dans la paroisse spiritaine. Puis, en 2000, j'ai été engagée à plein temps pour des tâches

pastorales. C'était, dans le cadre de la paroisse, la pastorale auprès de jeunes, tant en ville qu'en zone rurale. J'ai également fait partie de la coordination et de l'animation de la Pastorale diocésaine de la Jeunesse. Tous mes week-ends étaient occupés par des réunions ou des cours de formation pour les jeunes.

Plus tard, j'ai organisé la pastorale de la santé auprès des pauvres, puis la pastorale de la sobriété tournée vers la prévention de l'usage de drogues et l'aide aux familles ayant un membre en situation de dépendance. Cette mission me procurait une grande joie car elle était source de beaucoup de vitalité et de dynamisme. Cela a été pour moi un lieu de croissance et d'apprentissage, une véritable école missionnaire. Ces années ont été décisives pour la suite.

L'appel pour la mission en Bolivie

En 2002, alors que je terminais la seconde étape du cours supérieur sur la jeunesse et l'adolescence contemporaines, j'ai participé à la réunion de coordination des laïcs spiritains. C'est alors que le supérieur provincial du Brésil m'a fait savoir que j'avais été proposée pour faire partie de l'équipe missionnaire spiritaine qui devait commencer une mission en Bolivie. Ma première réaction a été un mélange de joie, d'émotion et de frayeur : Mon Dieu ! Pourquoi cette mission ? Pourquoi moi ? Comment vivre, faire communauté et travailler hors de mon pays avec seulement deux prêtres et moi, une femme ? Une telle expérience peut-elle réussir ? Faut-il dire oui ou non à cet appel ? Autant de questions qui se bousculaient dans ma tête...

Les réponses m'ont été données progressivement, à la faveur de temps de prière et de discernement. Deux raisons m'ont paru suffisantes pour que j'accepte. Tout d'abord, le fait que si la circonscription spiritaine m'appelait et me faisait confiance pour être membre de cette équipe c'est que je devais réunir pour le moins quelques conditions nécessaires pour aller en mission *ad extra*. Ensuite, ce qui surtout me donnait le courage de dire oui c'est que c'était Jésus, le Seigneur et Maître de la mission, qui

m'appelait pour aller, pour sortir, pour être plus généreuse, pour tout laisser et le suivre de façon plus radicale. Je sentais qu'il m'invitait à être ailleurs l'instrument de son amour, de sa tendresse et de sa miséricorde.

Après avoir accepté, je n'ai plus ressenti ni peur ni préoccupation. J'étais sereine, me disant que si Dieu m'appelait et me faisait confiance, lui-même me donnerait les grâces nécessaires pour répondre à ce nouveau défi. À moi de lui faire confiance, d'avoir comme unique référence son Fils Jésus Christ, de le laisser, Lui et son Esprit, toujours marcher devant et de me laisser conduire à chaque instant, en simple instrument de sa grâce.

Le jour de la messe d'envoi fut l'un des moments les plus forts que j'aie vécu. Je n'oublierai jamais la prière d'envoi, si belle et si profonde, prononcée par l'évêque spiritain, Dom Sergio Castriani. Je sentis en cet instant que Jésus nous enveloppait de son Esprit, nous remplissait d'amour, de courage et de miséricorde pour que nous puissions révéler à ses bien-aimés le visage miséricordieux du Père. Moment de très grande émotion. Avec foi, courage et enthousiasme, je me suis lancée dans ce nouveau défi en faisant confiance à la promesse de Jésus selon l'évangile de saint Matthieu : « Allez donc : de toutes les nations faites des disciples [...]. Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 19-20).

Accueillis pour accompagner et servir

Le 5 février 2003, nous sommes arrivés à Santa Cruz de la Sierra, dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste située au sud de la ville. L'accueil de la nouvelle équipe avait été soigneusement préparé... Il y avait de la joie ; c'était la fête avec partage du repas, musique et danse... Nous avons passé le premier mois de notre nouvelle mission à visiter la paroisse, les communautés, à observer le fonctionnement de tout cet ensemble. À son départ, l'équipe précédente nous laissait en mains les clefs de la maison et des chapelles ; quant aux clefs de la mission, c'est seulement avec le temps qu'elles nous ouvriraient les portes. Dans la mission comme dans le reste de la vie, tout vient en son temps et à son heure.

Tout était nouveau pour moi : le pays, la langue, le peuple, la culture, la façon d'être et de faire communauté, la manière de vivre la foi et de la célébrer. Temps de découverte : écouter, regarder. Jour après jour, les relations se sont nouées. D'abord à l'intérieur de notre communauté. Nous n'avions pas l'expérience de vivre en communauté mixte, sinon dans nos familles. C'est donc dans cette perspective de vie familiale que je me suis située en faisant communauté avec mes deux frères prêtres. Pour être témoins, il nous fallait former une communauté heureuse, priante et harmonieuse, signe d'une fraternité entre personnes qui s'aiment, s'entraident et travaillent en équipe. Nous avons eu des moments heureux et des moments difficiles ; tous nous ont aidés à grandir. Pour le missionnaire, la communauté est comme un havre de paix, un espace de rencontre, d'accueil, d'écoute, de partage des dons ; lieu du pardon offrant à chacun de quoi continuer à grandir, à se libérer pour mieux vivre sa vocation et porter du fruit. Quand on a la chance de partager la vie et la mission avec des personnes mûres et épanouies dans leur vocation, la communauté est une bénédiction.

Faire des miracles avec des choses simples

Avec le temps, nous avons pris en main nos diverses activités. J'accompagnais un groupe d'action sociale de plus de trente femmes des communautés. Nous nous retrouvions tous les quinze jours pour étudier et programmer nos activités. Sollicitant les commerçants pour recueillir des vêtements et des chaussures, nous organisons des ventes de charité dont le produit nous permettait de venir en aide aux plus pauvres, aux malades, aux vieillards abandonnés et autres personnes dans le besoin. J'étais également engagée, auprès des communautés, dans la pastorale de la jeunesse, la catéchèse, l'animation de la célébration de la Parole. Vu le manque de responsables dans tous les secteurs, nous avons beaucoup investi dans la formation.

Plus tard, grâce à la solidarité de nos frères d'Europe, nous avons réussi à construire un centre pastoral où ont été organisés des cours pour les personnes à faible revenu. Ce centre nous a ensuite permis de lancer une pastorale de la santé ; nous y avons intégré

des exposés sur la prévention des accidents domestiques, des instructions aux parents sur l'équilibre et la qualité de l'alimentation, mettant à profit la grande richesse et variété des produits de la région. Il y avait aussi des cours de préparation de remèdes traditionnels. Avec des choses simples il a été possible de faire des miracles, de soulager des souffrances et de soigner beaucoup de personnes n'ayant pas les moyens d'aller à l'hôpital ; c'est tellement douloureux de voir des gens mourir parce que trop pauvres pour se soigner. Dans notre secteur, j'ai aussi aidé à mettre en place une pastorale de l'enfance consistant à suivre la croissance et la santé des enfants depuis le sein maternel jusqu'à l'âge de six ans ; en y impliquant les familles et les personnes de bonne volonté, nous avons contribué à protéger et à sauver la vie de beaucoup d'enfants.

Itinéraire de vie et surprises de l'Esprit

Après onze ans de mission en Bolivie, en regardant le chemin parcouru, bien des choses me viennent à l'esprit. D'abord le désir de dire merci pour l'appel à vivre la mission dans une culture différente de la mienne ; dire merci pour la présence et l'action constante de l'Esprit Saint dans ma vie, dans celle de la communauté, dans la mission elle-même. Cette présence active m'a ouverte à un généreux service de ceux vers qui j'ai été envoyée ; grâce à elle, j'ai pu surmonter nombre d'épreuves, de moments de découragement et de défaillance. J'ai souvent expérimenté la beauté de la vie et du partage, la joie du Royaume, le sourire de Dieu se reflétant sur les visages des enfants... En fréquentant le peuple simple, pauvre le plus souvent, on découvre la véritable solidarité, le vrai partage : une aide réciproque qui apporte soulagement et espérance à la fois, semences du Royaume, petites résurrections.

Un point fort de mon expérience, c'est qu'au fil des années, sans que je m'en rende compte, est advenu quelque chose qui ne faisait pas partie de mes plans. Mon idée était d'aller en Bolivie pour un temps limité : honorer le premier contrat puis, tout en restant membre du groupe des laïcs spiritains, revenir dans mon pays

d'origine pour y vivre mon engagement baptismal comme tant d'autres personnes. Je n'avais pas réalisé qu'en disant oui à l'appel entendu, je courais le risque d'être captivée, saisie par la mission. En relisant cette expérience, me viennent à l'esprit les paroles d'un chant du P. Zezinho : « J'avais un projet de vie où tout était parfait ; mais le Seigneur Jésus Christ, lui aussi, avait son plan... »

La mission a chamboulé mon projet de vie. Elle m'a convertie et m'a fait renoncer à mes projets trop personnels. Elle a donné une autre orientation à ma vie. Accepter une invitation inattendue, répondre à un appel pour une tâche non envisagée, c'est donner une chance au souffle de l'Esprit. Profitant de la moindre ouverture chez cette personne, il entre, il lui offre de nouvelles options et la rend capable d'assumer un nouveau style de vie. Si la docilité est au rendez-vous, il s'installe pour transformer, recréer et nous réorienter, sans retour en arrière, sur des chemins auxquels nous n'avions pas songé.

C'est la pratique qui fait devenir missionnaire

Ces années d'expérience missionnaire m'ont appris que la mission est un itinéraire qui a besoin d'être chaque jour alimenté de divers éléments pour transformer la vie personnelle du missionnaire et ses activités. L'un de ces éléments est l'action de grâce : chez le missionnaire, elle convertit et rachète, purifie et réanime, soulage et guérit... Nous lancer dans l'aventure de servir les bien-aimés de Jésus exige du renoncement : nous laisser émonder pour pouvoir grandir, mourir à nous-mêmes, porter notre croix personnelle et, dans bien des cas, celle de nos frères subissant l'outrage de l'abandon, de la souffrance, de la pauvreté, de la marginalisation, de la violence, de l'ignorance et de la persécution. Il s'agit de donner généreusement notre vie... mais sans oublier, en tout cela, d'habiller notre visage d'un grand sourire pour révéler la joie de l'Évangile, comme nous y exhorte le pape François.

La mission est un itinéraire en ce sens également que c'est en la pratiquant que nous devenons plus ou moins missionnaires. En nous laissant ou non captiver et émerveiller par l'expérience d'être à côté des plus pauvres et des laissés pour compte, nous suivons ou ne suivons pas Jésus de Nazareth, nous assumons ou n'assu-

mons pas sa vie et sa mission dans notre propre existence. Pour cela, nous avons besoin de devenir chaque jour disciples de Jésus, de nous mettre à son écoute, d'apprendre de lui ; alors seulement nous pouvons annoncer l'Évangile. À nous d'être canaux et instruments de l'Esprit de Jésus pour une action concrète et libératrice en solidarité avec les plus nécessiteux : des actions limitées et simples, mais qui deviennent grandes parce qu'elles aident à soigner les blessures. Nous sommes appelés à être disciples, missionnaires, porteurs de la miséricorde du Père.

Former à la liberté, promouvoir la vie et la dignité

La vie m'a beaucoup donné. Dieu a été très généreux avec moi. J'ai grandi dans une famille où la foi et les valeurs chrétiennes étaient une pratique quotidienne. Auprès de ma mère, femme de foi et engagée dans la communauté, j'ai appris à servir dans des groupes et activités de la paroisse. Je remercie souvent Dieu pour cette atmosphère familiale que j'ai respirée. Bien que née dans une famille aux maigres ressources matérielles, j'ai eu la chance d'hériter d'autres biens qu'aucun argent ne saurait acheter, le legs le plus précieux étant la foi et une confiance inébranlable en Dieu. Ma mère nous a enseigné la confiance, la vérité, la justice, l'honnêteté et surtout le courage de travailler à surmonter les obstacles que la vie se charge de placer sur notre chemin.

À travers ma propre expérience, j'ai appris à mettre en valeur le don que nous sommes pour nous-mêmes et pour les autres. La vie est pleine de possibilités : à nous de la prendre à bras le corps et de forger notre propre histoire, développant dons, talents et capacités confiés par le Seigneur, aujourd'hui comme hier, à chacun et à chacune d'entre nous. C'est en suivant cette voie, grâce aussi à l'encouragement et au soutien de nombreuses personnes, que j'ai pu devenir ce que je suis aujourd'hui.

Après onze ans de présence missionnaire spiritaine en Bolivie, j'ai demandé un temps de recyclage et de repos. Je suis allée à Dublin pour deux ans. J'en ai profité pour apprendre l'anglais et pour faire connaissance avec les spiritains de plusieurs provinces

d'Europe. Occasion irremplaçable de renouveler mes énergies, d'acquérir de nouvelles connaissances et de tisser des liens. Moment important aussi pour faire une évaluation de mon parcours personnel, envisager l'avenir et prendre des décisions. Après avoir bien réfléchi, j'ai décidé de retourner en Bolivie et de poursuivre au sein de la mission spiritaine.

J'ai pris cette option parce que je voudrais continuer à être instrument de transformation pour les personnes que Dieu va mettre sur mon chemin à travers la mission. J'ai le sentiment de pouvoir encore y contribuer de diverses manières et, dorénavant, de façon plus concrète. Nous sommes en train, en effet, de nous organiser en ce sens, dans nos paroisses et nos communautés, pour développer des projets, modestes mais concrets, pouvant générer des revenus. À partir de ces projets qui créeront de nouveaux liens, nous comptons conscientiser les personnes sur la nécessité de changer certaines attitudes tout en visant des bénéfices pour le bien de tous. Il s'agit d'aider les personnes à se mettre ensemble pour trouver des solutions solidaires à leurs problèmes et à prendre conscience de leurs droits et devoirs, afin que leur libération et leur intégration sociale deviennent leur affaire.

Une zone urbaine périphérique d'environ 80 000 habitants venus d'autres régions du pays : tel est le champ où Dieu nous a placés et où nous nous efforçons de semer et de faire croître l'espérance d'une vie digne pour tous. Multiples sont les souffrances que nous y rencontrons : l'extrême pauvreté de beaucoup de familles, le chômage, les détresses morales de toutes sortes, la violence urbaine ou domestique, une insuffisante attention à l'environnement, le manque d'infrastructures, le mauvais état des routes et, dans bien des cas, des habitations... C'est au sein de ces réalités concrètes que je voudrais continuer à répondre à l'appel que j'ai reçu lors de mon baptême et confirmé dans ma jeunesse.

Maria Jesus DE SOUZA

« *Je suis avec vous tous les jours...* »

Leo Laurence MARIA JOSEPH

Originaire de l'Inde et membre de la société des Missionnaires d'Afrique (M. Afr. – Pères Blancs), le père Leo Laurence Maria Joseph exerce son ministère à Zinder, au Niger.

As-Salaam Alaikum ! Cette expression arabe signifiant « la paix soit avec vous ! » est la salutation la plus fréquemment utilisée à Zinder, au Niger, où je vis et travaille depuis 2010. Au Tamil Nadu, en Inde, je gagnais confortablement ma vie comme comptable quand, en 1998, j'ai entendu l'appel de Dieu me demandant de le suivre comme prêtre missionnaire. J'ai quitté mon emploi, ma famille et mon pays. Après onze ans de formation chez les Missionnaires d'Afrique, j'ai été ordonné prêtre. Pendant un an, j'ai été chargé de la promotion des vocations et formateur dans la maison de Bangalore, en Inde. Puis j'ai été nommé ici à Zinder où j'ai eu à tout réapprendre : la langue, la culture, le style de vie, la nourriture, les vêtements, le climat... Cela n'a pas été facile du tout.

Mon cadre de vie

Le désert du Sahara couvre une grande partie du pays, avec ses tempêtes de sable qui perturbent beaucoup les activités. La saison des pluies, avec des précipitations occasionnelles, ne dure que trois mois. Selon les saisons, les températures peuvent atteindre 47 °C ou descendre parfois en dessous de 6 °C. Malgré la présence

d'uranium et de pétrole, le Niger reste parmi les cinq pays les plus pauvres du monde. Les ONG aident les pauvres en cas de pénurie alimentaire, de catastrophes naturelles, de crises et de maladies. L'immense majorité de la population nigérienne est de religion musulmane ; le reste se répartit entre les diverses confessions chrétiennes et la religion traditionnelle africaine. Depuis son indépendance, le pays a connu bien des coups d'État ; mais il bénéficie depuis peu d'une démocratie naissante.

Zinder, à 960 km de Niamey, reste la seconde ville historiquement importante du Niger avec sa chefferie traditionnelle et l'influence très ancienne de l'islam. La mission catholique y a été fondée en 1940 et compte aujourd'hui sept communautés chrétiennes. La succursale la plus proche, Matamey, est à 96 km et n'a que deux familles chrétiennes ; tandis que la plus éloignée, N'gigmi, où réside une douzaine de chrétiens, est à 650 km. Diffa compte environ soixante chrétiens dont la plupart sont ressortissants du Nigeria. La paroisse de Zinder compte quelque quatre cents chrétiens, pour la plupart expatriés venus du Bénin, du Togo, du Ghana, du Nigeria, du Burkina Faso et de la Côte d'Ivoire. Certains d'entre eux sont nés et ont grandi à Zinder puis se sont installés au fil des années, mais sont toujours considérés comme des étrangers.

Les semaines les plus longues de ma vie

C'est avec beaucoup d'enthousiasme et de confiance que je suis venu en mission à Zinder. J'étais prêt à mettre en pratique les instructions de Jésus : « Allez donc : de toutes les nations faites des disciples [...]. Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 19-20). Mais comment la mission est-elle possible là où il y a une mosquée dans chaque recoin ? À Zinder, un chrétien doit endurer quotidiennement défis, dérision et insultes : un appel à la prière qui ressemble plutôt à une pollution sonore, des routes obstruées au cours de la prière du vendredi, des insultes parce que vous ne jeûnez pas pendant le Ramadan, le rappel constant que vous n'êtes pas dans la vraie religion, que l'école coranique est le seul chemin vers un avenir meilleur, etc.

C'est dans un tel contexte que j'ai commencé à apprendre le français, la langue officielle, et un peu de haoussa, la langue locale. Les premières semaines ont été les plus longues de ma vie car rien ne semblait avancer : aucun progrès, aucune amélioration, aucun encouragement et aucun espoir pour l'avenir. Dans ce monde, je me suis senti perdu. Pour moi, tout était nouveau : les gens, la culture, la religion, la langue. Je sentais un vide étrange et un sentiment d'échec cuisant dans la mission que je venais de commencer. Je me disais : mais qu'est-ce que je fais ici ?

Le mot-clé, celui qui m'a aidé dans cette période de crise : patience. Une vertu, un don du Saint-Esprit ; j'en avais bien besoin au début de ma mission à Zinder. Il m'a fallu six mois pour apprendre le français avant d'être prêt à participer à des activités pastorales. Depuis mon arrivée en octobre 2010, j'ai donc dû attendre huit mois avant de célébrer ma première messe en français : le 12 juin 2011, jour de Pentecôte. J'avais vraiment besoin de cette patience. Je me souviens encore des applaudissements pendant ma première homélie... La patience avait payé. Au cours des années qui ont suivi, j'ai beaucoup appris comme jeune missionnaire. Voici quelques-unes des expériences qui m'ont le plus touché et qui ont changé ma perception de la mission.

Issoufou à Diffa

Je suis arrivé à Diffa en juillet 2011. Pour reconstruire le mur d'enceinte de notre petite église, je me suis mis en quête de matériaux et me suis finalement arrêté dans la boutique de M. Issoufou. Il était très accueillant et émerveillé de voir un Indien. Après une longue discussion autour d'acteurs indiens, de films, de chansons, de jolies femmes et d'économie, il m'a accordé une bonne réduction. J'ai payé. Il préparait la facture et les matériaux allaient être chargés dans notre véhicule lorsqu'il m'a demandé ce que je construisais. Je lui ai dit que c'était pour le mur entourant l'église catholique. Il m'a demandé ce que je faisais pour vivre. Je lui ai répondu que j'étais prêtre catholique. L'expression amicale de son visage a changé ; il m'a rendu l'argent en disant : « Je ne vous vends pas. » Je lui ai demandé pourquoi. Il a répété les

mêmes mots. J'étais furieux, tout comme les membres du comité paroissial qui m'accompagnaient ; je les ai priés de rentrer à la maison pendant que je resterais seul avec Issoufou pour lui demander la vraie raison de son refus. Après un instant, il m'a dit : « Selon ma religion, si je vous les vends j'irai en enfer. »

Je ne savais plus si je devais rire ou me fâcher. Gardant mon calme, j'ai continué la conversation. J'ai demandé à Issoufou davantage d'explications sur le sens de sa réponse et où il avait appris tout cela... Il était allé à Khartoum, au Soudan, étudier le Coran et était devenu un spécialiste habilité à enseigner à Diffa. « Si je vends des matériaux pour la construction d'un bâtiment chrétien, je suis sûr d'aller en enfer. Dans ma religion c'est interdit. » Pendant des heures, je suis resté à discuter avec lui sur l'islam et le christianisme sans pouvoir le faire changer d'avis. Finalement je lui ai dit : « si jamais vous êtes envoyé en enfer parce que vous m'avez vendu à moi, un chrétien, des marchandises, alors je prendrai votre place pour aller en enfer. » Sur ce, Issoufou a accepté l'argent et conclu la vente à cette condition que je prendrais sa place en enfer. Je suis rentré en riant et en me posant bien des questions sur le « dialogue » dans notre contexte. Peut-on arriver à quelque chose avec des gens si aveuglés ? Quelle est ma mission parmi eux ? Me mettre en colère et les laisser dans leur ignorance ? Ou bien essayer d'être là, avec eux, sachant très bien que le dialogue n'est parfois qu'un monologue. Je me suis souvenu des paroles du Cardinal Lavignerie : « Soyez apôtres et rien qu'apôtres. » Quel genre d'apostolat suis-je appelé à vivre à Zinder : apostolat de « présence » ou apostolat du « faire » ? Le plus souvent, dans un contexte à majorité musulmane, l'apostolat de « présence » est préférable.

Voyage de Diffa à Zinder

Lors de l'un de mes déplacements de Diffa à Zinder, j'ai fait la rencontre d'un groupe d'une trentaine de Frères musulmans voyageant dans le même bus que moi. Étant Indien, j'ai facilement attiré leur attention. Ils ont d'abord pensé que je venais du Pakistan et ont cherché à me connaître davantage. Comme, à leur

grande surprise, je n'étais ni Pakistanais ni musulman, ils ont commencé à m'assaillir de nombreuses questions sur Jésus, Marie, la Trinité, le culte des idoles, le célibat et le sacerdoce, l'infaillibilité du pape, les scandales dans l'Église catholique... J'ai essayé d'y répondre, mais ils ont poursuivi leurs propos agressifs tout au long du voyage. Ils voulaient même savoir où je demeurais à Zinder, car tous étaient de Niamey. J'ai pris peur et suis descendu furtivement du bus avant l'arrêt de Zinder. Pourquoi une telle agressivité, une telle intolérance ? Qu'avais-je fait pour mériter une telle humiliation ? C'était, me semble-t-il, tout simplement le fait que j'étais chrétien, missionnaire de surcroît.

J'ai le souvenir d'un autre incident, à Zinder, quand j'ai été invité à prendre part à la cérémonie de prise de fonction du nouveau commandant en chef de la gendarmerie. J'y suis allé en soutane. Me voyant en habit de prêtre, un des imams influents à Zinder a refusé de me serrer la main. J'étais choqué. Comme il était arrivé en retard, il n'y avait plus de place pour lui ; je lui ai cédé la mienne. Il l'a prise mais sans s'excuser le moins du monde pour son comportement. Jusqu'à la fin de la cérémonie, je me demandais ce qu'il pensait de moi : serais-je un intouchable ? La cérémonie avait été filmée pour être diffusée sur la chaîne de télévision ; à ma grande surprise, le réalisateur de télévision a décidé de m'enlever de la scène. Choquant ! Qu'y a-t-il de mal à montrer un prêtre participant à une cérémonie officielle ? Ce ne sont là que des incidents, mais ils m'ont fait comprendre que je devais apprendre à persévérer dans la mission, apprendre par l'expérience que la patience est une vertu.

Situations extrêmes de la mission

Le 14 septembre 2012 et le 16 janvier 2015 ont été, à Zinder, des journées inoubliables pour la mission : l'église catholique a été attaquée, vandalisée, pillée, brûlée et laissée en ruines. La première attaque a été provoquée par la sortie du film *L'Innocence des musulmans* qui a suscité une vague de violence dans le monde entier. À Zinder, certains ont voulu aussi manifester leur colère contre la parution de ce film dans les médias. La mission

catholique a été la première victime de cette manifestation. C'était un vendredi, après la prière de la mi-journée. Les manifestants sont venus détruire l'église, les bureaux des prêtres et la grotte mariale. Ils ont réussi à mettre le feu à l'église et ont coupé la tête de la statue de Marie en criant : « *Allahu akbar* ».

Perché sur le toit de notre maison, je suivais attentivement les mouvements des manifestants pour donner des informations précises au commissaire de police ; j'étais allé le voir un peu plus tôt dans la journée pour lui demander une protection et il m'avait dit de l'appeler quand les manifestants pénétreraient dans la cour de l'église. Je l'ai donc appelé. Il a tardé à envoyer une équipe de dix agents de police qui ont été rabroués par les manifestants en colère. J'ai finalement appelé l'archevêque : grâce à son intervention l'armée est venue disperser les manifestants. Ce jour-là fut une grande épreuve pour les chrétiens. Une des familles a été encerclée par des manifestants : ils avaient déjà versé de l'essence autour de leur maison mais n'ont pas trouvé d'allumettes pour y mettre le feu. Heureusement, les soldats sont arrivés à temps pour sauver cette famille et évacuer Yvette Kocty qui accouché le soir même. Dieu nous a sauvés des méchants en ce 14 septembre 2012, fête de l'Exaltation de la sainte Croix.

La journée du miracle

De même le 16 janvier 2015, journée du miracle. C'est la revue française *Charlie Hebdo* qui a provoqué tout ce désordre au Niger. Le mercredi 14 janvier, elle avait en effet publié, en première page de son numéro 1178, une caricature du Prophète reprenant le slogan « Je suis Charlie ». À Zinder, cela a provoqué une grande tension. Au marché, le bruit s'est répandu qu'une attaque contre les chrétiens se préparait pour le vendredi suivant. Un tract appelait en effet les musulmans à manifester leur colère ce vendredi 16 après la prière du milieu du jour. Des chrétiens s'entendaient dire : « demain sera le dernier jour pour vous ».

Craignant le pire, j'ai écrit une lettre au gouverneur, au commissaire de police, à la gendarmerie, à la garde nationale et au maire de Zinder, demandant la protection des institutions chrétiennes.

Le gouverneur a convoqué les forces de sécurité et décidé de déployer l'armée dans la ville à 6 h du matin ce vendredi-là. Le jeudi soir, les chrétiens ont afflué à l'Église en quête d'informations au sujet des menaces contre eux. Connaissant la décision du gouverneur, je les ai rassurés, affirmant que tout serait sous contrôle. Ils sont rentrés chez eux en paix, sauf une famille qui m'a appelé pour lui venir en aide. Le père Ghislain et moi y sommes allés ce soir-là. Comme des gens avaient ouvertement menacé cette famille de supprimer tous ses membres le lendemain, nous avons dû les emmener au presbytère avec leurs biens de valeur, ne laissant que quelques hommes à la maison.

Le lendemain matin, une quarantaine de personnes, des femmes et des enfants surtout, venaient se réfugier à la paroisse. Les troupes promises n'étaient nulle part dans la ville. Dès 7 h 30, des *talibés*, élèves de l'école coranique, sont venus pour incendier l'église. Ni nos appels téléphoniques, ni notre visite au bureau du gouverneur n'ont produit de résultat. Nous avons été laissés à la merci de Dieu. Comme le moment de la prière de midi approchait, nous avons fermé le portail de la cour de l'église et sommes partis prier, implorant la protection divine. Les quarante personnes ont été cachées dans une salle. Encerclés par les manifestants en colère, nous avons dû escalader le mur et courir nous réfugier dans une maison. Plus tard, on nous a dit que toutes les voitures avaient été incendiées et que la fumée avait pénétré dans la salle où les gens se cachaient, provoquant des évanouissements. Finalement, les soldats sont venus et nous avons été sauvés, ainsi que les sœurs et les quarante autres personnes, et conduits dans un lieu sécurisé de l'armée. Un vrai miracle ! Ce jour-là, Dieu nous a protégés contre ceux qui nous voulaient du mal. Mais des boutiques de chrétiens ont encore été saccagées et brûlées, des familles chrétiennes menacées, la plupart devant fuir leur maison. Grâce à notre rapide réaction, nous avons pu ramener environ quatre cents chrétiens de Zinder à l'endroit sécurisé. Certains aussi, Dieu merci, ont été sauvés par leurs voisins musulmans ; grâce au dialogue de la vie.

La situation sécuritaire étant toujours préoccupante, nous sommes restés plusieurs jours à la garnison militaire avec les chrétiens ; ensuite, sous escorte spéciale, nous sommes partis à Niamey, puis

vers diverses destinations. Depuis octobre 2015, le père Ghislain et moi sommes de retour à Zinder ; beaucoup de chrétiens commencent à revenir et nous y avons maintenant une communauté de trois cents fidèles.

Qu'ai-je appris de toutes ces expériences ?

Dans ma vie missionnaire, j'ai très tôt appris que celui qui nous appelle ne nous abandonnera jamais : « Je suis avec vous... jusqu'à la fin des temps ». Par deux fois, j'ai expérimenté cela. Il utilise une personne fragile comme moi pour sauver des gens et leur donner espoir en l'avenir. Devenu tout à coup un « héros » parmi les gens auxquels j'ai été envoyé, est-ce que je mérite un tel honneur ? Il est certain que je n'ai jamais douté de la providence divine. Je me réjouis de cette mission reçue de Dieu, avec gratitude et abandon à sa volonté.

Que ce soit dans un monde fortement islamisé ou ailleurs, je me souviendrai toujours que « si Dieu est pour nous, qui peut être contre nous ? » (Rm 8, 31). Ces durs moments m'ont beaucoup fait réfléchir sur la mission en contexte d'islam. Malgré toutes ces épreuves, nous devons rester parmi eux pour porter notre témoignage de l'Évangile. Nous ne verrons peut-être pas rapidement les fruits de notre mission, mais l'histoire pourra dire que ce n'était pas une perte de temps. Pour tous ceux qui sont impliqués dans le dialogue islamo-chrétien, c'est un encouragement à continuer avec patience et persévérance, même dans des moments difficiles, pour goûter ainsi l'amour et la bonté de Dieu. Comme les apôtres, je me réjouis d'avoir été jugé digne de me faire maltraiter pour ce Nom (Ac 5, 41). Que Dieu nous bénisse et nous fortifie dans la mission !

Leo Laurence MARIA JOSEPH

Plus qu'un « faire », d'abord une question de relation

Annonciata Mapendo MASIRIKA

Enseignante, membre de la congrégation des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, sœur Mapendo Masirika est originaire de la République démocratique du Congo. Arrivée récemment en Pologne, elle s'y prépare à être animatrice vocationnelle et missionnaire.

D'abord une brève présentation. Je suis enseignante, née en République démocratique du Congo (RDC). En 1999, j'ai commencé mon cheminement vocationnel dans la Congrégation des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (SMNDA). Au cours de ma formation initiale, j'ai été envoyée au Mali pour un temps de stage que j'ai accompli dans un centre d'encadrement féminin. Lors de mon noviciat, au Burkina Faso, j'ai travaillé dans un village de personnes atteintes de la lèpre.

Après mes premiers vœux, nommée à Kinshasa (RDC), j'y ai fait un nouveau stage de formation dans une école pilote pour l'enseignement primaire et secondaire. Affectée ensuite à Bukavu, à l'est de la RDC, j'ai travaillé trois ans comme enseignante dans une école primaire et trois ans comme directrice d'une école maternelle. Puis je suis allée en France pour deux années de formation. À présent, je me trouve en Pologne où je m'investis dans l'apprentissage de la langue et de la culture locales.

Tout au long de ce parcours, j'ai vécu des expériences qui ont modifié mon regard sur la mission. Ce sont ces changements que je voudrais évoquer dans les pages qui suivent.

Entrer en relation, écouter...

Alors que, dans un quartier pauvre de la région de Bukavu, je rendais visite à des familles, j'ai été profondément touchée par la situation d'une femme âgée qui vivait seule dans une maison en mauvais état. Je voulais faire quelque chose pour elle. Dans le dialogue avec mes sœurs en communauté, j'ai pris conscience que la première chose à faire c'était d'entrer en relation avec elle à travers des visites régulières. La confiance s'étant installée, j'ai découvert au fil des échanges que c'était une étrangère et qu'elle était victime de moqueries et d'accusations injustes. Marginalisée par son entourage, elle s'était repliée sur elle-même et était devenue agressive. Le mauvais état de la maison n'était pas sa première préoccupation. Son désir, c'était d'être accueillie, aimée et respectée.

Ses attitudes étaient perçues comme une menace par son entourage, suscitant peur et méfiance. J'ai alors pris conscience que, pour pouvoir l'aider de façon efficace, il était important que certaines personnes de son quartier soient impliquées. Des volontaires se sont décidés à entretenir un contact régulier avec elle, à l'inviter dans leur famille... Une maison lui a été construite. Cette relation a changé sa vie. La femme naguère agressive, repliée sur elle-même, est devenue la grand-mère des enfants du quartier.

Au Mali, dans le centre d'encadrement féminin où je travaillais, j'accomplissais certains travaux manuels avec des femmes n'ayant pas eu la possibilité de fréquenter l'école. Nous parlions ensemble. J'entendais, par exemple, l'histoire de celles qui étaient forcées de se marier avec un homme qu'elles n'aimaient pas. Le plus important était alors de commencer par établir avec elles des relations de confiance, d'écouter leurs désirs, de les laisser dire comment elles comptaient s'y prendre pour relever leurs défis. C'est à travers cette relation que je me suis vraiment sentie participante de leur lutte.

Moi qui pensais que la mission était étroitement liée avec le « faire », je commençais à me rendre compte qu'elle est d'abord une question de relation.

Au fondement : le Christ

La formation initiale m'a amenée à découvrir l'importance de ma relation avec le Christ. Ce contact avec lui, vécu de diverses manières, me permet de le connaître davantage, de percevoir comment il a vécu la mission qui était la sienne et d'apprendre de lui comment vivre la mienne aujourd'hui. Une forme de vie spirituelle m'était proposée : mettre Dieu au centre de ma vie et nourrir ma relation avec lui en mettant à profit les moyens qui m'étaient offerts : prière, rélections, retraites, sessions de formation, lecture spirituelle, relecture de vie... J'ai pris conscience que le fondement de notre mission c'est le Christ. D'où l'importance de sa relation avec nous et de la nôtre avec lui.

Lorsque je travaillais à l'école maternelle Notre-Dame d'Afrique, à Bukavu, j'étais parfois confrontée à certaines formes de corruption. Avec mes sœurs, au nom de la justice et des valeurs chrétiennes, nous nous sommes alors opposées à ces injustices, bien conscientes des conséquences possibles. Notre relation avec le Christ nous a permis de nous situer de façon juste. Et lui nous a donné le courage nécessaire.

Dans cette même mission d'éducation, j'ai parfois vu un brusque changement de comportement de l'un ou l'autre enfant, ou même de parents. Dans notre quête de solution, nous pouvions recourir à la psychologie. Moi, j'avais souvent recours aussi à ma foi. Une idée pouvait me venir à partir d'une méditation, d'un événement, d'un dialogue avec une personne, me fondant sur la conviction que Dieu nous parle à travers des intermédiaires ; tout cela m'a aidé à résoudre certains problèmes, amenant l'école à s'engager davantage en collaboration avec les parents.

De part et d'autre, cela s'est révélé vital : voir un enfant à nouveau heureux de vivre était pour nous une grande joie. Soumettre mes préoccupations au Christ... oui, mais cela ne suffit pas ! Je n'attends pas une réponse magique ! Je réfléchis, je cherche, je me renseigne, je demande conseil... En cela que je vois que la mission se joue dans une relation de Dieu avec nous et de nous avec lui.

Travailler sur moi-même

Dans le cadre de la formation des formateurs religieux, au Centre Sèvres à Paris, un temps de travail avait pour thème : « De la jalousie à la louange ». Cela a profondément changé l'image que j'avais de moi-même. Depuis mon jeune âge j'entendais dire que la jalousie et la colère étaient mauvaises ; inconsciemment, je les refoulais donc, craignant de les voir présentes en moi. J'ai alors découvert que c'étaient des sentiments tout à fait normaux dans la vie de tout être humain, qu'ils n'avaient donc rien à voir avec un jugement de valeur du genre : « c'est bon » ou « c'est mauvais ». Avec courage, je suis allée plus loin. Je me suis aperçue que la femme « gentille » que je pensais être pouvait aussi, lorsqu'elle sentait sa vie menacée d'une manière ou d'une autre, se mettre en colère ; et que, dans certaines situations, elle pouvait aussi éprouver de la jalousie. Profitant de l'occasion qui m'était offerte, j'ai accompli un certain travail sur moi-même.

J'en suis arrivée à ne plus avoir honte de reconnaître ma colère, ma jalousie, à les regarder comme des amies. Reconnues et apprivoisées, elles ne font plus de mal à personne, ni à moi ni aux autres. Naguère refoulées ou perçues comme des ennemies à combattre, ces faiblesses sont devenues comme des alliées m'apprenant beaucoup sur moi-même et grâce auxquelles s'offre à moi une nouvelle vie. J'ai l'impression d'être davantage vivante. Mes points forts sont eux aussi à contrôler car, comme on dit, « nous avons les qualités de nos défauts et les défauts de nos qualités ». Il y a toujours un équilibre à chercher.

Au sein de mes différentes activités apostoliques évoquées plus haut, je m'efforçais souvent de découvrir les besoins des autres et de voir quelles étaient les réponses possibles. Au cours d'une même semaine, j'avais été prise par toute une série d'activités. Une éducatrice me dit alors : « Vous êtes fatiguée ! Il faut vous reposer pour pouvoir mieux travailler ». Je me suis rendu compte qu'en répondant aux sollicitations des autres je m'étais oubliée, jusqu'à ne plus voir ma fatigue. Quelques semaines plus tard, j'ai suivi une formation sur l'efficacité dans le travail. Ce que j'ai entendu sur l'efficacité et la bonne santé m'a interpellée. Je me suis sentie

appelée à prendre soin non seulement des autres mais aussi de moi-même, en prêtant particulièrement attention à mon besoin de repos. Tout cela m'a fait percevoir la mission aussi comme relation avec moi-même ; je ne peux donner que ce que j'ai.

Ma communauté : lieu de mission...

Envoyée en mission dans plusieurs pays et dans différentes communautés, en vivant avec mes sœurs, en partageant les joies et les difficultés de nos engagements apostoliques, j'ai commencé à réaliser combien la communauté était un vrai champ de mission. À travers notre prière et nos activités au quotidien, j'ai rencontré le Christ d'une façon plus personnelle et plus approfondie. Un jour, prise par l'émotion, j'avais dit une parole assez forte à une de mes sœurs. Je sentais alors un appel à me réconcilier avec elle mais, en même temps, je me murmurais mille raisons justifiant mon comportement. Finalement, après un temps de prière et de partage avec quelqu'un de confiance, nous avons fini par dialoguer et par nous réconcilier. Cela nous a ouvertes à une plus profonde connaissance mutuelle.

Quelques mois après, il y a eu un conflit entre deux éducatrices. Il me fallait chercher le moyen de les amener à se réconcilier. Chacune avait des arguments pour dire que l'autre avait mal agi. Les entendant, je m'efforçais de comprendre plutôt que de juger, me souvenant de ma propre expérience. Après un temps d'écoute de l'une, puis de l'autre, puis des deux, elles ont décidé de se réconcilier. Je me suis demandé comment je vivrais cette situation si elle se présentait à moi... Si je n'étais pas prête à m'ouvrir à la réconciliation, comment pourrais-je en parler aux autres ?

Le Mali a été mon premier pays de mission. Venant d'une culture et allant à la rencontre d'une autre, j'ai découvert combien l'internationalité et l'interculturalité vécues en communauté étaient une vraie richesse. Le fait d'avoir vécu dans une communauté internationale m'a beaucoup aidée dans mon adaptation à l'alimentation car nous avons l'habitude de partager nos talents culturels dans le domaine culinaire. L'image que j'avais de ma

culture a changé. À travers notre vie communautaire, je me suis rendu compte que ce qui pouvait être une valeur dans ma culture ne l'était pas forcément dans une autre, et *vice versa*. Une expérience banale concernant la langue : en apprenant le bambara, une des langues parlées au Mali, il m'a été impossible de prononcer certains mots car leur connotation évoquait des choses « taboues » dans ma propre culture. C'est à travers des échanges en communauté que j'ai pu avancer : j'ai commencé à saisir les choses dans le cadre de cette culture particulière. Cela m'a amenée à plus d'ouverture dans l'apprentissage de la langue, dans mon activité apostolique et dans mes rencontres avec les familles.

... lieu de discernement et d'engagement

C'est dans ma communauté que je suis appelée à vivre la rencontre, la réconciliation, la justice et la paix... au sein d'un monde déchiré par des conflits de toutes sortes, par des guerres, par la peur de l'autre qui engendre la méfiance, l'individualisme... L'ouverture, vécue d'abord en communauté puis avec les peuples qui nous accueillent, construit une relation où nous nous enrichissons réciproquement. En entrant en contact avec une autre culture, à commencer par celle que je rencontre dans ma communauté, j'ai aussi découvert qu'on ne peut pas parler de « bonne » ou de « mauvaise » culture. Chacune a ses richesses et ses faiblesses. Cette prise de conscience a changé mon regard sur la mienne propre. Je peux être fière de ses valeurs ; je peux aussi la mettre en question sous certains aspects.

Je suis donc convaincue que notre vie communautaire est une rencontre de foi. Pour pouvoir vivre pleinement, il est essentiel que chaque membre prenne le temps d'approfondir sa relation avec Dieu. La communauté est notre principal lieu de réflexion apostolique, de discernement et d'engagement pour la mission. Consacrer du temps à la communauté, avec tout ce que cela implique, exige une discipline personnelle et communautaire. Envoyées en communauté pour une mission spécifique, nous sommes appelées à nous donner des espaces de rencontre qui soient de qualité, afin de nous soutenir et de nous encourager les

unes les autres. La réconciliation et la compréhension mutuelles ne peuvent advenir que si nous choisissons de travailler sur nos relations personnelles et communautaires. C'est ainsi que la communauté devient un pilier pour la mission. Je pourrais dire la même chose à propos de la famille. Étant née et ayant grandi dans une famille, j'ai été façonnée par elle. Pour moi, tout commence aussi dans la famille.

Mission et environnement

La mission est-elle liée à l'écologie ? Nous sommes envoyés en mission dans un environnement donné : comment entretenir ce lieu susceptible d'agir sur nous et sur la mission ? J'ai commencé à me poser ces questions après une sortie de détente avec les parents et les éducatrices de l'école où je travaillais. Nous avons visité un barrage hydroélectrique. Nous avons réalisé combien les déchets jetés dans le lac Kivu pouvaient avoir des conséquences néfastes sur la production électrique, comment ils pouvaient, entre autres choses, abîmer les tamis de filtration ou les boucher.

Certains membres du groupe se sont rendu compte qu'ils gaspillaient l'électricité. Nous avons mieux compris certains problèmes qu'il nous arrivait de rencontrer, en particulier les coupures électriques répétitives qui avaient un impact sur l'organisation des activités scolaires et sur la vie des enfants en famille. Nous avons senti le besoin d'une formation sur l'écologie. Cela nous a amenés à prendre des décisions concrètes sur le plan personnel et sur le plan collectif. C'est ainsi que j'ai commencé à voir la mission comme relation à l'écologie ; la qualité de la mission dépend aussi de l'environnement dans lequel elle se vit.

On peut donc dire, en guise de conclusion, que la mission est de l'ordre d'une relation qui englobe à la fois Dieu, soi-même, les autres et le monde de la nature qui nous environne.

Annonciata Mapendo MASIRIKA

Ce que j'ai appris au contact des missionnaires

Raymond ROSSIGNOL

Membre de la société des Missions Étrangères de Paris, dont il a été supérieur général, le P. Raymond Rossignol a notamment travaillé en Inde.

Je remercie la direction de *Spiritus* de m'avoir invité à jeter un regard rétrospectif sur « ce que j'ai appris de la mission ». Toutefois, au vu de mon parcours personnel, je puis difficilement parler de ma « propre expérience missionnaire », mais plutôt de « ce que j'ai appris au contact des missionnaires ».

Qu'il me soit permis d'évoquer brièvement les étapes de mon parcours. J'avais passé trois ans au grand séminaire de Montauban lorsque j'ai rejoint la société des Missions Étrangères de Paris. Ordonné prêtre en 1952, j'ai fait deux années d'études à Rome puis je suis parti pour l'Inde. Y ayant toujours vécu et travaillé en « milieu chrétien », pendant vingt-six ans, je n'ai quasiment aucune expérience d'animation de communauté chrétienne au contact quotidien avec des non-chrétiens. Je ne me suis jamais systématiquement adonné à un travail humanitaire. J'ai certes rencontré bien souvent des hindous, des musulmans et des adeptes d'autres religions, mais je ne puis certainement pas revendiquer une expérience personnelle du dialogue interreligieux.

Quinze mois après mon arrivée en Inde, j'ai rejoint le grand séminaire Saint-Pierre à Bangalore. J'en étais le supérieur lorsque, dans le sillage de Vatican II, l'Église en Inde a éprouvé le besoin de

revoir en profondeur le programme de formation dans les séminaires. Une commission fut mise sur pied. Je me suis d'autant plus investi dans le travail de cette commission que j'en avais été élu responsable. Ce fut pour moi l'occasion d'améliorer ma connaissance de la situation de l'Église en Inde et de mieux mesurer à la fois la nécessité, l'ampleur et les défis de l'inculturation.

Élu en 1980 à la direction de la société des Missions Étrangères de Paris, j'y suis resté dix-huit ans, dont six comme supérieur général. Ces nouvelles fonctions me permirent de découvrir la vie et les activités missionnaires de l'Église dans de nombreux pays d'Asie, mais aussi au Brésil et dans l'Océan indien. C'est comme supérieur général que j'ai été, pendant quatre ans, membre de la Congrégation pour la Propagation de la foi et, en 1998, du Synode pour l'Asie. J'ai aussi fait partie, en 1998-1999, d'une des équipes de visiteurs apostoliques pour les séminaires et universités de l'Inde.

Après avoir ouvert et dirigé pendant cinq ans, depuis 2004, un centre d'accueil pour prêtres étudiants asiatiques à l'Institut catholique de Toulouse, je suis actuellement curé d'un petit ensemble paroissial, en milieu rural, dans mon diocèse d'origine. Ces diverses responsabilités m'ont amené à fréquenter de nombreux missionnaires dans divers pays et à participer à de multiples rencontres organisées autour du thème de la mission. Mais je n'ai jamais été dans la position de celui qui passe de nombreuses années « aux avant-postes » de la mission, sinon peut-être depuis que j'assume des responsabilités pastorales en France !

De précieux points de repère

Invité à jeter un regard rétrospectif sur « ce que j'ai appris de la mission » au contact des missionnaires, je me référerai d'abord au Colloque de théologie missionnaire qui s'est tenu à Francheville, près de Lyon, en 1983. L'idée de ce colloque fut avancée au cours d'une réunion du Conseil de préparation du Congrès national missionnaire de Lisieux, prévu pour 1984 : si on voulait « présenter » aux congressistes de Lisieux « la mission aujourd'hui », il fallait peut-être commencer par voir concrètement comment celle-ci était vécue dans les années quatre-vingts.

C'est ainsi qu'il fut décidé de rassembler des hommes et des femmes vivant hors de France et représentant des engagements missionnaires très divers. Parmi la cinquantaine de personnes qui répondirent à cette invitation il y avait certes quelques théologiens, exégètes et évêques, mais il y avait surtout des missionnaires venus des cinq continents et représentant un large éventail de présence et d'activités missionnaires. Pendant neuf jours, nous avons écouté quelques exposés, mais nous avons surtout échangé entre nous au sein de nombreux carrefours. Un précieux compte rendu de ce colloque a été publié dans le n°94 de *Spiritus* paru en septembre 1983¹. Je m'y suis souvent référé par la suite pour faire des conférences, animer des retraites... J'y trouvais en effet des points de repère qui m'aidaient à comprendre ce que je lisais ou entendais sur la mission. Je vais m'y référer une fois de plus en formulant d'abord un constat puis quelques convictions.

Les multiples aspects de l'unique mission

C'est le constat. Dans son exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* (1975), Paul VI écrivait au n°17 : « Aucune définition partielle et fragmentaire ne donne raison de la réalité riche, complexe et dynamique qu'est l'évangélisation, sinon au risque de l'appauvrir et même de la mutiler. » Suivent, dans ce très riche document, l'énumération et la description de diverses tâches qui, toutes, sont parties intégrantes de l'évangélisation. Paul VI ajoute même au n°22 : « Cette annonce – kérygme, prédication ou catéchèse – prend une telle place dans l'évangélisation qu'elle en est souvent devenue synonyme. Elle n'en est cependant qu'un aspect. »

Pendant ce colloque, témoignages et réflexions ont aidé chacun à mieux prendre conscience de la diversité des situations dans lesquelles travaillaient les autres participants. Il y avait certes des pays où l'Église connaissait une croissance rapide (Corée du sud, Singapour, certains pays d'Afrique...), mais il y en avait aussi où tout évangéliste était confronté à divers obstacles sociopolitiques qui rendaient peu probable, voire impossible, l'augmentation pro-

¹ Pour une présentation plus élaborée des participants de ce colloque, voir *Spiritus* n° 94, p. 1-10.

chaîne du nombre des chrétiens. Tel était le cas des pays soumis à un régime totalitaire athée comme la Corée du nord, la Chine, etc.

Ailleurs c'est l'emprise de la religion de la majorité sur l'ensemble de la population qui rend fort difficile le développement du christianisme, même si les lois du pays n'interdisent pas le changement de religion. C'est le cas, par exemple, des pays où l'ensemble de la population adhère au bouddhisme du petit véhicule comme la Thaïlande ou le Cambodge. Un Thaï est supposé être bouddhiste, si bien qu'en devenant chrétien il « se sépare » de ses concitoyens, lesquels peuvent avoir l'impression qu'il a en quelque sorte « trahi » son pays, sa culture.

Le Royaume n'est pas nécessairement lié au baptême

Quant aux pays majoritairement musulmans, on sait qu'en général quiconque abandonnerait l'islam pour adhérer au christianisme prendrait de grands risques. À ce sujet, la conférence de M^{gr} Henri Tessier, alors archevêque d'Alger, est très éclairante. Sous le titre « Vivre la mission de l'Église dans la maison de l'islam² », il explique comment on peut difficilement envisager l'avenir prévisible de l'Église dans ce pays en termes de croissance. C'est plutôt un problème de survie... Pour autant, il ne s'ensuit pas que l'activité missionnaire soit au point mort, comme le font remarquer les évêques d'Afrique du Nord dans leur Déclaration en 1979 :

Aucune œuvre par laquelle vient le Règne de Dieu n'est étrangère à la mission de l'Église [...]. Car le Règne de Dieu ne se réalise pas seulement là où les hommes acceptent le baptême. Il vient aussi partout où l'homme est engagé dans sa véritable vocation, là où il est aimé, là où il crée des communautés où on apprend à aimer. Il vient là où le pauvre est traité comme un homme, là où les adversaires se réconcilient, là où la justice est promue, où la paix s'établit, là où la vérité, la beauté et le bien grandissent l'homme.

L'Église et les chrétiens accomplissent donc également leur mission comme hommes et comme chrétiens chaque fois qu'ils s'engagent avec les autres dans ces gestes qui font venir le Royaume³.

² *Ibid.*, p. 33.

³ *Ibid.*, p. 35.

Ajoutons que si les multiples aspects de la mission sont fonction de la situation religieuse, sociale, politique des divers pays ou régions du monde, ils sont aussi fonction de la personnalité du missionnaire, de sa formation, de ses dons et de la tâche à laquelle il se sent « appelé ». Mais il s'agit toujours de la même mission.

Quelques convictions

La mission est avant tout l'œuvre de Dieu

Tout d'abord, il est évident que la mission prend sa source en Dieu. C'est bien ainsi que la Bible présente l'histoire du salut. « Au commencement Dieu créa... » (Gn 1, 1) ; « Au commencement était le Verbe » (Jn 1, 1). C'est aussi ce que rappelle et souligne Vatican II : « L'Église tire son origine de la mission du Fils et [...] du Saint-Esprit, selon le dessein de Dieu le Père » (AG 2) ; et, dans les paragraphes suivants, le Concile décrit la mission comme une démarche du Dieu Trinitaire : « Il a plu à Dieu d'appeler les hommes à participer à sa vie... » (AG 2). « Le Christ a envoyé d'auprès du Père le Saint-Esprit qui accomplirait son œuvre porteuse de salut à l'intérieur des âmes et pousserait l'Église à s'étendre. [...] Le Saint-Esprit insinue dans le cœur des fidèles le même esprit missionnaire qui avait poussé le Christ lui-même » (AG 4).

Lors du Colloque de Francheville, dans une conférence très remarquée, le P. Lucien Legrand, missionnaire en Inde et exégète bien connu, avait montré comment, déjà dans le Nouveau Testament, on découvre plusieurs visages de la mission, mais il avait aussi abordé une autre caractéristique de la mission qu'il devait développer quelques années plus tard dans son livre *Le Dieu qui vient. La mission dans la Bible*⁴ : les disciples sont « associés » à la mission du Christ ; mais la mission reste essentiellement l'œuvre de Dieu. Depuis longtemps, certes, on avait remarqué le rôle prédominant de l'Esprit dans les Actes des Apôtres au point de pouvoir parler des « Actes de l'Esprit ». Mais le rôle de l'Esprit n'est pas moins souligné dans Jean : « Il rendra lui-même témoignage de moi ; et, à votre tour, vous me rendrez témoignage » (Jn 15, 26-27). Dans Marc, ce qui compte c'est la force divine de

⁴ Lucien LEGRAND, *Le Dieu qui vient...*, Paris, Desclée, 1988.

l'Évangile, Parole de Dieu, qui n'est pas entravée par la faiblesse humaine. Mais c'est peut-être l'analyse très fine et très poussée de la péricope de Matthieu (Mt 28, 16-20) qui est particulièrement intéressante. Ces diverses données permettent à Lucien Legrand d'affirmer : « Pour les évangiles, la mission n'est pas une activité que l'on exercerait à propos de Jésus et avec son aide bienveillante. C'est d'abord une activité de Jésus lui-même – ou de son Esprit – » (p. 111) à laquelle les disciples sont associés ; ou encore : « Ce n'est pas l'évangéliste qui porte l'Évangile ; c'est l'Évangile, force de Dieu, qui porte l'évangéliste » (p. 117).

*Parce qu'elle est l'œuvre de Dieu, la mission nous dépasse
Il y a un élément de mystère*

Il y a mystère dès le point de départ : « Dieu décida d'entrer dans l'histoire humaine de façon décisive et définitive en envoyant son Fils... » (AG 3). Pourquoi si tard ? Pourquoi de façon aussi discrète ? D'une part, Jésus insiste sur l'urgence et l'universalité de la mission ; mais, d'autre part, il semble accepter d'avance que la mission ne puisse atteindre de nombreux peuples (Chinois, Américains...) avant des siècles, voire des millénaires !

L'histoire de la mission n'est pas moins déconcertante, au point de justifier la réflexion du P. Michael Amaladoss, théologien indien : « La mission sans le mystère est opprimante » ! Effectivement, sur la base de données historiques, culturelles, sociopolitiques, il arrive que des missiologues puissent jeter un éclairage sur certaines réussites ou montrer que tel échec était prévisible. Ces analyses peuvent s'avérer utiles dans la mesure où elles suscitent une prise de conscience de certaines erreurs. Mais, en définitive, comme en sont convenus les participants du Colloque : « Les échecs comme les réussites nous font communier au mystère de Jésus mort et ressuscité et nous rappellent que nous ne sommes pas les maîtres de notre action⁵. » Une conviction à mettre en regard d'un constat exprimé précédemment : « Nous avons réalisé la difficulté d'aller dire la Bonne Nouvelle à ceux qui ne l'attendent pas et ne la désirent pas, de donner un témoignage chrétien devant ceux qui entendent demeurer non-chrétiens⁶. »

⁵ *Spiritus* n° 94, p. 94.

⁶ *Ibid.*, p. 5.

*Parce que la mission est l'œuvre de Dieu
la source de son dynamisme est dans la prière, la méditation...*

C'est encore l'une des convictions formulées au Colloque de Francheville⁷. Le « dynamisme », c'est le moteur, ce qui initie le mouvement et l'entretient. Les motivations à l'origine de tout projet humain peuvent être fort diverses et plus ou moins bonnes, plus ou moins altruistes. Mais la mission est le projet de Dieu. Il est donc important de vérifier dans la prière si nos projets, nos engagements et nos activités sont inspirés par notre désir de faire ce que Dieu attend de nous. C'est d'ailleurs ce que Paul VI demande expressément au missionnaire : « Nous exhortons les évangélistes quels qu'ils soient à prier sans cesse l'Esprit Saint avec foi et ferveur et à se laisser prudemment guider par lui comme l'inspirateur décisif de leurs plans, de leurs initiatives, de leur activité évangélisatrice » (EN n° 75). Au fond, il s'agit donc moins de prier parce qu'on est missionnaire que d'être missionnaire parce qu'on prie, comme cela ressort de la mise en garde de Jean-Paul II : « Le missionnaire, s'il n'est pas un contemplatif, ne peut annoncer le Christ d'une manière crédible » (RM n° 91).

*L'avenir de l'évangélisation passe par l'échange entre Églises*⁸

Le Colloque s'est tenu en 1983, à une époque où l'on pouvait déplorer que la mission *ad extra* soit une aventure quasiment à sens unique : des Églises d'anciennes chrétientés vers les jeunes Églises. D'où un souhait : « Le dynamisme des jeunes Églises doit être partagé aux autres et l'Église qui a reçu doit pouvoir donner à son tour ». Trente-trois ans plus tard, on peut estimer que, suite à la grande pénurie des vocations chez elles, les « anciennes Églises » bénéficient effectivement du dynamisme des jeunes Églises. À preuve, le nombre croissant de prêtres et de religieuses d'origine africaine ou asiatique qui vivent et travaillent en France. Mais peut-on parler d'un vrai « échange entre Églises » ?

Il s'agit plutôt, semble-t-il, d'une mise en pratique, dans un nouveau contexte, d'un principe préconisé par Pie XII en 1957 dans son encyclique *Fidei donum* : Les Églises bien pourvues en

⁷ *Ibid.*, p. 96.

⁸ *Ibid.*, p. 97.

prêtres et en religieuses ne devraient pas hésiter à en laisser partir un certain nombre vers des Églises moins bien pourvues. À l'époque, les Églises relativement riches en vocations se trouvaient essentiellement en Europe et en Amérique du Nord. Il s'agissait d'une aide ponctuelle et d'un engagement en général temporaire, à la différence des engagements plus « constitutionnels » des instituts missionnaires. Pie XII ne se doutait sans doute pas que, quelques décennies plus tard, ces mêmes Églises « du Nord » en seraient réduites à appeler au secours les Églises « du Sud ».

Remarquons cependant que, dans ce nouveau contexte, lorsqu'un évêque français s'adresse à un évêque africain, malgache, indien ou coréen pour obtenir l'aide d'un prêtre, c'est avant tout pour le dépanner, boucher un trou, lui permettre d'assurer le fonctionnement d'un quadrillage minimum des services pastoraux dans son diocèse. Il n'exclut sans doute pas que ce prêtre venu d'ailleurs puisse apporter un nouveau dynamisme à l'évangélisation, mais il attend de lui avant tout qu'il assure la continuité des services pastoraux déjà existants. Telle est aussi d'ailleurs l'attente des fidèles qui accueilleront ce prêtre « étranger ». On peut alors parler d'une entraide bienvenue – même si elle peut entraîner de sérieuses difficultés pour le prêtre qui vient d'ailleurs et certaines déconvenues chez les chrétiens qui l'accueillent.

Toutefois, l'échange entre Églises dont il est question plus haut n'est pas fonction de la nécessité de sauvegarder un dispositif, mais il s'inscrit dans la conviction que Dieu a distribué ses dons multiples dans une diversité de cultures, si bien que des chrétiens enracinés dans des cultures occidentales peuvent être enrichis par la façon dont des communautés chrétiennes asiatiques ou africaines ont accueilli l'Évangile et vivent leur foi chrétienne. Mais, pour que cet échange puisse se réaliser et être fécond, il est important de prendre en compte un certain nombre de réalités.

Trois points d'attention pour que l'échange soit fécond

Tout d'abord, il existe une spécificité de la mission « à l'extérieur » : même s'il s'agit de la même mission, on ne peut en conclure qu'il n'y a pas de différence entre le fait d'être missionnaire chez soi et le fait d'être missionnaire à l'extérieur ! L'appel à

servir la mission hors de chez soi est un appel spécifique qui doit être accueilli comme tel. Il est important que le prêtre ou la religieuse qui viennent d'ailleurs soient préparés à l'exercice de leur ministère dans des conditions très différentes de celles qui prévalent dans leur pays d'origine ; cela demande, en particulier, un effort pour s'insérer dans un nouveau milieu culturel.

Ensuite, il est important que ceux qui accueillent un missionnaire étranger soient ouverts non seulement aux problèmes que cela peut entraîner mais aussi à l'enrichissement qui peut en résulter. Il ne devrait pas être considéré comme la « roue de secours » (dont on aurait aimé se passer !); son arrivée devrait être vue comme une aubaine permettant de découvrir d'autres façons de concevoir la vie chrétienne, de prier... On peut être surpris, voire quelque peu inquiet, s'il ne réagit pas comme le ferait un prêtre du pays. Mais il est essentiel de lui faire confiance. En écrivant cela, je pense à la façon dont j'ai moi-même été accueilli par l'Église de l'Inde. Je retiens surtout que cette Église a pris le risque de me confier d'importantes responsabilités alors même qu'il n'eût pas été difficile de trouver un prêtre du pays tout à fait capable de les assumer. Je me demande même si on ne me les a pas parfois confiées parce que j'étais étranger, c'est-à-dire en présupposant que ce prêtre venu d'ailleurs pouvait faire bénéficier l'Église en Inde de ce qu'il avait connu et vécu dans un autre pays. L'Église de France est-elle prête à confier d'importantes responsabilités, et pas seulement au niveau diocésain, à des missionnaires venus d'ailleurs ?

Troisième réalité. Au cours des dernières décennies, les « jeunes Églises » ont envoyé de nombreux prêtres, religieux et religieuses se former en Occident. Même lorsqu'elles disposaient chez elles d'instituts de formation semblables à ceux qui existent chez nous, elles ont continué à considérer qu'elles pouvaient ainsi bénéficier des « richesses » des Églises d'ancienne chrétienté. Le moment n'est-il pas venu de se demander pourquoi l'Église de France ne pourrait pas envisager de faire appel au dynamisme et aux richesses de tel ou tel institut de formation dont dispose telle ou telle Église en Asie ou en Afrique ? On pourrait alors effectivement parler d'un vrai échange entre Églises.

Raymond ROSSIGNOL

La mission : une école de foi

François GNONHOSSOU

Après avoir travaillé au nord du Nigeria et au Canada, M^{gr} François Gnonhossou, membre de la Société des Missions Africaines (SMA), est devenu en 2015 évêque de Dassa-Zoumè, au Bénin, son pays d'origine.

Au moment de consentir à cet exercice délicat et inhabituel de parler de ma vie missionnaire, j'en retrouve toute la joie dans cette interrogation de saint Paul : « Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu ? » (1 Co 4, 7). Invitation à rendre grâce à Dieu pour ses bienfaits dans ma vie et dans celle des gens dont j'ai été le pasteur. Depuis la naissance de ma vocation jusqu'à ce jour, j'ai vécu plusieurs étapes : un départ douloureux d'auprès de mes parents pour commencer ma formation, l'accueil par la Société des Missions Africaines qui est devenue ma famille apostolique, des séjours dans différentes maisons de formation au Bénin et au Nigeria, un stage pastoral canonique, mes premiers pas en mission au Nigeria, jusqu'à ma nomination récente comme deuxième évêque du diocèse de Dassa-Zoumè, début d'une nouvelle étape de mon parcours. J'évoquerai les grandes lignes de l'expérience extraordinaire que j'ai pu faire grâce à la mission.

Temps de formation

La mission est une école de la foi : foi en Jésus qui nous appelle, nous enseigne et nous donne, pour la mission, tout ce dont nous avons besoin. À cette école, nous venons vides de tout pour nous

laisser remplir de la grâce et de la sagesse nécessaires pour servir la gloire de Dieu. Avant même de partir en mission, durant le cursus de la formation presbytérale, le futur missionnaire reçoit, à travers diverses sessions ou rencontres, une formation spécialisée sur l'histoire de la mission et de sa société de vie missionnaire, sur des questions liées à l'inculturation et au dialogue interreligieux. Le temps de stage canonique est mis à profit pour des activités pastorales et pour un approfondissement de la vie missionnaire.

Une fois la formation achevée, le jeune missionnaire bénéficie encore, dans le cadre pastoral, d'un programme d'orientation et d'apprentissage de la langue, de la culture, des traditions religieuses, des us et coutumes de son nouveau pays. Ainsi, le temps de la formation est un moment important pour acquérir capacités et valeurs ; cela demande beaucoup de disponibilité, d'humilité, de générosité. C'est un processus sans fin. En effet, si la mission « a pour caractère propre d'être une action d'annonce du Christ et de son Évangile, d'édification de l'Église locale et de promotion des valeurs du Royaume¹ », il nous faut en tout cela rester en permanence à l'école.

Premiers pas en mission

En ce qui me concerne, c'est le 30 septembre 1997, quelques semaines après mon ordination, qu'avec Charles Owusu Ansa, un confrère ghanéen, j'ai pris la route du Nigeria, mon premier terrain de mission. Nous étions les tout premiers membres africains de la SMA à partir dans cette contrée jusqu'alors desservie par les pères SMA européens, en majorité irlandais. Le voyage devait nous conduire d'abord à Kagoro, localité rurale du nord. Nous y avons suivi un programme d'orientation, d'apprentissage du haoussa, langue liturgique dans cette région, d'initiation à la culture et d'introduction à l'histoire politique et ecclésiale de ce géant africain de plus de cent soixante-dix millions d'habitants. Mis en place par la SMA pour les jeunes missionnaires entrant en activité pastorale, ce programme m'a été bénéfique ; il a développé

¹ JEAN-PAUL II, *Redemptoris missio*, n° 34.

mes capacités linguistiques. Bien qu'ayant reçu au collège une bonne formation en histoire et en géographie de l'Afrique, je ne connaissais pas grande chose du Nigeria dont l'influence ethnique et économique est grande sur le Bénin voisin, mon pays d'origine.

Quatre mois plus tard, je devais rejoindre la préfecture apostolique de Kontagora créée deux ans plus tôt et confiée aux soins pastoraux de la SMA. La communauté paroissiale de Gouffanti, au bord du fleuve Niger, a été le lieu de mes premiers pas de jeune prêtre missionnaire. Moment de maturation de ma foi. Comme le dit Jean-Paul II que j'avais souvent lu en formation : « la mission renouvelle l'Église, renforce la foi et l'identité chrétiennes, donne un regain d'enthousiasme et des motivations nouvelles². » Mais, pour vivre la mission, il faut accepter le peuple vers lequel on est envoyé, aller à sa rencontre, l'aimer et le servir. C'est au contact de plusieurs ethnies que s'est forgée et enracinée ma propre aventure missionnaire : Kemberis, Goungawas, Zoulous... Ces populations abandonnées et sans infrastructures de base forment, dans ce vaste territoire, la majorité des ethnies ouvertes à la Bonne Nouvelle.

Parmi les « heureux - pauvres » de Kontagora

Ce qui m'a impressionné chez ces peuplades, c'est d'abord leur grand respect pour les missionnaires : ils les accueillent comme des envoyés de Dieu. C'est ensuite leur simplicité de vie et leur joie. Le devoir fondamental du pasteur est, certes, de diriger le regard de l'homme et sa conscience vers le mystère du Christ, le Verbe incarné³; mais, dans la simplicité et la joie de vivre de ces gens, on peut déjà reconnaître des « semences du Verbe⁴ ». Ces gens se contentent du peu qu'ils ont ; ils s'émerveillent à la moindre attention qu'on leur accorde et rendent profondément grâce à Dieu. Ils connaissent le vrai sens du mot « merci » et savent l'utiliser tout simplement. Pour moi, c'était une école : j'ai appris que le bonheur et la joie ne sont pas liés à l'abondance de biens matériels, que la richesse ne devient source de joie que lorsqu'elle

² JEAN-PAUL II, *Redemptoris missio*, n° 2.

³ Voir *Gaudium et spes*, n° 22.

⁴ Voir *Ad gentes*, n° 11; *Lumen gentium*, n° 17.

se préoccupe du bien-être des humains et se met à son service. Devant cette beauté et cette joie d'une vie simple, j'ai compris qu'on peut être pauvre et vivre heureux ; pour cela, il faut peu de choses : la foi en Dieu mais aussi l'amour du prochain dans toute son humanité.

Au fil des six années passées à cette école de sagesse, j'ai appris que la mission ne se fait pas à partir de diplômés mais par la foi en Dieu, l'amour et le respect des peuples vers lesquels nous sommes envoyés. Avec eux et parmi eux, je me suis rendu compte, bien des années plus tard, que j'ai reçu plus que je n'ai apporté. Ces gens m'ont enseigné une chose qui ne se trouve pas dans les livres de nos universités, mais qui réside dans le cœur : la grandeur de la dignité humaine que j'ai appris à valoriser. J'ai découvert que la vraie richesse se trouve dans la rencontre des personnes nous ouvrant à leur vie et leur culture, que tout être humain cache en lui un trésor divin ne se révélant qu'à travers le respect.

Le missionnaire, comme toute autre personne, ne peut s'attribuer le mérite exclusif de son épanouissement personnel : il le reçoit de beaucoup de gens rencontrés et accueillis dans sa vie. Au milieu des Kemberis et des Goungawas, j'ai ainsi découvert que la mission ne consiste pas en premier lieu à enseigner la foi à l'autre mais à faire avec l'autre le chemin de sa rencontre du bonheur, de sa découverte de la présence de Dieu. C'est de cette manière que m'ont enrichi mes premiers pas parmi les « heureux-pauvres » de Kontagora.

Chez les Ijebwes au parcours douloureux

J'ai vécu une autre expérience parmi les Ijebwes (Ojibwés) du Canada, au nord de l'Ontario. C'est au XV^e siècle, bien longtemps avant l'Afrique, que les Indiens d'Amérique, intrépides guerriers aux cultures solidement enracinées dans la religion ancestrale, ont fait la rencontre du Christ à l'occasion de la découverte et de l'occupation de leur territoire par les Européens. Cette occupation brutale a décimé beaucoup de groupes tribaux ; elle a amené un certain nombre d'entre eux à vivre aujourd'hui dans des réserves.

Après quelques mois d'initiation culturelle et d'adaptation climatique, c'est dans une paroisse desservant l'un de ces villages indiens ijebwe que j'ai été nommé. Quelques semaines de contact régulier et rapproché avec les membres de la communauté de *Garden Village*, m'ont permis de constater que ce groupe indien est réservé et prudemment méfiant à l'égard de tout ce qui lui est étranger. Bien qu'ils soient ouverts au monde moderne extérieur, les Ijebwes ont gardé leur culture et leurs traditions ancestrales, préservant ainsi leur dignité ethnique. On est frappé par leur attachement à leur culture et leur sens aigu du respect à l'égard des femmes, des personnes âgées et des enfants. Ils ont un grand respect aussi pour la nature qui a chez eux une dimension sacrée.

Après quelque temps de présence, mon approche missionnaire basée sur la foi, l'amour de Dieu et le respect de l'autre m'a ouvert la porte d'entrée dans la communauté de ce peuple très convivial et accueillant. J'ai alors pu découvrir qu'il est très respectueux de la dignité humaine, prudent en raison de son passé dramatique mais ouvert à tout ce qui lui est étranger pourvu que sa culture soit respectée et valorisée ; quoi de plus raisonnable ! Très fidèles dans l'amitié, généreux, ces gens ont vite conquis mon cœur, renforcé et grandi ma conception du genre humain. L'homme est créé à la ressemblance divine. Cette expérience m'a fait percevoir la mission comme une aventure qui peut être douloureuse mais peut aussi finalement conduire à un épanouissement spirituel.

Découverte de mon propre pays

Pendant les deux décennies suivant mon ordination presbytérale, la mission m'avait éloigné de mon pays, le Bénin. C'est à Cotonou, la métropole du sud où j'avais grandi, que je passais souvent mes congés. J'avais donc une connaissance très limitée de l'ensemble du territoire : les autres villes et régions de l'intérieur m'étaient presque inconnues. Je n'avais pas vraiment pu suivre non plus la vie de mon Église d'origine.

En février 2015, j'ai été nommé évêque du diocèse de Dassa-Zoumè, au centre du Bénin. C'est alors que les visites pastorales

dans les villes et villages du diocèse m'ont progressivement fait découvrir et apprécier la beauté et la diversité culturelle du pays. Que de choses apprises et découvertes lors de ces visites qui m'enrichissent au-delà de toute attente ! Beauté rurale des villages et des campagnes. Accueil chaleureux, respectueux, attentionné et généreux des populations villageoises à chaque fois que je leur rends visite. Liturgies très animées par des chorales aux multiples rythmes et tonalités. Ces célébrations festives m'encouragent à répondre à la joie des gens de me voir parmi eux. Dans les hameaux, je découvre une Église en pleine expansion, vivante et participative ; une jeune Église aux couleurs culturelles et ethniques diverses qui éveille courage pastoral et joie de la servir. Je suis profondément émerveillé par l'engagement généreux des fidèles, matériellement pauvres mais riches par la foi.

Ma mission au Bénin m'ouvre aussi les yeux à la misère d'un pays gangrené par une corruption galopante. Il me semble également que le clergé a perdu quelque chose de sa dignité, nourrie naguère par une vie de prière et un respect des conseils évangéliques. L'obscurantisme et la peur semblent gagner le cercle des âmes consacrées. Au-delà de ce défi, et même si la prolifération de nouvelles sectes est plus que jamais une réalité, l'influence de l'Église catholique sur la vie politique et sociale du Bénin est indéniable. L'adhésion à la foi de nouveaux membres, la motivation de nombreux groupes de prière, la vitalité d'associations paroissiales très actives, une prise de conscience accrue des agents pastoraux : autant de motifs d'espérance. Je vois ainsi qu'on peut apprendre à connaître et à découvrir son propre pays et son propre peuple et être chez soi un missionnaire heureux.

La mission nous enrichit et nous épanouit

La mission peut déboucher sur un accueil ou sur un rejet. Tout dépend de l'approche du missionnaire et des attentes de ceux vers qui il est envoyé. Mais, comme missionnaires, nous avons toujours quelque chose à apprendre des populations vers qui nous allons. Savoir écouter avant de parler est source de richesse. C'est dans le silence et l'écoute attentive que Dieu nous rejoint et fait route avec

nous. Ce que, par respect et amour, nous donnons aux autres nous revient sous une autre forme. Lieu d'apprentissage de valeurs culturelles, creuset d'approfondissement de l'Évangile, la mission est une école de connaissance en humanité que seule la foi en Jésus nous permet de bien saisir et comprendre. Cela vaut aussi dans un milieu qui nous est familier.

Être missionnaire, c'est merveilleux ! C'est une grâce, un honneur, un grand privilège que d'être porteur de la Bonne Nouvelle aux nations ! Mais, autant nous recevons, autant nous avons à donner sans compter au peuple de Dieu. Dans la mission, on ne peut se prévaloir de rien, sinon de la grâce de Dieu qui nous porte et ne nous fait jamais défaut lorsque nous nous abandonnons à sa volonté. La mission nous enrichit. Le service de Dieu nous épanouit. Telle est mon expérience.

François GNONHOSSOU

Configuration actuelle de la mission

Pierre DIARRA

Responsable, pour la France, de l'Union pontificale missionnaire, œuvre chargée de la formation au sein des OPM, Pierre Diarra enseigne à l'ISTR de l'Institut catholique de Paris. Il est membre du Conseil épiscopal pour le dialogue interreligieux et les nouveaux courants religieux.

À partir des témoignages précédents qui constituent ce dossier, il est possible d'indiquer des pistes de réflexions théologiques. Les témoins insistent sur leurs relations avec le Christ et sur celles qu'ils doivent tisser avec les personnes vers qui ils sont envoyés, en dévoilant comment le Christ est au fondement de la mission et pourquoi celle-ci est avant tout un service. Pour le missionnaire, cela suppose d'abord un lien spécial avec le Christ, une vocation, avec un désir ressenti personnellement et confirmé par un appel officiel en Église. Cela implique ensuite, pour la personne envoyée, un travail sur soi et une formation adéquate pour mieux rendre service.

La mission : sortir de sa coquille

Pour Bertrand Evelin, missionnaire Oblat de Marie Immaculée (OMI), la mission exige que l'on sorte de sa coquille, de soi-même. L'expérience d'un séjour à l'étranger permet de relativiser diverses choses : « il existe donc sur la planète d'autres nombrils, par lesquels passent d'autres axes du monde, d'autres mises en cohérence du réel. » Les Bwa du Mali disent : « Tant que le crapaud n'est pas tombé dans l'eau chaude, il ignore qu'il existe autre chose (que l'eau froide)¹. » Le contexte du proverbe et le symbo-

¹ Pierre DIARRA, *Proverbe et philosophie. Essai sur la pensée des Bwa du Mali*, Paris, Karthala, 2002, p. 94.

lisme des Bwa permettent de préciser que l'eau froide renvoie à une certaine paix, tandis que l'eau chaude indique l'empressement, l'agitation, voire le conflit et la violence. Changer de cadre de vie comporte toujours une certaine violence et, pour être bien comprise, la nouvelle situation doit être mise en rapport avec l'ancienne. De même, l'eau froide doit faire penser à l'eau chaude tout comme la tranquillité doit suggérer l'agitation ou l'inquiétude.

Sortir de chez soi pour aller chez les autres est une expérience qui permet de découvrir comment les autres vivent, différemment, et aussi de percevoir avec un nouveau regard comment on vit soi-même. Chercher à comprendre le sens des différences c'est écouter ce qu'en disent les personnes chez qui on les trouve. Que dit-on, par exemple, de la manière d'accueillir l'étranger, des règles concernant les bonnes manières, le « bien parler » ? Comment communique-t-on selon « les bonnes coutumes » locales ?

Bertrand Evelin se préoccupe de l'histoire de la Bretagne au moment où il va s'en éloigner, comme s'il était nécessaire de retrouver ses racines pour mieux s'ouvrir à l'altérité. Pour sortir de sa coquille, faut-il s'assurer qu'on pourra s'y référer ? Si les autres peuvent expliquer une cohérence qui gagne à être connue, il faut que le missionnaire puisse expliquer à son tour qui il est et la cohérence des personnes avec qui il vivait avant d'être envoyé. La relativité culturelle ainsi dévoilée grâce à la présence du missionnaire, témoin d'une autre culture, favorise une ouverture aux cultures qui portent le message biblique depuis de nombreux siècles.

Pour aller vers les autres, le missionnaire doit vaincre sa timidité et inventer des « stratégies » pour communiquer. Il s'agit, selon Bertrand Evelin, « d'une mise à nu : le passage, déroutant mais nécessaire, du prosélytisme conquérant à la quête d'une vérité toujours à venir ». Qu'un Français se rende en Afrique, au Canada ou ailleurs, le problème reste très concret : « comment entrer en contact avec les autres ? » Comment s'adresser à l'autre de façon naturelle ? Pour Bertrand Evelin, « il n'y a pas de mission sans décentrement ; osons le mot : sans mise à mort ! » Se décentrer pour connaître les autres avant de leur proposer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ; d'où la nécessité, pour le missionnaire, de parler la langue des autres.

La mission : parler la langue des autres

Le missionnaire propose l'Évangile tel qu'il a été inculturé dans son peuple. Quel que soit le peuple, s'il accueille un missionnaire, il entre dans un processus d'accueil du Christ ressuscité. Certains résistent, d'autres l'accueillent et se convertissent. Le missionnaire prend conscience que le Christ le conduit vers une nouvelle manière de vivre la foi chrétienne, en donnant, dans un contexte nouveau, une place prépondérante à la langue locale pour préciser la théologie, l'ecclésiologie et la sotériologie chrétiennes.

Tout étranger est invité à apprendre la langue des personnes qui l'accueillent. Pour le missionnaire, une note supplémentaire doit être précisée. En effet, il s'agit aussi de comprendre les conceptions philosophiques et religieuses des personnes à qui le missionnaire est envoyé. Il faut que le missionnaire soit, à la suite de saint Paul, juif avec les Juifs et grec avec les Grecs. Quels que soient le missionnaire et son profil imaginé – on se forge toujours sa « petite idée » sur « le missionnaire » – on se rend vite compte que chaque missionnaire est différent et qu'il faut l'accueillir tel qu'il est, en toute confiance, en vue d'une commune compréhension de l'inculturation. Selon Jean-Paul II, « le processus d'insertion de l'Église dans les cultures des peuples demande beaucoup de temps : il ne s'agit pas d'une simple adaptation extérieure, car l'inculturation "signifie une intime transformation des authentiques valeurs culturelles par leur intégration dans le christianisme, et l'enracinement du christianisme dans les diverses cultures humaines". C'est donc un processus profond et global qui engage le message chrétien de même que la réflexion et la pratique de l'Église » (*Redemptoris missio* n°52).

Ce processus d'inculturation ou d'interculturalité² permet aux chrétiens vivant de plusieurs cultures de tenir compte des

² Ce terme permet de signifier que l'Évangile arrive rarement dans une seule culture, mais dans des contextes où les hommes et les femmes vivent de plusieurs éléments de diverses cultures, d'où l'articulation entre inculturation et mission *inter gentes* ; voir Pierre DIARRA, « De l'inculturation à l'inter gentes. Un chemin d'un vivre-ensemble », dans Paulin POUCOUTA, Gaston OGUI et Pierre DIARRA (eds.), *Les défis du vivre-ensemble au XXI^e siècle. Contributions à l'occasion des 15 ans de l'Université catholique d'Afrique de l'Ouest*, Paris, Karthala, 2016, p. 167-178.

exigences de l'interculturalité, si chère à Michael Amaladoss et aux théologiens asiatiques. Il faut entrer dans une logique d'échanges entre Églises et cultures diverses, sans peur de désamorcer bien des conflits théologiques. En incarnant l'Évangile dans les cultures du monde, l'Église tente en même temps d'introduire tous les peuples, avec leurs particularités, dans la grande communauté des chrétiens, l'Église universelle.

La joie de l'Évangile comme un parfum

Il est important pour le missionnaire de savoir qu'il va pouvoir partager ses convictions avec diverses personnes. Les valeurs universelles telles que l'accueil, le partage ou la simplicité de vie des populations, peuvent amener le missionnaire, tel M^{sr} Gnonhossou, évêque béninois, à découvrir que « la mission ne consiste pas en premier lieu à enseigner la foi à l'autre mais à faire avec l'autre le chemin de sa rencontre de bonheur, de sa découverte de la présence de Dieu ». Le missionnaire découvre souvent un peuple qui inspire respect par l'attachement à sa culture, l'attention aux femmes, aux personnes âgées et aux enfants. « Ce que, par respect et amour, nous donnons aux autres nous revient sous une autre forme ». Maria Lee présente la joie de se donner, de proposer et de recevoir l'Évangile comme un parfum : « le meilleur chemin d'évangélisation c'est d'être soi-même évangélisé. Ce n'est pas de faire des tas de choses extraordinaires. C'est plutôt de témoigner de la beauté, de la joie de l'Évangile à l'image d'un parfum, en contemplant sans cesse celui qui nous aime, nous transfigure, nous fortifie et nous envoie à la rencontre des frères et des sœurs pour nous donner au service de la venue du Royaume de Dieu. »

Comme l'explique Bertrand Evelin, il faut savoir « vider les poches » devant Dieu : « En dialogue avec d'autres, nous y avons joué les notes de la foi et de la charité, rendu compte de l'espérance qui est en nous, été témoins des joies et des espoirs, des tristesses et des angoisses des hommes et des femmes de ce temps. Désormais, les poches pleines, il nous revenait de déposer cette vie du monde au pied de Celui à qui elle revient. » À chaque peuple l'Église transmet ses valeurs, en assumant ce qu'il y a de

bon dans chaque culture et en la renouvelant de l'intérieur, comme la déclaration conciliaire *Nostra aetate* l'a bien signifié : L'Église « exhorte donc ses fils pour que, avec prudence et charité, par le dialogue et par la collaboration avec ceux qui suivent d'autres religions, et tout en témoignant de la foi et de la vie chrétiennes, ils reconnaissent, préservent et fassent progresser les valeurs spirituelles, morales et socioculturelles qui se trouvent en eux » (n° 2). Par l'inculturation et l'interculturalité, l'Église et tout missionnaire entrent dans un processus qui, loin d'être un chemin d'aliénation, ouvre une voie de libération et de développement intégral grâce à l'Évangile : « c'est à la liberté que vous avez été appelés » dit saint Paul aux Galates (5, 13).

Dans un monde marqué par la pluralité et la relativité, le risque est grand de privilégier ce qui semble sûr, dogmatique, en cédant à des crispations. Annoncer un Dieu qui libère, c'est inviter au dialogue et à la construction commune d'un monde où il fait bon vivre. Les personnes plus ou moins intégristes imaginent souvent des vérités sûres, sans nuances, laissant peu de place à celui qui ne partage pas les mêmes convictions. Elles croient qu'il est inutile de dialoguer si l'interlocuteur n'est pas disposé à changer de religion ; de même elles refusent l'œcuménisme. Il est urgent de privilégier l'amour, l'ouverture de chemins de dialogue et les engagements communs pour faire advenir un règne de justice et de paix.

La mission : entrer en relation, écouter

Plus qu'un « faire », explique Annonciata Mapendo Masirika, la mission engage d'abord dans des relations interpersonnelles. « Dans le dialogue avec mes sœurs en communauté, j'ai pris conscience que la première chose à faire c'était d'entrer en relation avec [cette femme étrangère] à travers des visites régulières. [...] Marginalisée par son entourage, elle s'était repliée sur elle-même et était devenue agressive. » Accepter de ne pas « donner tout de suite ce que l'on a » peut permettre de tisser de bonnes relations et de mieux percevoir l'ampleur des problèmes. On comprend pourquoi, [à propos d'un service d'aide à domicile auprès de personnes âgées], la provinciale des Franciscaines missionnaires de Marie a dit à Maria Lee : « Ce n'est pas une tâche très facile et

c'est fatigant. Mais si tu veux le faire, c'est un travail magnifique, comme franciscaine, pour contacter des personnes isolées. »

Quand « l'immense majorité de la population nigérienne est de religion musulmane, le reste se répartissant entre les diverses confessions chrétiennes et la religion traditionnelle africaine », il est important de ne pas avoir pour seule conception de la mission une proposition de l'Évangile en vue d'amener les populations à se convertir et à adhérer au christianisme. Le missionnaire risque de se décourager assez vite. Le père Leo Laurence a quitté son emploi, sa famille, son pays et a accepté de se former, durant onze ans avec les Missionnaires d'Afrique, pour se retrouver dans la paroisse de Zinder, au Niger, à s'occuper de quelque quatre cents chrétiens dont la plupart sont des « expatriés venus du Bénin, du Togo, du Ghana, du Nigeria, du Burkina Faso et de la Côte d'Ivoire ». Il propose un Évangile pour la paix et la joie, en dialoguant avec les musulmans, parfois en leur faisant des promesses. Après avoir appris que les matériaux [qu'on voulait lui acheter] serviraient à la construction du mur d'enceinte de l'église, le commerçant Issoufou dit : « Selon ma religion, si je vous vends [ces matériaux], j'irai en enfer. » Le missionnaire lui dit : « si jamais vous êtes envoyé en enfer parce que vous m'avez vendu, à moi un chrétien, des marchandises, alors je prendrai votre place pour aller en enfer. » À cette promesse, Issoufou a accepté de prendre l'argent et de vendre les marchandises.

La mission peut consister en une présence : « essayer d'être là, avec eux, sachant très bien que le dialogue n'est parfois qu'un monologue ». Le père Leo comprend que son apostolat de « présence » précède celui du « faire ». Dans un contexte de violence, témoigner de sa vie de foi, de l'Évangile de Jésus-Christ, renvoie réellement au martyre des chrétiens. Ces derniers sont invités à faire preuve de patience et de persévérance dans le dialogue islamo-chrétien pour goûter l'amour et la bonté de Dieu. La construction de la paix est à ce prix.

Contempler et faire un travail sur soi-même

Le baptisé, invité fortement depuis le concile Vatican II à vivre pleinement la mission, ne peut pas faire l'économie de la

contemplation. Il est, à la suite du Christ, un trait d'union entre ses frères et sœurs au sein d'une Église désormais perçue comme sacrement du salut, signe qui réalise ce qu'il signifie. Avec toute l'Église, il est invité à scruter les signes des temps en articulant activités missionnaires et contemplation.

Bertrand Evelin attire l'attention sur le passage de l'évangile de Luc où Jésus envoie les soixante-douze disciples (Lc 10, 1 *sqq*), notamment sur leur retour de mission : « À leur retour, les disciples ne racontent pas ce qu'ils ont fait mais ce qu'ils ont vu : "Seigneur, même les démons nous étaient soumis en ton nom". Ils se définissent comme contemplatifs, scrutateurs des signes des temps. » Il s'agit d'un regard postpascal, à l'affût des signes discrets du Ressuscité au cœur du monde. C'est là que le missionnaire est invité à se former à la liberté et à la dignité, à vivre de façon nouvelle, en comptant sur le Seigneur et en faisant confiance aux personnes vers qui il est envoyé. Selon Maria Lee, une telle confiance est l'« unique bagage pour partir vers le pays » où elle est envoyée. C'est cette confiance qui permet aux « missionnés » d'accueillir facilement le missionnaire et, au-delà, l'Évangile du salut.

La mission est avant tout l'œuvre de Dieu

Étant avant tout l'œuvre de la Trinité, la mission s'enracine dans la foi, dans la confiance en un Dieu qui est lui-même missionnaire, comme le précise Raymond Rossignol. Dans son immense bonté, le Père a envoyé son Fils, l'unique sauveur et l'Esprit, le « protagoniste de toute la mission ecclésiale » (RM n°21). La *missio Dei* renouvelle l'Église, renforce la foi et l'identité chrétienne (RM n°2). Le missionnaire dirige son regard vers toute personne humaine, afin qu'elle se tourne vers le Christ et prenne conscience de l'originalité salvatrice du Verbe incarné (GS n°22). La mission prend sa source en Dieu (Gn 1, 1 ; Jn 1, 1 ; AG n°2-4) et, même si les disciples sont « associés » à la mission du Christ, elle reste essentiellement l'œuvre de Dieu. C'est l'activité de Jésus et de l'Esprit, au cœur même du projet d'amour du Père (Jn 15, 26-27 ; Mt 28, 16-20 ; AG n°3). Parce qu'elle est l'œuvre de la Trinité, la mission se précise dans la prière et la méditation, là même où le

missionnaire est intimement relié à la Trinité, comme l'explique Jean-Paul II (RM n°91).

Selon M^{gr} Gnonhossou, on peut être pauvre et heureux, si l'on accueille un Évangile de la joie (Lc 4, 18-21) et si l'on perçoit l'attention du Seigneur pour les pauvres et les petits. Au Seigneur qui semble l'appeler, Sœur Maria Lee n'hésite pas à demander : « où m'appelles-tu ? » Elle est prête à recevoir humblement l'aide des autres pour discerner la volonté du Seigneur, à lâcher prise et à recevoir une parole d'encouragement, du type : « Maria, confiance ! N'aie pas peur ! Le Seigneur est avec toi ». Pour elle, proposer l'Évangile à des personnes, c'est aussi se laisser évangéliser par elles et vivre tout simplement avec elles. En travaillant auprès de personnes âgées, elle a appris à écouter, à lutter avec elles contre la souffrance de la solitude, l'angoisse des handicaps liés au grand âge, les blessures dans les relations familiales et dans l'Église. En vivant ailleurs dans un pays multiculturel, on apprend à ne pas généraliser. Comme Maria Jesus de Souza, reconnaître que le Seigneur est le Maître de la mission peut être une source de courage. Le témoin doit être convaincu que le Seigneur donnera « les grâces nécessaires » pour relever tous les défis, en particulier pour aider les pauvres, les malades et les vieillards abandonnés.

L'avenir de l'évangélisation passe par les échanges entre Églises

Pour Raymond Rossignol, « l'avenir de l'évangélisation passe par l'échange entre Églises » ; le dynamisme des jeunes Églises doit être partagé et l'Église qui a reçu doit pouvoir donner à son tour. Faut-il dire que les Églises « du Nord » sont réduites à appeler au secours les Églises « du Sud » ? Il ne s'agit pas de faire venir en Occident des prêtres et des religieuses d'ailleurs pour « dépanner », « boucher un trou », comme l'écrit Raymond Rossignol, en critiquant cette manière de voir les échanges. Il s'agit de soutenir le dynamisme missionnaire partout dans le monde, de renforcer les signes de fraternité et de communion, en étant convaincu que « Dieu a distribué ses dons multiples dans une diversité de cultures ». Raymond Rossignol insiste sur l'importance de ces

échanges entre Églises : « Le missionnaire étranger ne devrait pas être considéré comme la roue de secours (dont on aurait aimé se passer !) ; son arrivée devrait être vue comme une aubaine permettant de découvrir d'autres façons de concevoir la vie chrétienne, de prier, etc. [...] il est essentiel de lui faire confiance. » Et il s'interroge : « L'Église de France est-elle prête à confier d'importantes responsabilités, et pas seulement au niveau diocésain, à des missionnaires venus d'ailleurs ? »

Comment témoigner de l'amour dans un monde violent, sinon en multipliant les signes de dialogue, de fraternité et de paix ? Les échanges entre Églises, où s'engagent des prêtres, des religieux, des religieuses et des laïcs dans la mouvance de l'encyclique *Fidei donum*, sont des signes forts pour le monde. Celui-ci est de plus en plus confronté au nationalisme et au rejet de l'étranger, du migrant et de toutes les personnes qui quittent leur pays pour aller là où les conditions de vie sont plus humaines, en fuyant les guerres, les persécutions et autres fléaux. Comment coopérer entre Églises et même entre pays pour favoriser la lutte contre la guerre, la pauvreté, l'oppression et les persécutions de toutes sortes ? Comment nos contemporains peuvent-ils s'organiser, ici comme ailleurs et tous ensemble, afin que chacun soit plus libre pour chercher Dieu, travailler avec d'autres pour plus de justice, de paix et d'amour ?

La mission peut être une aventure douloureuse quand les missionnaires se rendent dans des lieux où règnent la guerre et des tensions sociales. Cependant, elle exprime la préoccupation de la Trinité qui veut que toute personne humaine soit sauvée et parvienne à la connaissance de la vérité (1 Tm 2, 3-7). Tous les « disciples-missionnaires », d'ici et d'ailleurs, peuvent témoigner, ici et ailleurs, du dynamisme missionnaire et des richesses des Églises, de l'espérance et des attentes des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Ensemble, tous sont invités à vivre, de multiples manières, les échanges entre Églises, la fraternité, la communion et l'amour révélés en Jésus-Christ.

Pierre DIARRA

L'Exhortation Amoris lætitia

Un tournant magistériel

Luis MARTÍNEZ SAAVEDRA

Théologien laïc au service de l'archidiocèse de Luxembourg, Luis Martínez Saavedra enseigne à l'Institut international Lumen Vitæ de Bruxelles. Il est aussi directeur de la collection « La part-Dieu » aux éditions Lessius.

L'Exhortation apostolique post-synodale *sur l'amour dans la famille* est un document magistériel qui cristallise l'ouverture d'esprit du pape François¹. Comme c'était le cas dans *Evangelii gaudium* (sa feuille de route) et *Laudato si'* (son vibrant appel pour la sauvegarde de la maison commune), la sagesse pastorale du pape latino-américain y aborde des sujets à la fois importants et délicats, mettant l'accent sur la personne et la

¹ Dans la longue série des notes (391), une première chose est frappante : certes, François cite le magistère des papes (6 fois Paul VI ; 43 fois Jean-Paul II ; 8 fois Benoît XVI), Vatican II (20 fois GS ; 5 fois LG), des théologiens (15 fois Thomas d'Aquin), des conférences épiscopales (Espagne, Corée, Argentine, Mexique, Colombie, Chili, Australie, Italie et une fois Aparecida), la *Relatio Synodi* de 2014 (52 fois) et la *Relatio finalis* de 2015 (79 fois). Mais il cite aussi Eric Fromm, Joseph Pieper, Gabriel Marcel, Dietrich Bonhoeffer, Martin Luther King et trois écrivains sud-américains : Jorge Luis Borges, Octavio Paz et Mario Benedetti. Il y a même une référence au film danois *Le festin de Babette* (au n°129). Il est également significatif que les positions les plus ouvertes de l'Exhortation soient fondées directement dans l'Évangile, dans la constitution *Gaudium et spes* de Vatican II et dans le magistère récent du même pape François, cité en 81 occurrences.

miséricorde plutôt que sur la défense doctrinaire des principes. Dès le début, il avertit que son intention n'est pas de clore le débat par une intervention magistérielle (3)². Bien au contraire, en accord avec sa compréhension du ministère pastoral de l'évêque de Rome et sa logique du « polyèdre » (4), il croit que « dans chaque pays ou région, peuvent être cherchées des solutions plus inculturées, attentives aux traditions et aux défis locaux » (3). En vue de dépasser le rigorisme moral et doctrinaire par la « logique de la miséricorde pastorale » (307-312), le pape François met en exergue une nouvelle dynamique pastorale : « accompagner, discerner et intégrer la fragilité » ; tel est l'intitulé du chapitre huit qui donne sa cohérence à toute l'Exhortation.

La première partie de la présente réflexion survole de manière globale l'Exhortation du Pape, s'efforçant d'attirer l'attention sur les sujets-clefs qui manifestent certains déplacements sous-jacents au magistère du Pape. La deuxième partie explicite quelques-uns de ces déplacements théologico-pastoraux qui apparaissent à la lecture de l'Exhortation et qui ne manqueront pas d'interpeller la pratique des communautés chrétiennes.

Un survol de l'Exhortation

Réalité et défis de la famille

Le **premier chapitre** de l'Exhortation est un beau rappel de la place de la famille à travers la Bible. Par ce parcours, le pape François réussit à sortir du piège apologétique réduisant la famille aux seules questions liées à la morale sexuelle et à l'indissolubilité du mariage chrétien (9-30). Au cœur du **chapitre deux** (31-57), le Pape critique une pastorale familiale habituée à insister « seulement sur des questions doctrinales, bioéthiques et morales, sans encourager l'ouverture à la grâce » et qui a « du mal à présenter le mariage davantage comme un parcours dynamique de développement et d'épanouissement, que comme un poids à supporter toute la vie » (37). Il critique aussi le fait de ne pas laisser

² Dans cet article, toutes les références constituées d'un simple chiffre renvoient aux paragraphes de l'exhortation *Amoris laetitia* (N.D.L.R.).

de « place à la conscience des fidèles qui souvent répondent de leur mieux à l'Évangile avec leurs limites et peuvent exercer leur propre discernement dans des situations où tous les schémas sont battus en brèche » (*ibid.*). Il rappelle aussi que si le pasteur doit bien « former les consciences », il ne peut pas « prétendre [se] substituer à elles » (*ibid.*). De même, pour le Pape, « il ne sert à rien non plus d'imposer des normes par la force de l'autorité » (35). Et il invite à l'autocritique :

Nous devons être humbles et réalistes, pour reconnaître que, parfois, notre manière de présenter les convictions chrétiennes, et la manière de traiter les personnes ont contribué à provoquer ce dont nous nous plaignons aujourd'hui. C'est pourquoi il nous faut une salutaire réaction d'autocritique. D'autre part, nous avons souvent présenté le mariage de telle manière que sa fin unitive, l'appel à grandir dans l'amour et l'idéal de soutien mutuel, ont été occultés par un accent quasi exclusif sur le devoir de la procréation. Nous n'avons pas non plus bien accompagné les nouveaux mariages dans leurs premières années, avec des propositions adaptées à leurs horaires, à leurs langages, à leurs inquiétudes les plus concrètes. D'autres fois, nous avons présenté un idéal théologique du mariage trop abstrait, presque artificiellement construit, loin de la situation concrète et des possibilités effectives des familles réelles. Cette idéalisation excessive, surtout quand nous n'avons pas éveillé la confiance en la grâce, n'a pas rendu le mariage plus désirable et attractif, bien au contraire ! (36)

Vocation de la famille, amour et fécondité

Le **chapitre trois** présente la vocation de la famille dans la continuité du projet de Dieu (58-66). Le Pape rappelle l'enseignement du Concile, notamment les numéros 47-52 de *Gaudium et spes* sur « la promotion de la dignité du mariage et de la famille », qui a « qualifié le mariage de communauté de vie et d'amour (cf. n° 48) » (67). Puis, l'Exhortation se penche sur les « Semences du Verbe et [les] situations imparfaites » des familles réelles (76-79), en rappelant aux pasteurs leur « obligation de bien discerner les diverses situations », parce que

le degré de responsabilité n'est pas le même dans tous les cas et il peut exister des facteurs qui limitent la capacité de décision. C'est pourquoi, tout en exprimant clairement la doctrine, il faut éviter

des jugements qui ne tiendraient pas compte de la complexité des diverses situations ; il est également nécessaire d'être attentif à la façon dont les personnes vivent et souffrent à cause de leur condition (79).

À la suite de l'hymne à l'amour de saint Paul, le **chapitre quatre** est un chant à l'amour dans le mariage (91-122). En un langage encourageant et plein de fraîcheur, le Pape offre une « vision positive de la sexualité » et d'autres réalités propres à la vie des époux : la vie en commun, l'amitié (123-125) ; la joie et la beauté (126-130) ; l'amour du couple qui, comme le vin, « se bonifie avec le temps » (131-135) ; le dialogue (136-141) ; l'amour passionné, sexuel (142) ; les émotions (143-146) et la transformation de l'amour en « complicité » (163-164). Les époux sont invités à « être assez libre(s) pour accepter que le plaisir trouve d'autres formes d'expression dans les différents moments de la vie, selon les besoins de l'amour mutuel » (149). Le Pape insiste sur le fait que l'érotisme est « un don de Dieu qui embellit la rencontre des époux » (152).

Le **chapitre cinq**, « l'amour qui devient fécond », appelle à la « paternité responsable », qui n'est pas conçue comme une « procréation illimitée ou un manque de conscience de ce qui est engagé dans l'éducation des enfants, mais plutôt la possibilité donnée aux couples d'user de leur liberté inviolable de manière sage et responsable, en prenant en compte les réalités sociales et démographiques aussi bien que leur propre situation et leurs désirs légitimes » (167). Le Pape reprend la doctrine de Vatican II pour affirmer aussi que « le mariage n'est pas institué en vue de la seule procréation » (178). Il place la fécondité de la famille dans l'horizon plus large de la société elle-même, dans laquelle elle est appelée à laisser son empreinte de justice (183). Même le rapport des familles à l'Eucharistie est situé dans cette optique, puisque l'appel que l'apôtre adresse à ceux qui mangent le corps du Seigneur « indignement » est

un sérieux avertissement aux familles qui s'enferment dans leur confort et s'isolent, mais plus particulièrement aux familles qui demeurent indifférentes à la souffrance des familles pauvres et se trouvant le plus dans le besoin. [...] « La mystique » du Sacrement a un caractère social. Lorsque ceux qui communient refusent de

s'engager pour les pauvres et les souffrants ou approuvent différentes formes de division, de mépris et d'injustice, l'Eucharistie est reçue de façon indigne. En revanche, les familles qui se nourrissent de l'Eucharistie dans une disposition appropriée, renforcent leur désir de fraternité, leur sens social et leur engagement en faveur des personnes dans le besoin (186).

Quelques perspectives pastorales

Au **chapitre six**, devant le déficit de préparation des ministres ordonnés pour faire face aux « problèmes complexes actuels des familles », le Pape avance que « l'expérience de la vaste tradition orientale des prêtres mariés pourrait être utile » (202). De même, dans le cadre d'une Église qui annonce l'Évangile de la famille, la paroisse est décrite comme « une famille de familles » (202) qui accompagne le cheminement de celles-ci lors des crises, des angoisses et des difficultés, et même lors des ruptures, des divorces et d'autres situations complexes (205-258). Abordant la problématique des ruptures et des divorces dans les couples avec la souffrance qui en résulte – il y reviendra au chapitre huit –, le Pape admet que « il y a des cas où la séparation est inévitable. Parfois, elle peut devenir moralement nécessaire » (241).

Il rappelle avec force que les personnes divorcées remariées « font partie de l'Église, qu'elles “ne sont pas excommuniées” et qu'elles ne sont pas traitées comme telles car elles sont incluses dans la communion ecclésiale » (243). Cette réalité, douloureuse, exige un « discernement attentif » et un accompagnement respectueux, « en évitant tout langage et toute attitude qui fassent peser sur eux un sentiment de discrimination ; il faut encourager leur participation à la vie de la communauté » (*ibid.*).

Ce chapitre aborde aussi la délicate question des homosexuels. L'Exhortation le fait « en réaffirmant d'abord et avant tout que chaque personne, indépendamment de sa tendance sexuelle, doit être respectée dans sa dignité et accueillie avec respect, avec le soin d'éviter “toute marque de discrimination injuste” et particulièrement toute forme d'agression et de violence » (250). Le Pape exhorte à « assurer un accompagnement respectueux des familles, afin que leurs membres qui manifestent une tendance homo-

sexuelle puissent bénéficier de l'aide nécessaire pour comprendre et réaliser pleinement la volonté de Dieu dans leur vie » (*ibid.*).

Renforcer l'éducation des enfants

Au **chapitre sept**, l'Exhortation invite à « renforcer l'éducation des enfants », non par préoccupation obsessionnelle et inquisitrice, mais par souci de faire route avec eux et de leur fournir les outils nécessaires à leur développement humain (260-262), notamment dans la transmission des valeurs humaines et sociétales (263-273). Dans ce cadre, le Pape insiste sur l'éducation sexuelle (280-286). Il est intéressant de voir que l'Exhortation s'ouvre à une nouvelle conception de la sexualité qui va au-delà de la seule identification biologique à un sexe :

On ne peut pas non plus ignorer que dans la configuration de sa propre manière d'être, féminine ou masculine, ne se rejoignent pas seulement des facteurs biologiques ou génétiques, mais de multiples éléments qui ont à voir avec le tempérament, l'histoire familiale, la culture, les expériences vécues, la formation reçue, les influences des amis, des proches et des personnes admirées, ainsi que d'autres circonstances concrètes qui exigent un effort d'adaptation. [...] le masculin et le féminin ne sont pas quelque chose de rigide (286).

Le chapitre se termine sur une invitation à une « catéchèse familiale » à travers laquelle « la famille devient évangélisatrice » non seulement par l'annonce explicite de l'Évangile, mais aussi par « la solidarité envers les pauvres, l'ouverture à la diversité des personnes, la sauvegarde de la création, la solidarité morale et matérielle envers les autres familles, surtout les plus nécessiteuses, l'engagement pour la promotion du bien commun, notamment par la transformation des structures sociales injustes à partir du territoire où elle vit, en pratiquant les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle » ; les familles peuvent ainsi devenir « des Églises domestiques et un ferment d'évangélisation dans la société » (290).

Accompagner, discerner et intégrer la fragilité

Le **chapitre huit**, le plus long, est sans aucun doute le plus interpellant. Son intitulé donne le ton : « accompagner, discerner et

intégrer la fragilité ». Dans le contexte de l'Année jubilaire consacrée à la miséricorde (309), ce chapitre insiste sur le besoin de l'Église d'« accompagner d'une manière attentionnée ses fils les plus fragiles, marqués par un amour blessé et égaré, en leur redonnant confiance et espérance, comme la lumière du phare d'un port ou d'un flambeau placé au milieu des gens pour éclairer ceux qui ont perdu leur chemin ou qui se trouvent au beau milieu de la tempête », sans oublier que, souvent, « la mission de l'Église ressemble à celle d'un hôpital de campagne » (291). Il invite aussi à valoriser ce qu'il y a de « constructif » dans la situation de ceux qui ne vivent pas pleinement l'idéal du mariage chrétien (292). « Il s'agit de les accueillir et de les accompagner avec patience et délicatesse » (294).

Le Pape manifeste sa conviction que « la route de l'Église est celle de ne condamner personne éternellement » et demande d'« éviter des jugements qui ne tiendraient pas compte de la complexité des diverses situations », d'« être attentif à la façon dont les personnes vivent et souffrent à cause de leur condition » (296). Il encourage un « regard différencié » sur chaque situation, en sachant qu'il n'existe pas de « recettes simples » (298). Il faut chercher à les intégrer et non pas à exclure, parce que « l'Esprit Saint déverse en eux des dons et des charismes pour le bien de tous ». Et le Pape ajoute : « Non seulement ils ne doivent pas se sentir excommuniés, mais ils peuvent vivre et mûrir comme membres vivants de l'Église, la sentant comme une mère qui les accueille toujours, qui s'occupe d'eux avec beaucoup d'affection et qui les encourage sur le chemin de la vie et de l'Évangile » (299).

Discernement pastoral

Par conséquent, il rejette « une nouvelle législation générale du genre canonique, applicable à tous les cas » (300). Au lieu de cela, le Pape demande un exercice de « discernement pastoral » (*ibid.*) qui prenne en compte la « loi de gradualité » (295) en accord avec la « logique de la miséricorde pastorale » (307-312). François dénonce le comportement de ceux qui cherchent à contrôler la grâce, oubliant que « l'Église n'est pas une douane », mais « la maison paternelle où il y a de la place pour chacun avec sa vie difficile »

(310). Ne s'arrêter que sur des considérations legalistes, sans tenir compte des circonstances atténuantes et des conditionnements (301-303), « est mesquin » (304) ; pour le Pape, « il n'est plus possible de dire que tous ceux qui se trouvent dans une certaine situation dite "irrégulière" vivent dans une situation de péché mortel, privés de la grâce sanctifiante » (301).

Par conséquent, un Pasteur ne peut se sentir satisfait en appliquant seulement les lois morales à ceux qui vivent des situations « irrégulières », comme si elles étaient des pierres qui sont lancées à la vie des personnes. C'est le cas des cœurs fermés, qui se cachent ordinairement derrière les enseignements de l'Église « pour s'asseoir sur la cathèdre de Moïse et juger, quelquefois avec supériorité et superficialité, les cas difficiles et les familles blessées (305).

Cette réalité incontournable des couples divorcés remariés, doit donc être prise au sérieux par les ministres et les communautés dans la pastorale concrète, sans oublier que « en toute circonstance, face à ceux qui ont des difficultés à vivre pleinement la loi divine, doit résonner l'invitation à parcourir la *via caritatis*. La charité fraternelle est la première loi des chrétiens » (306). Courageusement, François va jusqu'à ouvrir une porte vers l'admission à la communion des personnes vivant en-deçà de l'idéal du mariage chrétien, comme il le consigne à la note 351 :

Dans certains cas, il peut s'agir aussi de l'aide des sacrements. Voilà pourquoi, « aux prêtres je rappelle que le confessionnal ne doit pas être une salle de torture mais un lieu de la miséricorde du Seigneur » (*Evangelii gaudium* 44). Je souligne également que l'Eucharistie « n'est pas un prix destiné aux parfaits, mais un généreux remède et un aliment pour les faibles » (*ibid.* 47).

Miséricorde et patience

Le Pape ne nie pas l'idéal chrétien du mariage, mais il insiste sur le besoin d'« accompagner avec miséricorde et patience les étapes possibles de croissance des personnes qui se construisent jour après jour » en ouvrant la voie à « la miséricorde du Seigneur qui nous stimule à faire le bien qui est possible » (308). Bien que compréhensif à l'égard de « ceux qui préfèrent une pastorale plus rigide qui ne prête à aucune confusion », il les invite à changer de

logique : « Jésus Christ veut une Église attentive au bien que l'Esprit répand au milieu de la fragilité : une Mère qui, en même temps qu'elle exprime clairement son enseignement objectif, "ne renonce pas au bien possible, même [si elle] court le risque de se salir avec la boue de la route" (EG 45) » (308).

En rappelant que « la miséricorde est le pilier qui soutient la vie de l'Église » (310), et en continuité avec *Evangelii gaudium*, le Pape demande un changement de logique pour entrer dans la « logique de la miséricorde pastorale » qui, bâtie sur « la compassion avec les personnes fragiles », doit « éviter les persécutions ou les jugements trop durs ou impatientes [parce que] l'Évangile lui-même nous demande de ne pas juger et de ne pas condamner » (308). Cette logique pastorale fondée sur la « primauté de la charité » remet en question une certaine praxis de sévérité pastorale qui va à l'encontre de l'Évangile jusqu'à le nier à terme : « Nous posons tant de conditions à la miséricorde que nous la vidons de son sens concret et de signification réelle, et c'est la pire façon de liquéfier l'Évangile » (311).

Le chapitre huit se clôt sur une invitation à dépasser une « morale bureaucratique froide » par « un discernement pastoral empreint d'amour miséricordieux, qui tend toujours à comprendre, à pardonner, à accompagner, à attendre, et surtout à intégrer » (312). Dans ce nouveau contexte pastoral, il invite « les fidèles qui vivent des situations compliquées, à s'approcher avec confiance de leurs pasteurs ou d'autres laïcs qui vivent dans le dévouement au Seigneur pour s'entretenir avec eux » (*ibid.*).

Spiritualité matrimoniale et familiale

Le **dernier chapitre** est le plus bref, mais pas le moins significatif. Le Pape aborde la spiritualité matrimoniale et familiale d'une façon encourageante et libératrice. Il définit la communion matrimoniale comme un temple de la Trinité (314), où tous les gestes quotidiens deviennent porteurs de spiritualité (315) : « Les moments de joie, le repos ou la fête, et même la sexualité, sont vécus comme une participation à la vie pleine de sa Résurrection. Les conjoints constituent par divers gestes quotidiens ce lieu

théologal où l'on peut faire l'expérience de la présence mystique du Seigneur ressuscité » (317). C'est la « spiritualité de l'amour exclusif et libre » en laquelle les époux vivent « le sens de l'appartenance complète à une seule personne. [Ils] assument ce défi et le désir de vieillir et de se consumer ensemble et ainsi ils reflètent la fidélité de Dieu » envers l'humanité qu'il aime (319). Toute la vie du couple, comme celle de la famille tout entière, devient un « reflet de l'amour divin qui console par la parole, le regard, l'aide, la caresse, par l'étreinte » (321).

En ce sens, « vouloir fonder une famille, c'est se décider à faire partie du rêve de Dieu, choisir de rêver avec lui, vouloir construire avec lui, se joindre à lui dans cette épopée de la construction d'un monde où personne ne se sentira seul » (*ibid.*). Au sein de la famille « jaillit la tendresse, capable de susciter en l'autre la joie de se sentir aimé » (323). Sous l'impulsion de l'Esprit, la famille s'ouvre vers les autres, « surtout vers les pauvres et les abandonnés », participant ainsi à la « maternité de l'Église ». Cet « amour social, reflet de la Trinité, est en réalité ce qui unifie le sens spirituel de la famille et sa mission extérieure [...], en étant en même temps une Église domestique et une cellule vitale pour transformer le monde » (324).

Quelques déplacements théologico-pastoraux

Depuis son exhortation *Evangelii gaudium*, en passant par l'encyclique *Laudato si'*, François invite l'Église entière à vivre quelques déplacements³ lui permettant de sortir de son inertie. Dans cette deuxième partie, nous attirons l'attention sur quelques-uns de ces déplacements, notamment sur la morale familiale et sexuelle ainsi que sur le ministère pétrinien. Cet exercice semble important eu égard aux résistances provoquées par la nouvelle dynamique que le Pape veut imprimer à l'Église.

³ Dans la méthodologie formative de l'Institut Lumen Vitæ (Bruxelles), nous demandons aux étudiants d'être attentifs aux « déplacements » qui ont lieu dans leur propre vie, dans les connaissances acquises et dans les processus institutionnels. Ce choix méthodologique permet aux étudiants d'entamer une démarche continue de discernement pastoral.

Déplacements sur la morale concernant la famille et la sexualité

De l'immobilisme doctrinal à l'adaptation de l'Évangile aux réalités humaines

Plusieurs détracteurs du pape François ont insisté sur le fait qu'*Amoris lætitia* ne comporte ni changement doctrinal ni changement disciplinaire. Certainement, ils se trompent. Sans que soit mise en cause la fidélité à l'Évangile et à l'Homme (Paul VI), les adaptations de toute sorte, même doctrinales, se sont succédé les unes aux autres à travers les siècles⁴. Il suffit de penser à la liberté de conscience, à la liberté de religion ou bien au dépassement du modèle de l'Église société parfaite par celui de l'Église peuple de Dieu : autant de changements opérés au concile Vatican II. Par son approche et son langage nouveaux, en dialogue avec le monde contemporain, le magistère du pape François concernant la famille réussit à donner un nouveau cap à la barque de l'Église. Ne pas vouloir le voir ou l'accepter peut révéler une quête excessive de certitudes rassurantes ou, tout simplement, de la mauvaise foi⁵. Par la foi, nous croyons que l'Esprit est à l'œuvre dans le monde et qu'il fait toutes choses nouvelles. Le magistère du pape François dépasse les vieux schémas légalistes, éloignés de la réalité du monde et cantonnés dans la sécurité étriquée du légalisme, pour inviter pasteurs et fidèles à vivre dans la joie et la liberté de l'amour.

De la centralité de la doctrine à la centralité des personnes

Avec cette Exhortation, le magistère du pape François opère un vrai tournant dans la façon de comprendre et d'aborder la famille et la sexualité avec tous ses aléas. Le centre de gravité de la réflexion se déplace de la doctrine aux personnes réelles avec leurs joies et leurs souffrances. La doctrine est confrontée à ces réalités et

⁴ À ce propos, j'invite à lire le livre de Bernard SESBOÛÉ, *Histoire et théologie de l'infailibilité de l'Église*, Namur, Lessius, 2013 ; ou bien celui que vient de faire paraître l'historien jésuite John O'MALLEY, *Une histoire des papes. De Pierre à François*, Namur, Lessius, 2016.

⁵ La référence explicite à Erich FROMM, auteur de *La peur de la liberté*, pourrait être lue comme un appel en filigrane à sortir de cette attitude malsaine.

reliée à la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ qui nous a révélé la philanthropie du Père. Ainsi, sans nier la place de la doctrine, qui n'est pas celle de l'Évangile, le Pape invite pasteurs et fidèles à exercer leur discernement face aux situations complexes auxquelles sont confrontées les familles. Cet appel au discernement est aussi un appel au respect des consciences des fidèles et de leur responsabilité. Pour le successeur de Pierre, la complexité de la réalité est telle qu'elle empêche tout automatisme dans l'application de la norme (2 ; 300 ; 302 ; 304-306); pour lui, la seule norme universelle est celle du primat de la miséricorde et de la *via caritatis* (306).

D'une morale de la norme à une morale de discernement

Dans sa démarche d'une pastorale de la miséricorde, *Amoris lætitia* passe d'une morale abstraite, de principes généraux, à une morale de discernement⁶ selon laquelle, même dans les pires situations humaines, on peut et on doit discerner ce qu'il y a de bon, « de grâce », parce que tout individu est toujours aimé et soutenu par l'Esprit de miséricorde. Cette morale met en avance la conscience des sujets qui prennent les décisions et s'ouvre aux nouveaux développements, parce qu'elle reconnaît que l'histoire humaine est un lieu de révélation du projet de Dieu. C'est la vieille question du « discernement des signes des temps » du concile Vatican II (GS 4 et 11).

Dans le clair-obscur de la vie humaine, la morale chrétienne ne peut plus en rester à l'application d'une norme : comme dans la pratique de Jésus, il s'agit de devenir proche de ceux qui souffrent pour les aider à se mettre debout et à aller de l'avant, même si cela implique la transgression de la Loi. C'est l'invitation à penser et à agir en tenant compte de la « loi de gradualité » (295). Ce chemin

⁶ Quelques ouvrages hispanophones fondamentaux de théologie morale bien connus du pape François : Marciano VIDAL (rédemptoriste espagnol), *Frente al rigorismo moral: benignidad pastoral* (Face au rigorisme moral: bonté pastorale), Madrid, PS editorial, 1986 ; *Moral de opción fundamental y de actitudes* (Morale de l'option fondamentale et des attitudes), Madrid, San Pablo, 1994 ; *Dios misericordioso y consciencia moral* (Dieu miséricordieux et conscience morale), Madrid, PS editorial, 2000 ; voir aussi Tony MIFSUD (jésuite), *Moral de discernimiento* (Morale de discernement), Santiago, San Pablo, 1994.

de discernement implique, pour le pasteur et la communauté chrétienne tout entière, d'opposer au rigorisme moral la bonté pastorale comme attitude fondamentale, fruit de la conscience que la miséricorde est l'attribut qui définit le Dieu des chrétiens.

D'une sexualité de la culpabilité à la joie de l'amour

Consacrés à l'amour, les chapitres quatre et cinq sont, selon le Pape, le cœur d'*Amoris lætitia* (6). Il y présente une « vision positive de la sexualité » ; pour lui, l'amour passionné, sexuel (142), érotique des couples sont « un don de Dieu qui embellit la rencontre des époux » (152). Ces propos de l'Exhortation sur l'érotisme (150-152) sont un vrai clin d'œil à ceux qui ressassent comme un slogan la non-évolution de la doctrine⁷ ; en effet, il suffit de se souvenir que, pour la doctrine commune séculaire, l'érotisme était « un mal permis ou [...] un poids à tolérer pour le bien de la famille » (152). Bien des couples en ont souffert, en particulier les femmes qui ont dû réprimer leur sexualité. La culpabilisation à propos de la sexualité est sans aucun doute devenue une des causes du rejet du sacrement de la réconciliation⁸ puis de l'Église, une des causes de l'exode silencieux des fidèles.

D'une famille repliée sur elle-même à une famille tournée vers le monde

Dans la ligne de la doctrine traditionnelle de l'Église, la famille est, pour François, un bien social qui doit être protégé (44). L'accent est mis sur l'accompagnement des familles devant faire face à une « logique de marché » qui doit être dénoncée comme étant la source principale des discriminations, de la pauvreté et de la violence. En même temps, les familles sont vues comme un lieu de socialisation et d'engagement pour la justice en vue de la

⁷ Le livre du jésuite espagnol José Ignacio GONZÁLEZ-FAUS, *La autoridad de la verdad. Momentos oscuros del magisterio eclesialístico* (L'autorité de la vérité. Moments obscurs du magistère ecclésiastique), Santander, Sal Terræ, 2006, ne laisse aucun doute à ce propos.

⁸ Le confessionnal est devenu, dans l'imaginaire collectif, une intromission aujourd'hui inacceptable dans la conscience personnelle et même une sorte de « salle de torture ». Voir à ce propos Uta RANKE-HEINEMANN, *Des eunuques pour le royaume des cieux. L'Église catholique et la sexualité*, Paris, Laffont, 1990 ; Guy BECHTEL, *La chair, le Diable et le confesseur*, Paris, Plon, 1994.

transformation sociale et la sauvegarde de la maison commune. Cet engagement est présenté comme le cœur de la spiritualité de la famille. En ce sens, *Amoris lætitia* sort d'une fixation sur la morale sexuelle à laquelle une partie du magistère papal en était restée ces dernières décennies et place la famille là où se joue l'avenir de l'humanité. C'est une approche neuve qui, en devenant axe majeur de la pastorale familiale, sera sans aucun doute porteuse d'un nouveau dynamisme.

Déplacements sur le ministère pétrinien

De l'oubli à la prise au sérieux du sensus fidei

La consultation des fidèles de la base contribue à la revalorisation du *sensus fidei* qui, comme le rappellent le Concile et le pape François, ne peut être ignoré sous peine de défaillance ecclésiologique (LG 12 ; EG 119-120). Il est tout à fait évident que, en ce qui concerne la sexualité et la famille, la distance est importante entre la perception du peuple et celle du magistère ; sur certaines questions, comme celle de la fécondité par exemple, nous sommes confrontés à sa non-réception pratique par l'immense majorité des chrétiens et chrétiennes de base. À cela s'ajoute le magistère des théologiens qui sont aussi très embarrassés par les prises de positions venant du magistère pontifical à ce sujet. Cette ouverture signifie donc certainement un tournant dans l'exercice du magistère pontifical. L'attention au *sensus fidei* oriente vers une nouvelle façon d'être Église dans le monde d'aujourd'hui.

Du centralisme romain à la collégialité

Lors des deux Assemblées du Synode sur la famille, les Pères ont pu expérimenter la grande diversité des réalités pastorales. Pour comprendre et valoriser cette immense diversité sans pour autant brader l'unité de la communauté chrétienne, l'image du « polyèdre » est d'une grande pertinence (4 ; EG 236). Le pape François n'a cessé de valoriser la diversité ecclésiale et d'appeler à un exercice de la synodalité à tous les niveaux de la communauté chrétienne. *Amoris lætitia* ne fait pas exception. Dans le seul fait qu'il se réfère constamment aux conférences épiscopales (une

vingtaine), qu'il les invite à prendre leurs responsabilités au niveau local, notamment par l'appel à une nécessaire recherche « de solutions plus inculturées » (3), et qu'il valorise la diversité ecclésiale des Pères, on voit le signe d'un tel tournant dans le ministère pétrinien. Ce déplacement n'est autre qu'une prise au sérieux de l'ecclésiologie de Vatican II touchant la collégialité.

À maintes reprises, le Pape insiste sur le rôle fondamental et la grande liberté d'action des évêques (244) ; ce sont eux qui doivent « exercer un discernement pastoral adapté [au] bien spirituel » des personnes (249) ; ce sont eux qui doivent donner des orientations (300). De concert avec les théologiens, ils sont appelés à « approfondir librement certaines questions doctrinales, morales, spirituelles et pastorales » (2). Le Pape est conscient que ce sont les communautés locales dans leur diversité « qui devront élaborer des propositions plus pratiques et plus efficaces, qui prennent en compte aussi bien les enseignements de l'Église que les nécessités et les défis locaux » (199).

D'une compréhension monolithique de la foi à l'acceptation d'une diversité théologique et disciplinaire

Conscient que l'unité dans la foi, dont le successeur de Pierre est le garant, permet une diversité dans la compréhension théologique de celle-ci, le magistère du pape François actualise Vatican II :

Conservant l'unité dans ce qui est nécessaire, que tous, dans l'Église, chacun selon la charge qui lui est confiée, gardent la liberté qui leur est due, qu'il s'agisse des formes diverses de la vie spirituelle et de la discipline, de la variété des rites liturgiques, et même de l'élaboration théologique de la vérité révélée ; et qu'en tout ils pratiquent la charité. De la sorte, ils manifesteront toujours plus pleinement la véritable catholicité et apostolicité de l'Église (*Unitatis redintegratio* 4).

Ainsi, devant la confrontation entre les deux tendances qui se côtoient dans l'Église – l'une plus rigoriste et attachée à la doctrine et à la norme morale (les « cœurs fermés » du n° 305), l'autre plus évangélique, attentive au sort des personnes et conforme à la loi de gradualité –, *Amoris lætitia* ouvre quelques portes en plaçant la doctrine dans la dynamique de la *via caritatis*. Dès le début de

l'Exhortation, le Pape rejette avec force « la prétention de tout résoudre en appliquant des normes générales ou bien en tirant des conclusions excessives à partir de certaines réflexions théologiques » (2). Pour lui, la réalité des couples est beaucoup plus complexe et mérite d'être traitée avec délicatesse en plaçant au centre la personne et la miséricorde de Dieu. En effet, la miséricorde est la clef qui permet de vérifier la pertinence de toute théologie et de toute praxis pastorale (311).

D'un magistère papal d'en haut, à un magistère d'échange fraternel et collégial cherchant à convaincre plutôt qu'à vaincre

Exerçant de façon remarquable son ministère de l'unité, le Pape, plutôt que de condamner ou de recourir à l'argument d'autorité, cherche avec patience à répondre à chaque argument des conservateurs et à les convaincre de l'opportunité d'un changement de perspective :

– À ceux qui refusent la communion aux couples divorcés remariés sous prétexte que leur situation va à l'encontre de l'analogie entre le mariage chrétien et l'union du Christ avec l'Église, il propose de valoriser dans ces couples ce qu'il y a de constructif, de se souvenir que toute analogie est toujours imparfaite (72-73) et que, par conséquent, il ne faut pas faire peser sur les couples cette « terrible charge » (122) ;

– À ceux qui pensent que les divorcés remariés ne peuvent pas profiter de la doctrine des « conditionnements » parce qu'ils savent que leur situation est objectivement contraire à la doctrine ecclésiale, il rappelle en détail ce que sont les circonstances atténuantes dans le discernement pastoral (301-306) ;

– À ceux qui demandent aux couples remariés de vivre « en frères et sœurs », il rappelle l'enseignement de *Gaudium et spes* 51 et de *Familiaris consortio* 84 qui est très attentif aux réalités concrètes des couples en chair et en os avant de prescrire l'application de la norme générale (298) ;

– À ceux qui prétendent que ces couples manqueraient le ferme propos d'éviter l'intimité conjugale, le Pape suggère de ne pas préjuger de l'authenticité du propos (*ibid.*) ;

– À ceux qui font appel à 1 Cor 11, 17-34 pour affirmer que les divorcés remariés mangent « indignement le corps du Seigneur », il donne une petite leçon d'exégèse : il remet la citation dans son contexte et l'actualise par une forte critique de ceux qui mangent le corps du Seigneur indignement parce qu'ils oublient les pauvres et leur devoir de justice envers eux (186) ;

– Finalement, à « ceux qui préfèrent une pastorale plus rigide qui ne prête à aucune confusion », le Pape propose, à partir de sa profonde conviction que Jésus-Christ veut une « Église attentive au bien que l'Esprit répand au milieu de la fragilité », d'assumer la « logique de la compassion » qui est solidement ancrée dans la pratique de Jésus (308).

Un nouvel horizon

Après le long chemin parcouru depuis la convocation à l'Assemblée extraordinaire du Synode sur la famille de 2014 jusqu'à l'Assemblée ordinaire d'octobre 2015, l'exhortation *Amoris lætitia* du pape François vient placer l'Église tout entière dans une nouvelle pratique pastorale autour de la famille. *Amoris lætitia* est un document magistériel très riche, d'une grande sagesse pastorale, rédigé dans un langage nouveau, qui aborde toute une variété d'expériences vécues par les couples et ouvre un grand nombre de portes. *Amoris lætitia* instaure un tout autre style de magistère. Celui-ci invite pasteurs et fidèles à exercer leur propre responsabilité en se situant face à l'Évangile et aux personnes, spécialement celles qui sont dans la détresse, et en prenant comme guide la miséricorde de Dieu. C'est un magistère qui cherche l'unité dans la diversité, à travers le dialogue et le discernement, sans oublier que « le temps est supérieur à l'espace » et que « la réalité est plus importante que l'idée » (EG 222 et 231).

Il est clair que, dans certains milieux ecclésiastiques, le printemps ecclésial amené par ce Pape venu du Sud n'est pas le bienvenu. Certains sont opposés à son style plus sobre, à son langage sans langue de bois, à ses options évangéliques pour les pauvres et la justice, à sa proximité avec ceux qui sont aux périphéries... Ils voudraient refermer toutes les portes qu'il est en train d'ouvrir en

suivant l'inspiration du Vatican II et sa réception en Amérique latine. Ils voudraient revenir au cléricisme et aux sécurités « doctrinales » de l'« Église douane ». Dans ce contexte, *Amoris lætitia* approfondit l'option d'une « Église en sortie » voulant cette fois annoncer la « joie de l'Évangile » aux familles, en particulier aux personnes qui ont traversé ou qui traversent des situations douloureuses ; l'option d'une Église pour qui la miséricorde de Dieu est plus grande que tout péché, que toute doctrine, que toute norme morale... même si cela effraie les pharisiens et les maîtres de la Loi (cf. Lc 15).

Avec le magistère du pape François, le moment est venu de sortir du piège du rigorisme moral, de la sévérité pastorale, pour redonner à l'Église le statut qu'elle n'aurait jamais dû perdre : celui de servante de l'humanité souffrante. Parcourir *Amoris lætitia* est un exercice libérateur. Le Pape discerne les signes des temps et met le doigt sur les questions fondamentales qui se posent aux familles d'aujourd'hui. Il ouvre ainsi un nouvel horizon pour une pratique pastorale axée sur ce que nous n'aurions jamais dû oublier : la Bonne Nouvelle d'un Dieu de philanthropie (cf. Tt 3, 4).

Luis MARTÍNEZ SAAVEDRA

Pas de violence au nom de Dieu !

Christian TAUCHNER

Missionnaire du Verbe Divin, ancien directeur de Spiritus en langue espagnole, le P. Christian Tauchner est actuellement engagé dans un service de formation en Allemagne. Il est membre du comité de rédaction de Spiritus. Cet article est traduit de l'original anglais que publie la revue VERBUM SVD dans son n°57 (2016.2).

Ces derniers mois, l'Allemagne a souvent fait les grands titres des journaux. Cela a tout d'abord été le cas lorsque le pays a accueilli un grand nombre de réfugiés et de demandeurs d'asile, des Syriens en particulier ; puis lorsqu'elle a connu des incendies criminels de résidences pour réfugiés, des manifestations de mouvements tels que PEGIDA¹ et des succès électoraux de la part de nouveaux partis politiques de droite tels que AfD (*Alternative für Deutschland*). À la suite de ces manifestations spectaculaires, s'est ouvert un large débat politique débordant les frontières allemandes sur la manière juste et raisonnable de traiter les réfugiés en Europe ; sur ce point, la chancelière allemande Angela Merkel a été à la fois hautement appréciée et vivement contestée. Parmi les arguments souvent repris et, semble-t-il, généralement admis, il y a cette crainte d'une influence politique et sociale croissante des musulmans et de l'islam dans la société allemande, ainsi que d'un regain de violence consécutif à un renforcement du rôle des religions dans la société moderne. Selon de tels arguments, l'islam et les musulmans sont, de façon

¹ *Patriotische Europäer gegen die Islamisierung des Abendlandes* (Patriotes européens contre l'islamisation de l'Occident).

générale, tenus pour responsables des actes de terrorisme et des comportements violents, en particulier à l'égard des femmes.

C'est dans ce contexte que, le 24 mai 2016, le Comité central des catholiques allemands (ZdK²) a publié une déclaration conjointe de musulmans et de catholiques sous le titre : *Pas de violence au nom de Dieu ! Chrétiens et musulmans comme défenseurs de la paix*³. C'était peu avant le dernier *Katholikentag*, traditionnel rassemblement de catholiques en Allemagne⁴. La déclaration a été élaborée par le *Gesprächskreis* (litt. "Cercle de dialogue"), sorte de "table ronde" regroupant chrétiens et musulmans⁵ et constituant, au sein du ZdK, un groupe de travail se penchant sur les relations et le dialogue islamo-chrétiens.

Long d'environ 4800 mots, le document a été édité sous forme d'un livret de trente pages⁶. Même si le propos n'est pas révolutionnaire et n'ouvre pas de perspectives totalement inédites pour les relations islamo-chrétiennes, le simple fait de parvenir à une déclaration conjointe contre la violence, pour un renforcement de la paix, en prônant une contribution créative des religions à la société moderne, est déjà quelque chose de tout à fait remarquable.

Je présenterai ici, en première partie, quelques-uns des éléments majeurs de la déclaration ainsi que son contexte. En ce qui concerne l'histoire, le processus d'élaboration du document ainsi que les réactions qui l'ont suivi – présentés en seconde partie –, je me réfère aux propos de Dr Anja Middelbeck-Varwick, professeur de théologie systématique à la Faculté de théologie catholique de

² Voir : <http://www.zdk.de> (23 juin 2016).

³ Zentralkomitee der deutschen Katholiken (eds.), *Keine Gewalt im Namen Gottes ! Christen und Muslime als Anwälte für den Frieden*. Erklärung des Gesprächskreises "Christen und Muslime" beim Zentralkomitee der deutschen Katholiken, Bonn, ZdK, 2016.

⁴ Ce genre de rassemblement existe depuis environ 160 ans en Allemagne. Le dernier en date, le centième, s'est tenu à Leipzig du 25 au 29 mai 2016 et a vu la participation d'environ 40 000 personnes.

⁵ Voir : <http://www.christenundmuslime.de> (23 juin 2016).

⁶ Disponible seulement en allemand, la déclaration est toutefois suivie d'une brève présentation de ses thèses principales en 3 langues : allemand, turc et arabe ; <http://www.zdk.de/veroeffentlichungen/erklarungen/detail/Keine-Gewalt-im-Namen-Gottes-234e/> (23 juin 2016).

l'Université Libre de Berlin ; membre du *Gesprächskreis* et du comité de rédaction de la déclaration, elle m'a accordé une interview à ce sujet.

Éléments majeurs de la déclaration ***Pas de violence au nom de Dieu !***

Justice, bonté, miséricorde

La déclaration s'ouvre sur un énoncé très général :

En tant que chrétiens et musulmans, nous croyons en la justice, en la bonté et en la miséricorde de Dieu. Nous sommes confrontés, dans le monde entier, à des actes et à des structures de violence. Nous avons confiance en la promesse de Dieu et en la façon dont il nous conduit. C'est pourquoi nous nous engageons à une cohabitation pacifique et empreinte de miséricorde entre tous les humains. Nous nous sentons appelés à nous opposer à toute forme de violence, d'oppression, d'injustice, de conflit, de dureté et d'angoisse.

Unis dans l'espérance que la paix de Dieu est en mesure de modeler nos pensées, nos sentiments et nos actes, et qu'il nous est par conséquent possible de collaborer en vue d'un monde de paix et de relations humaines positives, [...] ensemble nous affirmons :

- Recourir à Dieu pour justifier des meurtres et des actes de violence est un blasphème.
- Il n'existe pas de guerres saintes. Dieu veut la paix dans la justice. C'est à partir de là que prend sens toute action humaine.
- Comme chrétiens et musulmans, nous condamnons toute forme de fondamentalisme, de radicalisme, de fanatisme et de terrorisme.
- La Bible et le Coran se proposent de guider les humains vers la justice et la paix. Il nous revient de contester sans nous lasser les utilisations abusives des Écritures. [...]
- La foi ne doit jamais être propagée par coercition ni violence. [...]
- Ensemble, nous reconnaissons la liberté religieuse comme un droit humain. [...]
- Il est capital d'identifier et de dépasser les clichés empreints d'hostilité. [...]

- Empêcher les actes de violence est la tâche de chaque croyant ;
c'est donc aussi une tâche interreligieuse. [...]

C'est sur ces principes que repose la déclaration et c'est partir de ces convictions communes qu'elle se déploie par la suite.

La première section présente les « points de départ » : les communautés religieuses et chacun des croyants qui les composent font route au sein d'une histoire qui n'est pas exempte d'erreurs, d'abus de pouvoir, de mécanismes répressifs et de structures injustes. L'histoire témoigne d'un lourd passé de guerres, de luttes pour le pouvoir et d'abus. « Toutefois, nous savons que cela est une perversion de la mission de paix » (1 ; p. 6⁷). La foi chrétienne et la foi musulmane sont toutes deux instrumentalisées par des individus et des groupes fondamentalistes qui invoquent des arguments théologiques pour légitimer la violence comme « volonté de Dieu ». « Cela peut se produire en particulier là où les communautés religieuses se dotent d'un système autoritaire étroitement hiérarchique, là où le niveau d'éducation est faible, là où les responsables de toutes catégories maintiennent les adeptes en servitude et où la réflexion critique adulte est supprimée ou absolument pas développée ». On sait que, dans bien des pays à majorité musulmane, les chrétiens sont opprimés :

On a aujourd'hui cette impression d'ensemble que, pour des raisons apparemment religieuses, la violence s'amplifie. En conséquence, les trois religions monothéistes se retrouvent face à des préjugés et à une hostilité croissants. Les musulmans, en particulier, sont exposés à un soupçon de violence de plus en plus affirmé. Les convictions religieuses sont perçues davantage comme porteuses de violence que comme force de paix (1 ; p. 7).

C'est pourquoi le groupe de réflexion s'engage dans le sens d'un plaidoyer pour la paix.

Écritures saintes – méandres et orientation

La seconde section du document (p. 8-21) traite des Écritures sacrées et de leur interprétation. Tant pour les chrétiens que pour

⁷ Nous indiquons la section de la déclaration et le numéro de page du livret.

les musulmans, celles-ci sont fondamentales pour orienter leur action sociale vers la paix. La Bible témoigne d'un Dieu libérateur. Ses récits et son histoire parlent de promesse, mais il y est aussi question de violence et de guerre. Dès les premières pages, la Bible se penche sur les causes de la violence (Gn 4, 1-16). Le Nouveau Testament témoigne de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus Christ à travers qui Dieu se révèle à tous les humains.

De façon similaire, dans le Coran, le commandement de Dieu engage à la justice et au bien. Il est de la responsabilité humaine d'édifier une société selon ces principes. Les croyants forment donc une communauté :

La Bible et le Coran sont des Écritures s'exprimant à travers des humains. Ce sont des humains qui, pour leur propre action, les expliquent et les utilisent en fonction de la lecture qu'ils en font. Comme il est inévitable d'en avoir une certaine interprétation et compréhension, cela comporte des chances et des dangers.

Dans la Bible comme dans le Coran, il y a des expressions lourdes d'un énorme potentiel de violence, en particulier si on en fait une lecture littérale ou si on ne tient pas compte du contexte plus large. Les critiques et les adversaires de la religion tiennent ces expressions pour des preuves que les religions, comme telles, font l'apologie de la violence et la favorisent. [...]

En tant que communautés religieuses, c'est notre devoir, et c'est bien là notre intention, de nous élever contre l'instrumentalisation des Écritures sacrées ; nous voulons en corriger les interprétations erronées et en proposer d'autres qui soient appropriées (2 ; p. 10f).

Une « exégèse de carrier »

La déclaration développe ensuite quelques exemples de manières de lire la Bible et le Coran à propos de la violence et de la paix. Pour une lecture chrétienne, elle fait appel au concile Vatican II, en *Dei Verbum* 11-13, et à sa conception de la Bible comme parole de Dieu exprimée en des mots humains. La composition de la Bible est le fruit d'un long processus. Il existe, de longue date, des interprétations erronées, par exemple lorsqu'on oppose la perspective néotestamentaire du Dieu de Jésus comme Père aimant à la conception vététotestamentaire d'un Dieu vengeur.

« En principe, aucune phrase particulière de la Bible ne doit être considérée hors de son contexte. Une “exégèse de carrier, d’extracteur de pierres”, c’est-à-dire qui sépare les affirmations de leur contexte en les absolutisant, n’est pas appropriée aux textes bibliques » (2.1 ; p. 12f). À titre d’exemple, la prescription biblique « œil pour œil, dent pour dent » (Ex 21, 24) n’est en rien un appel à la vengeance ; c’est une règle, reprise par Mt 5, 38, concernant le dédommagement et qui oriente vers une victoire sur le mal par la pratique du bien. « Vivre ensemble sans violence ne peut advenir que lorsque l’une des parties cesse d’y avoir recours. Et quiconque s’approche de son adversaire avec bienveillance peut obtenir bien davantage » (2.1 ; p. 14).

Des justifications infondées

De façon similaire, il a fallu environ vingt-trois ans pour que se constitue le Coran. On distingue entre sourates mecquoises et sourates médinoises, selon les lieux où est advenue la révélation. Introduite au VIII^e siècle, la distinction a abouti à une classification chronologique des sourates et des versets. « Les passages révélés à La Mecque concernent surtout la foi elle-même et ses fondements ; tandis que, dans les sections de Médine, on trouve plutôt les questions d’organisation de la communauté, les prescriptions légales et les indications pour résoudre les conflits » (2.1 ; p. 15). Plusieurs méthodes d’interprétation suggèrent que la composition des versets du Coran obéit à un certain objectif et à une certaine logique. De ce fait, il est important de les lire dans leur contexte. La vie exemplaire du prophète Muhammad ainsi que la tradition de ses gestes et paroles (*hadith*) peuvent aider à cette interprétation.

La sourate II, verset 191, est prise comme exemple : « Tuez-les partout où vous les rencontrerez ». Ces paroles sont souvent utilisées pour « justifier » la violence de musulmans contre les croyants d’autres religions. Mais le contexte renvoie à la situation des musulmans sous la persécution mecquoise qui a engendré de graves conflits ; et la même sourate indique aussi des limitations à la violence : « Les commentateurs musulmans s’accordent sur la légitimité de se défendre à condition que soient préservés certaines valeurs et certains principes éthiques que le Coran et la Sunna désignent clairement » (2.1 ; p. 17).

Les Écritures coraniques et bibliques engagent les fidèles à dépasser la violence en assumant sérieusement cette mutuelle responsabilité pour parvenir ainsi à vivre ensemble dans la paix (voir 2.2 « Orientations pour vaincre la violence » ; p. 18-21). Les chrétiens voient Jésus comme le Prince de la paix promis. Toutefois, la paix n'est pas une réalisation humaine ; elle est avant tout un don de Dieu. Elle déborde donc la simple dimension humaine (voir Jn 14, 27). De même, « l'idéal de paix est indissociable de l'islam : la foi doit rendre l'être humain capable de vivre en ce monde comme "lieutenant de Dieu" (voir Coran II, 30) » (2.2 ; p. 19). Ainsi, se préoccuper de la création implique aussi de s'engager en faveur de la justice et de la paix. Le Coran prend en compte le contexte conflictuel de son temps, mais il s'efforce de vaincre la violence et la vengeance par la pratique du bien.

Violence contemporaine "au nom de" la religion

Dans la troisième section, la déclaration aborde la question de la violence qu'on prétend justifier par la religion :

La violence « au nom de » la religion présente aujourd'hui de nombreux visages. Mais, le plus souvent, si les communautés religieuses sont mises en cause, c'est surtout en raison du fait que se sont multipliés les actes de terrorisme, les formes de fondamentalisme et les alliances inavouables traduisant une exploitation réciproque entre religion et politique. Particulièrement problématique est une conception de la religion selon laquelle quelqu'un prétend connaître, préserver et défendre l'« essence » de sa propre religion (3 ; p. 21).

Dans le monde entier, des extrémistes, pour appuyer leurs actes de violence, ont abusé du nom de Dieu. Les communautés religieuses sont donc appelées à prendre ensemble position pour la paix et la justice. « Ainsi, les tendances fondamentalistes au sein du christianisme, comme par exemple les groupes de lecture fondamentaliste de la Bible, les milices chrétiennes (telles celles de l'Ouganda) ou les opposants à l'avortement coupables de meurtre, doivent être combattus. [...] Ces dernières années, le radicalisme d'extrémistes islamistes (Talibans, État Islamique, Boko Haram) a tout particulièrement contribué à détériorer l'image de l'islam et

des musulmans » (3 ; p. 21f). Les positions extrêmes de certains croyants religieusement motivés ont ainsi suscité une méfiance vis-à-vis des communautés religieuses. Logiquement, cela conduit donc à une forte exigence d'engagement commun, à partir des convictions religieuses, pour une coexistence pacifique. C'est l'objet de la dernière section de la déclaration.

À propos du débat sur l'islam et l'islamophobie

En Allemagne, se fait sentir une méfiance croissante à l'égard des discours faisant état d'une « majorité silencieuse de musulmans pacifiques ». En général, on laisse entendre que la violence appartient en fait à l'essence de l'islam. « Il nous semble donc être de notre rôle d'expliquer inlassablement que l'extrémisme violent est en profonde contradiction avec l'islam, d'explicitier les véritables raisons de la violence et des conflits et de les combattre » (4 ; p. 22). Cela conduit à énoncer quelques principes et exigences :

- "La majorité des musulmans est pacifique". C'est une évidence. Sur les quelque cinq millions de musulmans d'Allemagne, les pouvoirs publics estiment qu'il y a moins de 1 % de radicaux et que, parmi eux, très peu sont portés à la violence.
- "La majorité pacifique est consciente de la détérioration de son image dans l'opinion et assume les remises en question."
- "La majorité pacifique prend ses distances par rapport à la violence". En cela, les organisations et communautés musulmanes attendent des chrétiens un soutien efficace.
- "Il est extrêmement dangereux de laisser l'islamophobie se banaliser." Celle-ci est aussi contraire à l'esprit chrétien que l'inimitié envers les juifs. Pour les catholiques, le concile Vatican II a posé comme principes les attitudes d'estime et d'appréciation (*Lumen gentium* 16 ; *Nostra aetate* 3). Dans le Coran, se trouvent des expressions de reconnaissance et d'estime à l'égard des chrétiens et des juifs. On peut dire plus généralement que le Coran n'abolit ni n'invalide les religions antérieures à l'islam (voir Coran V, 44-48). (4 ; p. 22f)

Une collaboration réelle, une connaissance mutuelle et une aide réciproque sont déjà bien engagées. Cela est apparu au grand jour notamment lors de l'accueil récent de réfugiés. Développer de la sorte une culture de l'hospitalité, c'est agir en faveur de la paix.

L'arrière-fond de la déclaration⁸

La déclaration a été rédigée en allemand ; et il n'est pas prévu de la traduire en d'autres langues puisqu'elle se réfère spécifiquement à la situation politique et au discours social sur les relations islamo-chrétiennes ayant cours en Allemagne. Le *Gesprächskreis* est un organe stable du ZdK. En 2008, ce groupe de réflexion avait déjà été à l'origine d'une déclaration conjointe sur l'instruction religieuse musulmane dans les écoles. Un peu plus tard, en 2012, il s'est penché sur la question de l'implication des chrétiens et des musulmans comme partenaires dans la construction d'une société pluraliste en Allemagne, les croyants de l'une et l'autre religion voulant participer à l'action sociale. Le dialogue entre eux ne se limite donc pas à des questions religieuses internes ; il tente d'articuler leur commune participation à la vie sociale et se développe sur ce terrain-là.

Définir des principes

Pour cette déclaration, le *Gesprächskreis* a pris en compte l'observation selon laquelle le débat public de ces dernières années n'a cessé de se durcir, mettant en avant les divergences plutôt que les convictions partagées. De manière générale, les religions sont perçues moins dans leur capacité à articuler le sens de la vie ou à contribuer à la paix sociale que comme des sources majeures de violence généralisée. C'est un fait qu'il y a des actes de violence perpétrés par des personnes invoquant des motivations religieuses. C'est justement pour cela que le *Gesprächskreis* islamo-chrétien introduit ses arguments dans le débat public et s'efforce de favoriser la collaboration entre croyants. Les musulmans se sentent souvent ostracisés en raison de leur religion.

C'est en l'espace d'une année que la déclaration a en fait été rédigée. Le groupe de travail et le ZdK voulaient la publier avant le *Katholikentag* : comme ce rassemblement donne une visibilité publique à l'Église et à ses préoccupations, on y a vu une belle

⁸ Cette partie s'appuie en particulier sur les commentaires de Dr Anja Middelbeck Varwick.

occasion pour présenter le document. Du fait qu'il y a eu, dans le groupe, un long processus de collaboration, la rédaction du texte a pu avancer sans heurts, un large accord ayant été trouvé sur bien des points. Il n'en reste pas moins que la déclaration est une réussite : la majorité des musulmans l'a signée soit au titre de représentants de leur organisation, soit en leur nom propre. En Allemagne, nombreux sont les musulmans et les communautés musulmanes qui ne sont membres d'aucune des organisations existantes ; ces dernières ne sont donc pas considérées comme totalement représentatives de l'ensemble des musulmans. Toutefois, le groupe estime que beaucoup d'entre eux pourraient très bien endosser la déclaration et adhérer à ces perspectives de paix. Malheureusement, les gens restent souvent accrochés à leurs idées toutes faites bien arrêtées ; et celles-ci tendent hélas à être confortées lorsque surviennent des actes de violence associés à des motivations religieuses.

Le groupe de travail a opté pour un document assez bref. Les auteurs sont bien conscients que, dans nombre de pays, les situations conflictuelles sont fort complexes. Il aurait été extrêmement difficile de se risquer à les expliquer et à rendre compte des mondes culturels et religieux qui en sont le terreau. C'est pourquoi, en rédigeant ce document, le choix a été fait de s'en tenir à des indications fortes et à des principes de base, même si cela est un peu simplificateur.

À propos d'herméneutique

Il y a tout un débat sur la possibilité d'une herméneutique dans l'islam et sur ses options éventuelles. L'idée dominante est que le Coran, et donc l'islam, ne se prête pas à un tel traitement et qu'il est par conséquent enclin au fondamentalisme. Il faut reconnaître qu'une telle perception est en grande partie due à un complexe de supériorité de l'Occident. En réalité, il existe une longue tradition d'interprétations savantes et de mises en contexte historique du Coran. Celles-ci ne sont pas des exceptions, comme le supposent souvent les Occidentaux. Il y a un grand nombre d'écoles d'interprétation très diverses à travers le monde. Il est vrai qu'il y

a aussi place pour un apprentissage réciproque et pour un réel progrès. En Allemagne, la théologie islamique est en cours d'intégration dans les universités ; cette avancée représente une amélioration notable rendant possible un enrichissement mutuel du discours.

Dans la déclaration, on se devait d'aborder avec soin les Écritures sacrées puisqu'elles sont au fondement de chacune des deux religions. Toutes deux ouvrent des perspectives en faveur de la paix ; l'herméneutique intervient lorsqu'il faut interpréter les textes. La déclaration essaie de montrer que ceux-ci restent ouverts à de nouvelles façons de les comprendre ; il y a plusieurs manières de les lire. Cela vaut aussi pour les chrétiens dans leur façon de considérer la relation entre l'Ancien et le Nouveau Testament. C'est pourquoi le groupe de réflexion a choisi l'exemple de l'axiome « œil pour œil... » ; une mise en contexte est indispensable pour bien le comprendre. De la même manière, le Coran exige interprétation et mise en contexte. À ce propos, certains dans le groupe ont éprouvé le sentiment que certaines expressions et suggestions étaient peut-être trop hardies. Mais, finalement, tout le monde est parvenu à accepter les propositions. Bien entendu, en ce qui concerne l'islam, les *hadith* eux-aussi requièrent un tel traitement herméneutique ; mais, à ce stade, cela ne pouvait pas être pris en charge par la déclaration.

Voix critiques

Parmi les premières réactions, certaines ont reproché au groupe sa position trop irénique et naïve à partir du moment où « tout le monde sait » que l'islam – comme toute autre religion monothéiste dans ce domaine – est intrinsèquement porteur de violence... Certains ont aussi fait valoir l'argument selon lequel la déclaration s'efforçait de maquiller ou d'édulcorer la nature violente de l'islam. De façon explicite, le *Gesprächskreis* dément de telles perspectives parce que, dans les communautés réelles, ce n'est pas de cette manière-là qu'on lit le Coran et qu'on pratique l'islam ; mais cela ne se voit pas publiquement, cela n'est pas spectaculaire. Au sein de la société allemande, il est évident que, dans bien des milieux, l'inquiétude est grande par rapport à l'islam.

S'il est vrai que certains commentaires critiques ont été émis à l'issue du *Katholikentag* lui-même et dans les médias ecclésiaux – jusqu'à menacer de quitter l'Église si on laissait se développer de telles idées – il reste que, déjà pendant le *Katholikentag*, se sont aussi largement manifestés un accueil et une évaluation positifs de la déclaration.

Les membres du *Gesprächskreis* sont à l'heure actuelle engagés dans des conversations et des rencontres visant à promouvoir une civilisation de paix et d'harmonie à laquelle chacun puisse apporter sa contribution à partir de ses convictions, y compris religieuses. C'est ce qu'exprime la déclaration dans sa partie finale :

Comme chrétiens et comme musulmans, nous voulons aussi déclarer publiquement que notre confession n'est précisément pas un chemin de violence, de terreur, de conflit, mais plutôt de réconciliation, de compréhension, d'équilibre et de vivre ensemble pacifique. Nous voulons contribuer à une plus grande visibilité positive de nos convictions religieuses dans la société. La force et les valeurs dont elles sont porteuses constituent pour nous un enrichissement ; c'est cela que nous voulons faire connaître au-delà des limites de notre propre communauté pour la réussite de notre existence et de notre vivre ensemble. Nombreux sont les organisations, les projets, les associations et initiatives qui collaborent dans le cadre d'engagements chrétiens, musulmans ou interreligieux en faveur de la paix (5. p. 24).

À cette quête pour la paix ainsi qu'à la construction de la société contemporaine, les chrétiens sont certainement appelés à apporter eux aussi leur contribution.

Christian TAUCHNER

Vie et mission en contexte interculturel

Séminaire du SEDOS – Ariccia, 2-6 mai 2016

Lazar Thanuzraj STANISLAUS

Missionnaire du Verbe divin (SVD), le P. Lazar T. Stanislaus a dirigé en Inde l'Institut de missiologie et de communications Ishvani Kendra ; il a aussi présidé l'Association internationale des missiologues catholiques. Il travaille en particulier la théologie Dalit. Avec Martin Ueffing (SVD), il a dirigé la publication, en 2015, d'un ouvrage collectif en deux volumes : Intercultural Living et Intercultural Mission ; une recension en a été présentée dans Spiritus n°222 (p. 119-121). Cet article est traduit de l'anglais ; l'original a paru dans le Bulletin du SEDOS de mai-juin 2016 (vol. 48, n° 5/6, p. 1-2).

De nos jours, l'interculturalité est devenue un maître-mot non seulement au sein des congrégations religieuses mais aussi plus généralement dans le monde. L'impact de la mondialisation, l'ère numérique, la culture postmoderne ainsi que divers autres facteurs en ont amené beaucoup à approfondir cette réalité de l'interculturalité. Les gens se déplacent, allant d'une région ou d'un pays à l'autre pour des raisons professionnelles ou simplement pour y résider. Les rencontres et interactions qui s'ensuivent génèrent des échanges culturels. Cela vient modifier la culture propre à chacun, les modes de vie ainsi que la relation à l'environnement.

C'est ainsi que, de nos jours, l'expérience que font bien des gens ne peut plus être qualifiée d'*uni*-culturelle, ni de simplement *multi*-culturelle, ni de *trans*-culturelle, mais bien d'*inter*-culturelle. Cela

se vérifie aussi dans le monde séculier où ce type de relations interculturelles, dans la vie quotidienne comme dans le travail, tend à se généraliser. Les sociétés multinationales ainsi que les entreprises orientées vers les technologies de l'information investissent grandement dans la formation des personnes à ces réalités. Beaucoup ont remarqué tout le potentiel d'un espace professionnel où les cultures sont en interaction : l'ambiance de travail de l'entreprise s'en trouve améliorée et le profit accru.

Ces dernières années, au sein de l'Église, on voit de plus en plus de missionnaires et d'autres fidèles se déplacer du Sud vers le Nord et de l'Est vers l'Ouest ; la rencontre interculturelle devient ainsi un élément de la vie ecclésiale. En outre, dans ces milieux ecclésiaux, on souligne aujourd'hui l'importance de la culture, du respect de chacune d'entre elles et de chaque peuple en particulier. Certaines congrégations ont fait de l'internationalité une règle de leur vie et de leur engagement missionnaires ; cela en a aidé d'autres et elles en ont été elles-mêmes enrichies dans leur vie communautaire et leur ministère. Mais nombreuses sont celles qui peinent à relever ce défi de l'interculturalité.

Des tâches qui attendent les missionnaires

Quel est donc aujourd'hui l'enjeu ? Dans le cadre de la mission, il apparaît urgent d'accéder à une compréhension approfondie de ce qu'est une culture et d'être davantage conscients des dynamiques relationnelles en présence dans une vie et une activité où sont impliquées d'autres cultures. La notion d'interculturalité renvoie à une interaction durable entre personnes issues de contextes culturels différents. Une telle interaction prolongée ouvre la voie non seulement à une tolérance des différences culturelles, mais aussi à une appréciation et à une célébration de ces différences. Dans un tel processus, vivre de façon interactive avec des personnes d'autres cultures c'est participer au plan de Dieu ; toute personne entrant dans ce mouvement accède à un autre niveau d'existence.

C'est pour mieux comprendre la place de ce plan divin dans la mission des instituts religieux au sein des cultures et des peuples,

tant à travers leurs activités missionnaires que dans leur vie communautaire, qu'a été organisé ce séminaire du SEDOS. Il s'est tenu du 2 au 6 mai 2016 à la résidence *Casa Divin Maestro* d'Arricia, près de Rome. Il avait pour thème : Vie et mission en contexte interculturel. Il a vu la participation de quelque cent vingt personnes, membres de quarante-huit congrégations religieuses représentées à cette rencontre. Outre ceux et celles qui venaient de Rome, il est à remarquer que certains avaient fait le voyage depuis les Fiji, la Corée du Sud et d'autres pays d'Europe.

Les personnes d'expérience qui avaient été sollicitées, toutes bien connues, ont présenté leurs contributions. Diana de Vallescar Palanca a traité du contexte des interactions culturelles et des questions que cela soulève ; elle a souligné que l'option interculturelle ne peut être imposée ni d'en haut ni par une culture dominante, puisque ce ne peut être que l'aboutissement d'un cheminement et d'un parcours intégrant toutes les dynamiques et dont la conduite est elle-même interculturelle. M^{gr} Melchor Sanchez de Toca a proposé une réflexion théologique sur l'interculturalité ; il a mis en lumière le fait qu'un dialogue authentique entre peuples et cultures se fonde sur une commune recherche de la vérité et de l'absolu et que, par conséquent, amour et vérité devraient être des éléments-clés pour l'édification des communautés. Jon Kirby, missionnaire du Verbe Divin, a donné deux conférences sur la compétence interculturelle ; il a présenté une analyse scientifique de la croissance interculturelle et indiqué diverses techniques pour développer cette compétence entre cultures.

Martin Nkafu Nkemnkia a exploré les interactions entre Est et Ouest, entre Sud et Nord, soulevant de nombreuses questions sur ces interactions qui touchent peuples et missionnaires et sur leur juste place dans une communauté. Elisabetta Flick, religieuse auxiliaire (SA), a fait un exposé plein de conviction sur les nouvelles voies de la mission contemporaine dans une réalité devenue interculturelle ; après avoir mis en lumière de nombreux défis pour la mission, elle a expliqué l'initiative en Sicile de l'UISG (Union internationale des supérieurs généraux) concernant le projet inter-congrégations de présence aux migrants. Quatre panelistes ont ensuite fait part de leur expérience de vie et de

collaboration avec d'autres cultures ; cela résonnait comme un appel aux religieux à adopter, à l'égard de migrants et de pauvres issus d'autres cultures, une attitude de respect exempte de paternalisme. Enfin, Mercedes Leticia Casas Sánchez, religieuse FSPS, a présenté une contribution sur le multiculturalisme et les dynamiques missionnaires en se basant sur l'expérience de la CLAR (Conférence des religieux et religieuses d'Amérique latine) ; sa réflexion sur la mission latino-américaine a mis en valeur certaines de ces dynamiques, insistant en particulier sur la spiritualité qui doit accompagner les activités missionnaires interculturelles.

L'avenir des instituts religieux

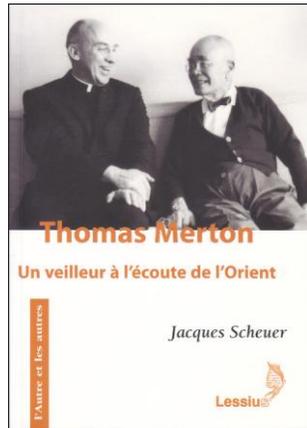
L'avenir des congrégations religieuses va dépendre de notre aptitude plus ou moins grande à améliorer la vie interculturelle. Cela suppose respect de chaque culture à dignité égale, partage du pouvoir, disposition à apprendre les uns des autres comme chemin de croissance. La dynamique missionnaire interculturelle nous engage à adopter diverses manières de participer à la *missio Dei*, en reconnaissant que les missionnaires et les peuples se mettent mutuellement en valeur, s'enrichissent réciproquement en s'engageant ensemble dans la construction d'une société juste. Les défis sont multiples. Mais ce qui peut rendre féconds nos divers ministères, c'est la spiritualité que nous allons privilégier et les voies que nous allons emprunter pour travailler au développement global de chaque culture, de chaque personne humaine et de l'environnement.

Lazar Thanuzraj STANISLAUS

Recensions

Jacques Scheuer, *Thomas Merton. Un veilleur à l'écoute de l'Orient*. Coll. « L'Autre et les autres ». Namur/Paris, Lessius - Éditions jésuites, 2015, 118 p., 14,00 €.

La vie de Thomas Merton (1915-1968), telle que la retrace si bien Jacques Scheuer dans cet ouvrage, ressemble un peu à la vie de Bouddha. D'abord très heureux de sa vie d'étudiant à Cambridge, il s'intéresse ensuite à la culture et à la littérature à l'Université de Columbia. C'est seulement en lisant un livre d'Aldous Huxley que sa sensibilité spirituelle va s'ouvrir au monde mystique de l'Orient. Peu après, un ami le met en contact avec un moine hindou qui, assez étrangement, l'introduit à des ouvrages chrétiens tels que *Les Confessions* de saint Augustin et *L'imitation de Jésus-Christ* de Thomas à Kempis ; il lui donne aussi, à travers la sobriété de son style de vie, le goût de la vie monastique. À 23 ans, Thomas décide de devenir catholique. Son regard de jeune converti sur le mysticisme oriental n'est pas très positif : « Tout le mysticisme oriental lui semble se réduire à des techniques qui permettent d'atteindre la relaxation » (p. 10).



Devenu moine à l'Abbaye trappiste de Gethsemani, dans le Kentucky, il y suit plusieurs années la voie chrétienne. Puis son intérêt se porte à nouveau vers les traditions spirituelles orientales, mais cette fois de façon plus mûre. Il reconnaît que c'est en tant que moine que s'éveille en lui cet intérêt pour d'autres religions (p. 50) et cela le conforte dans cette vocation (p. 88-89). Les Yoga Sutras de Patanjali avaient été au point de départ de sa recherche en direction de l'Orient (p. 17), mais il avoue ensuite que l'hindouisme et sa philosophie lui posent question (p. 77), qu'il se sent davantage attiré par le zen et le bouddhisme tibétain. Il veut apprendre des Orientaux la relation maître-disciple, dimension en grande

partie oubliée dans le monde chrétien actuel (p. 61). Ses rencontres avec Daisetz Suzuki à New York et avec le Dalai Lama à Dharamsala seront donc des moments importants dans sa vie.

La lecture de ce livre nous fait découvrir que Thomas Merton a ardemment cherché à comprendre la tradition mystique, tant dans le christianisme que dans les autres religions, et à dépasser ce qui semble l'opposer aux traditions prophétiques (p. 24). Il critique aussi le préjugé des Occidentaux concevant leur monde et leur civilisation comme « le monde dans sa totalité » (p. 30), de même que le concept moderne d'individualisme, évoquant « la libération de la conscience excessive du moi » (p. 25). Il développe l'idée d'une voie chrétienne bouddhiste de l'existentialisme (p. 26). Ces perspectives ont fait de lui un homme de dialogue, qui prend le risque de l'ouverture. Même en ayant passé presque toute sa vie derrière les murs d'un monastère, il s'est perçu comme porte-parole des hippies, des poètes et de tous ceux qui explorent des voies inédites sans « absolument aucun statut établi » (p. 74).

C'est lors de son premier – et dernier – voyage en Orient, à 53 ans, peu après une profonde expérience mystique en Inde, que ce moine voulant s'initier aux exercices spirituels des maîtres orientaux va décéder soudainement à Bangkok. Mais sa quête était « satisfaite ». Son expérience mystique que « tout est vacuité et tout est compassion » (p. 95) montre qu'il a réalisé à la fois l'unité des traditions mystique et prophétique et l'enseignement bouddhiste ésotérique portant sur l'unité de la « sagesse et de la compassion ».

Jacques Scheuer, à l'aide de citations de Thomas Merton lui-même, nous fait suivre avec précision les étapes successives de sa quête spirituelle. La lecture en est facilitée par l'explication, à la fin de l'ouvrage, de divers concepts religieux ainsi que par l'insertion de textes approfondissant certains thèmes majeurs. Il aurait été profitable d'ajouter aux « repères chronologiques » une liste de ses ouvrages principaux. Ce livre concis est un *must* pour quiconque apprécie Thomas Merton comme moine et comme homme de dialogue.

Peter Baekelmans

Dries Vanysacker, « *Les martyrs oubliés ?* ». *Les missionnaires dans la tourmente de l'insurrection simba au Congo en 1964-1966*. Collection « Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique », 100. Turnhout, Brepols, 2016, VI + 240 p., 49,00 €.

Dans son introduction, l'auteur se fixe un objectif ambitieux. Constatant que d'autres se sont limités aux contextes politique, diplomatique et militaire de l'insurrection simba au Congo des années soixante, il propose d'amorcer une synthèse des événements et de situer leur impact

sur les instituts missionnaires catholiques dans un contexte plus large (p. 1). J'espère qu'un historien y réussira un jour...

Après une présentation succincte du contexte géopolitique de l'insurrection simba au Congo (ch. I), l'auteur esquisse les développements au sein de l'Église catholique avant et juste après l'indépendance du pays en 1960 (ch. II). Dans un bref aperçu (8 pages), on est obligé de simplifier un peu les choses. Une bonne connaissance du fonctionnement de l'Église est précieuse pour en arriver à une généralisation qui ne trahisse pas la réalité. Malheureusement, l'auteur n'a pas été en mesure de distinguer entre certains partis pris et les faits historiques apportés par ses sources.

Le lecteur est ainsi surpris d'apprendre que, le 10 novembre 1959, une Église autonome et indépendante a été fondée au Congo (p. 19 ; il renvoie en fait à l'institution de la hiérarchie ecclésiastique à cette date) ou que Rome avait interdit pendant longtemps le recrutement de séminaristes diocésains (p. 21 ; il est vrai que les missionnaires ont hésité à ouvrir des grands séminaires, mais c'est Rome qui les a poussés et, dans certains cas, obligés à organiser la formation de prêtres diocésains issus du pays). Malgré ces erreurs, le lecteur peut se faire une idée des défis auxquels était confrontée l'Église d'un pays à la recherche de son identité et comprendre pourquoi certains instituts missionnaires ont compté beaucoup de victimes tandis que d'autres ont été épargnés.

Le chapitre troisième (117 p.) passe en revue les événements de 1964-1976 dans vingt-sept circonscriptions ecclésiastiques, ce qui explique sa longueur disproportionnée. L'auteur résume une masse de témoignages de première main qui rendent bien les sentiments des victimes à l'époque. C'est sans doute la première fois que tous ces récits ont été rassemblés en un seul document et il faut en féliciter l'auteur. Il s'agit d'un monument comparable à celui de Gentines, érigé à l'initiative des Spiritains en mémoire de leurs martyrs de Kongolo, où les noms de 187 victimes chrétiennes des Simbas ont également été inscrits sur la stèle en forme d'œuf qui orne les murs extérieurs de la chapelle. La lecture de l'ensemble de ces récits pose plus de questions qu'elle ne donne de réponses, ce qui rend fidèlement le sentiment de ceux qui ont vécu ces événements à l'époque.



Dans les chapitres qui suivent (IV à VII) et dans la conclusion, l'auteur s'efforce d'apporter quelques éléments de réflexion, sans réussir à approfondir la réflexion déjà entamée à l'époque, par ailleurs bien présentée. C'est dommage... À cinquante ans de distance, on peut se

faire une meilleure idée de l'écart entre l'image du missionnaire qu'avait le Congolais de l'époque et celle que le missionnaire et ses compatriotes chérissaient. Cet écart explique certainement un grand nombre de malentendus... On est également mieux équipé pour comprendre ce qui se passe au sein d'un groupe de jeunes qui se sentent exclus de tout et de tous, ce qui était manifestement le cas des Simbas et de leurs sympathisants. Cela aidera certainement à mieux comprendre pourquoi ils ont été si facilement manipulés par des agitateurs sans scrupules qui, précisément parce que personne ne voulait d'eux, avaient juré d'imposer leur règne de terreur au pays.

Voilà quelques éléments qui pourraient constituer un contexte plus large. Le monument est érigé... le temps est venu de mieux comprendre sa signification pour les générations à venir. Espérons qu'un jeune chercheur osera relever le défi...

Eric Manhaeghe

Pascal Ide, *Le burn-out, une maladie du don. Le comprendre, le reconnaître, le traiter*. Paris, Éditions Emmanuel / Quasar, 2015, 192 p., 18 €.



Jusque-là, je pensais que le *burn-out* – mot qui fait florès et qui signifie littéralement « griller » – était une manière plus moderne de parler d'un état avancé d'épuisement. Le livre de Pascal Ide, médecin, philosophe et théologien, m'a ouvert les yeux sur une réalité bien plus complexe dans ses composantes et dans ses causes, notamment du fait qu'elle touche en priorité les professions les plus engagées dans un généreux don de soi : médecins ou infirmières, cadres d'entreprises, agents pastoraux, prêtres ou religieux.

« Le *burn-out* est un syndrome d'épuisement émotionnel, de dépersonnalisation et de diminution de l'accomplissement personnel qui peut survenir chez les individus qui travaillent » (p. 24). Il pourrait être qualifié aussi de « processus lent et caché d'érosion psychique » (p. 90). Il s'agit par conséquent d'une situation qui finit par être malade, mais dont les symptômes sont difficiles à détecter du fait qu'ils sont progressifs, divers et interdépendants. Au-delà de la fatigue elle-même, ce sont toutes les capacités de renouvellement interne de la personne qui sont peu à peu endommagées jusqu'à ce que celle-ci se sente comme vidée d'elle-même.

Une liste des causes principales peut se révéler utile, à la fois pour mieux connaître le phénomène et pour se laisser interroger sur ses propres pratiques ou situations présentes : « 1. La surcharge de travail ; 2. le manque de contrôle sur son travail ; 3. une gratification insuffisante ; 4. un moindre sens de l'appartenance communautaire ; 5. la perception d'une absence d'équité dans le traitement de sa personne ; 6. la perception d'un contraste entre ses valeurs et celle de l'institution » (p. 76). Le type de vie des gens engagés dans la mission chrétienne, personnes largement données aux autres, se retrouve plus menacé que d'autres par ce phénomène.

Or, le fond de l'analyse de Pascal Ide tend à montrer que le *burn-out* relève d'un déséquilibre dans la manière de vivre le don de soi dans la durée, d'où le sous-titre un peu provocateur de son livre : « Une maladie du don ». Dans un style qui lui est propre et où il mêle des domaines très divers – psychologie, nombreuses études comportementales, références philosophiques, théologie et spiritualité – il décrit notamment les trois étapes d'un juste don de soi : apprendre à recevoir (ch. 7), apprendre à s'approprier (ch. 8) pour réapprendre à donner (ch. 9).

À coup sûr, ce livre indisposera certains lecteurs, tant il fourmille à chaque page de notes ou de citations (485 notes en tout !) ; mais aussi parce que l'auteur a quelquefois l'air de passer du coq à l'âne et enfin parce qu'il ne cherche pas à s'adresser en priorité à l'intellect du lecteur. Sur ce sujet grave du *burn-out*, il propose diverses grilles d'auto-évaluation... qu'il est trop facile d'esquiver. Puis, sur la base des constats posés, il suggère des pistes d'attention : consentir à ses limites, veiller à son alimentation, prendre soin de son sommeil. Pour guérir des dérives endurées, il indique des voies de progression : faire mémoire, pratiquer la reconnaissance, intégrer l'échec, s'ouvrir à l'estime de soi. Reste qu'en cas de crise grave un suivi spécialisé s'avère indispensable.

Marc Botzung

James Alison, *12 leçons sur le christianisme. Pour une réception renouvelée de la foi*. Traduit de l'anglais par François Rosso. Paris, Desclée de Brouwer, 2015, 424 p., 19,50 €.

La rencontre, bien souvent conflictuelle, du christianisme et des sociétés modernes a fait naître un genre littéraire qui consiste à rechercher continuellement une définition nouvelle de la religion en question. Le présent ouvrage s'inscrit sur la liste déjà assez longue des publications qui proposent une redécouverte de la foi chrétienne. Au premier contact, le titre du livre peut donner à penser qu'il sera question d'une initiation de type catéchétique aux composantes fondamentales de la vie chrétienne. En réalité, plus qu'une somme de renseignements généraux

sur les croyances et les pratiques du christianisme, on y trouve une réflexion pluridisciplinaire et originale, de facture profondément scripturaire, qui mériterait bien le titre autrefois employé par Ludwig Feuerbach : *L'essence du christianisme*.



Sur le plan de la forme, la symbolique de la douzaine inscrite dans le titre, bien connue des systèmes de pensée tant profane que religieux, suggère habilement une remontée aux figures originelles de la diffusion de la foi en Jésus-Christ. L'absence d'une introduction et d'une conclusion générales peut donner l'impression d'une incorrection méthodologique ou d'une transgression des traditions littéraires. Quoi qu'il en soit, la rédaction de l'ouvrage se fait toutefois remarquer par une véritable dimension pédagogique. Cette volonté de se faire comprendre du lecteur se manifeste de diverses manières : limpidité stylistique, illustration par des exemples inspirés de la vie quotidienne (p. 355-356) et souci constant d'assurer la connexion entre les chapitres qui se perçoit dans la présence récurrente d'une formule de transition : « Dans le chapitre précédent... ici... » (p. 37 et *passim*).

Sur le fond, James Alison explore des aspects de la vie de l'Église aussi variés que la communication, le traitement des textes bibliques, la compréhension de la foi, le pardon des péchés, l'inclusion ou l'exclusion dans le vivre-ensemble ecclésial, la prière, l'amour du prochain... De ce foisonnement d'idées, certaines affirmations retiennent plus particulièrement l'attention du lecteur. Ainsi en est-il de la multiplication des métaphores employées pour qualifier la communauté. Elle est assimilée tour à tour à un restaurant, un centre de réadaptation, un portail, une ambassade, un banquet... Dans la même perspective, on peut également mentionner l'explication du déclin de la foi chrétienne en Occident par la réduction du christianisme à un ensemble de principes coercitifs (p. 13). Toujours dans le même sens, on retiendra l'affirmation suivante : « l'erreur par défaut typique des protestants est la bibliolâtrie... l'erreur par défaut typique des catholiques est l'ecclésiolâtrie... » (p. 318). Ces assertions comportent certainement une part de vérité, mais elles auraient gagné en exactitude et n'auraient pas eu l'air de reproduire des clichés si elles avaient été plus nuancées. Au-delà de cette tendance à la radicalisation, la solidité de la pensée de l'auteur réside aussi dans sa méthode. Chaque thème abordé est traité dans le prisme d'une analyse biblique. Tout se passe comme s'il fallait procéder à une double interprétation, celle des épisodes de la Bible et celle de l'expérience ecclésiale. En traversant une série de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament avec des

problématiques liées à la situation actuelle du christianisme, l'auteur offre à son lecteur de petites perles spirituelles tel que le bref commentaire du « Notre Père » aux pages 310-315.

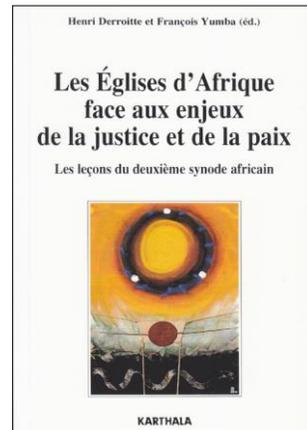
L'intérêt missiologique de cet ouvrage réside, à notre sens, dans sa méthode et dans sa visée. Sur le plan de la démarche, l'instauration d'une conversation féconde entre les acquis des sciences humaines, la vie contemporaine de l'Église et la signification des textes bibliques représente une excellente manière de dynamiser le message chrétien. Par ailleurs, en visant à renouveler le visage de l'Église, cet ouvrage invite le missionnaire à se situer constamment dans le sillage du concile Vatican II : pratiquer l'*aggiornamento*.

Elvis Elengabeka

Henri Deroitte et François Yumba (éd.), *L'Église d'Afrique face aux enjeux de la justice et de la paix. Les leçons du deuxième synode africain*. Coll. « Chrétiens en liberté ». Paris, Karthala, 2015, 204 p., 18,00 €.

Le Centre de recherches missiologiques « Vincent Lebbe » de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, organisait en 2012 une journée d'études sur le même thème que celui du Deuxième synode des évêques pour l'Afrique de 2009 : l'Église en Afrique au service de la réconciliation, de la justice et de la paix. L'ouvrage rend compte de cette journée rassemblant des « personnes concernées par la vie de l'Église en Afrique (en particulier des chercheurs et des docteurs africains) afin d'étudier comment le processus synodal dans son ensemble peut être reçu et quels sont les défis prioritaires qui attendent les chrétiens et chrétiennes d'Afrique sub-saharienne » (p. 6).

Deux parties dans ce livre : d'abord les sept contributions puis les huit comptes rendus d'ateliers. La première intervention, par Paulin Poucota, professeur d'Écriture sainte à Yaoundé, insiste sur la capacité des Africains à faire preuve de créativité face aux nombreux défis actuels liés à la mondialisation et relatifs au témoignage de l'Église, souhaitant une démocratisation de la théologie. Axelle Fischer, de Justice et Paix en Belgique, évoque les enjeux dans ce domaine, en particulier à propos de l'utilisation de la terre, de la gestion des ressources naturelles et du trafic des armes. Touchant la réconciliation, elle souligne l'importance du dialogue interculturel et interreligieux. Suivent trois contributions, par



Carlos Kalonji, Osmond Anike et Vital Conala, analysant respectivement la réception du Synode dans les pays africains francophones, anglophones et lusophones, distinguant notamment la réception kérygmatique et la réception pratique.

Dans le chapitre consacré aux chantiers pour la réconciliation, la justice et la paix, Léonard Santedi, professeur à l'Université catholique de Kinshasa, voit trois accents majeurs du Synode : l'importance du fondement spirituel de la réconciliation, de la justice et de la paix, la dimension sociopolitique et l'exigence de l'éducation. Il développe ensuite les quatre chantiers retenus par Benoît XVI dans *Africae munus* : l'attention à la personne humaine, le vivre ensemble, la vision africaine de la vie, le dialogue et la communion des croyants. Enfin, Paulin Poucota propose une relecture du processus synodal en trois temps : faire ressortir la perspective éthique du synode, cibler quelques lieux de son effectuation et valoriser deux idées forces de l'exhortation apostolique post-synodale : la puissance de l'engagement et celle du témoignage (p. 89).

Les rapports des ateliers thématiques constituent la seconde partie du livre : « Les défis prioritaires pour l'Église en Afrique ». Il y est question du rôle des « communautés ecclésiales de base » et d'autres agents ou moyens dans le processus de réconciliation vers la justice et la paix, de « Politique et Gouvernance », de « Transmission, éducation, catéchèse, formation », des différents niveaux du dialogue au sein de l'Église et avec d'autres confessions religieuses, des « Ministères : défis prioritaires pour l'Église en Afrique ».

D'un intérêt tout particulier est l'atelier « Santé, sida et enjeux moraux » où, constatant le caractère préoccupant des conditions de santé en Afrique, on signale que l'Église est interpellée mais que sa parole, vivement sollicitée, est très souvent critiquée, voire contestée. Les questions touchant le sida, les préservatifs, la contraception, l'avortement sont abordées par le synode, mais ses réponses contredisent les discours scientifiques contemporains. Les dimensions sociopolitique, économique et spirituelle de la santé sont aussi évoquées. Enfin, à propos des migrants, trois axes sont proposés : les types de migrations et leurs causes, les textes ecclésiaux depuis 1945 et la façon dont le synode aborde cette question. Reste une question : « Le message des Pères synodaux pour l'Afrique a-t-il vraiment un impact sur les gouvernements occidentaux et africains ? (p. 198)

Marie-Renée Wyseur

Achévé d'imprimer par Corlet, S.A. – 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'imprimeur : – dépôt légal : 2016 – imprimé en France
Commission Paritaire des Publications de Presse: Certificat n° 1020 G 83668

SPIRITUS

est une revue d'expériences et de recherches missionnaires. Elle se construit à partir des événements de la vie des communautés humaines et chrétiennes des divers continents. Elle rassemble, partage et approfondit les questions suscitées par l'annonce du Royaume de Dieu aujourd'hui.



Revue trimestrielle fondée en 1959 par les spiritains et gérée en commun par 12 Instituts missionnaires :

- Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)
- Société des Missions Africaines
- Missions étrangères de Paris
- Scheutistes
- Spiritains
- Société du Verbe Divin
- Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Sœurs Blanches)
- Franciscaines Missionnaires de Marie
- Notre-Dame des Apôtres
- Saint-Joseph de Cluny
- Spiritaines
- Oblats de Marie Immaculée

Spiritus est un instrument de libre recherche au service de la Mission.
Les positions prises par les différents auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.



Rédaction et administration de la revue
12 rue du P. Mazurié – 94550 Chevilly-Larue – France
Tél. : 01 46 86 70 30
courriel de la rédaction : spiritus.redaction@wanadoo.fr
courriel du service abonnements : spiritus2@orange.fr

N° de commission paritaire : 1020 G 83668

Directeur de la publication : Jean-Michel Jolibois

Directeur adjoint : Elvis Elengabeka

Administrateur : Jean du Pouget

Secrétaire : Gérard Tronche

Comité de rédaction : Peter Baekelmans, cicm; Bertrand Évelin, omi; Marthe Laisne, cssp; Jean-François Meuriot, mep; Paul Quillet, sma; Marie-Pauline Somda, fmm; René Tabard, cssp; Christian Tauchner, svd; Guy Vuillemin, pb; Marie-Renée Wyseur, smnda.

Conseil de rédaction : Sidnei Marco Dornelas; Dennis Gira; Evelyn Monteiro; Paulin Poucouta; Helmut Renard; Anne-Sophie Vivier-Muresan et les membres du Comité de rédaction.

Périodicité : mars, juin, septembre, décembre.

Cum permissu superiorum/Reproduction interdite sans autorisation.

TARIFS des ABONNEMENTS

Zone 1 : Europe - USA - Canada - Japon - Corée - Hong Kong - Singapour - Taiwan - Thaïlande - Australie - RSA..... 40 € - US\$ 45 - CAN\$ 58

Zone 2 : tous les autres pays..... 30 € - US\$ 33 - CAN\$ 44

Vente au numéro : 12 € le cahier.

L'affranchissement par avion est compris

Tout abonnement non renouvelé fin juillet de l'année en cours sera automatiquement suspendu. Tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur doivent indiquer impérativement le numéro d'abonné (de 1000 à 4500 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf. « référence » sur les factures.

C.C.P. : Revue Spiritus 16.507.10 F Paris

Évitez les chèques bancaires étrangers et faites usage d'un virement international :

IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053.

BIC : PSSTFRPPPAR

Au nom de : Association de la revue Spiritus.